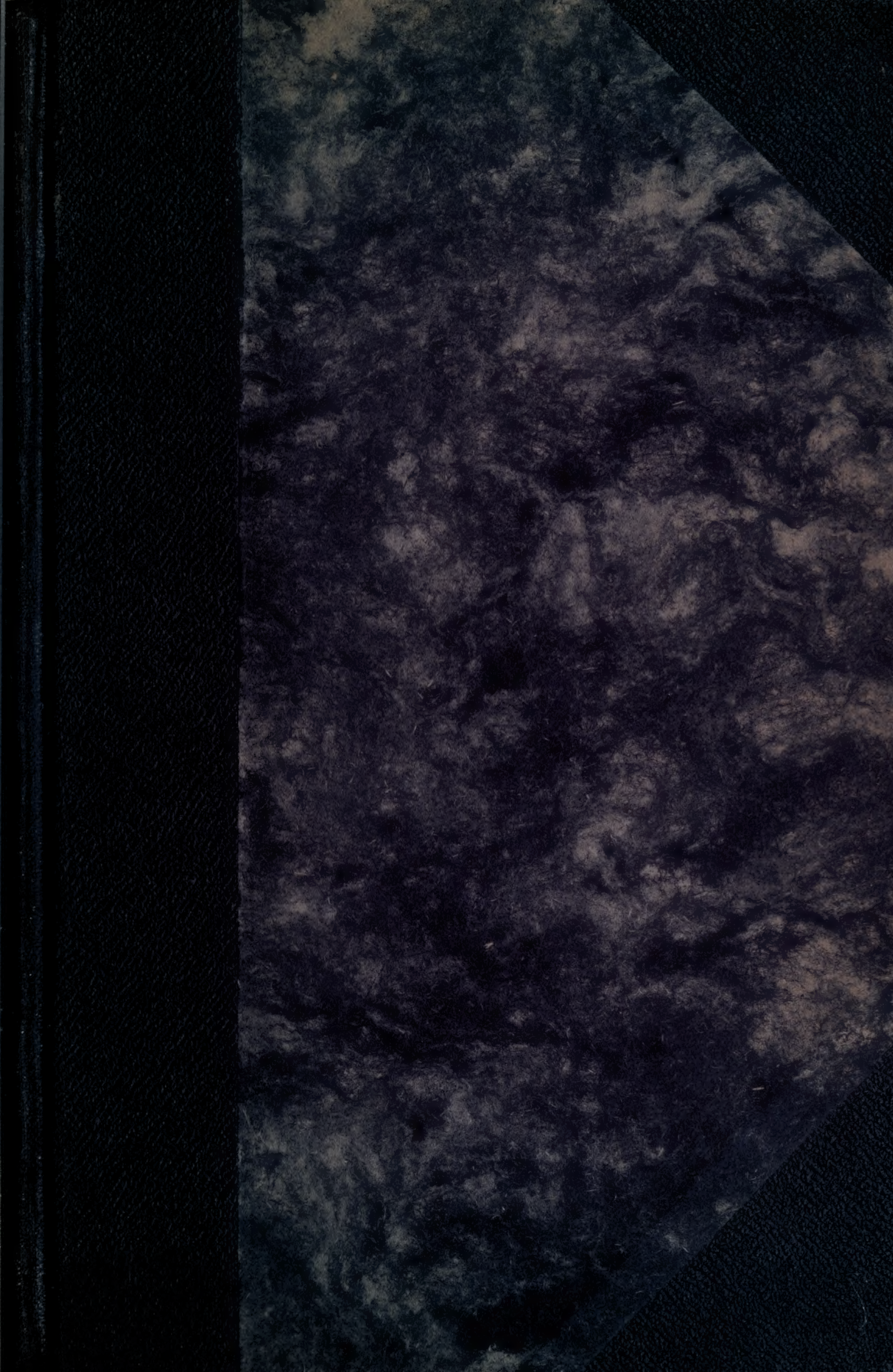
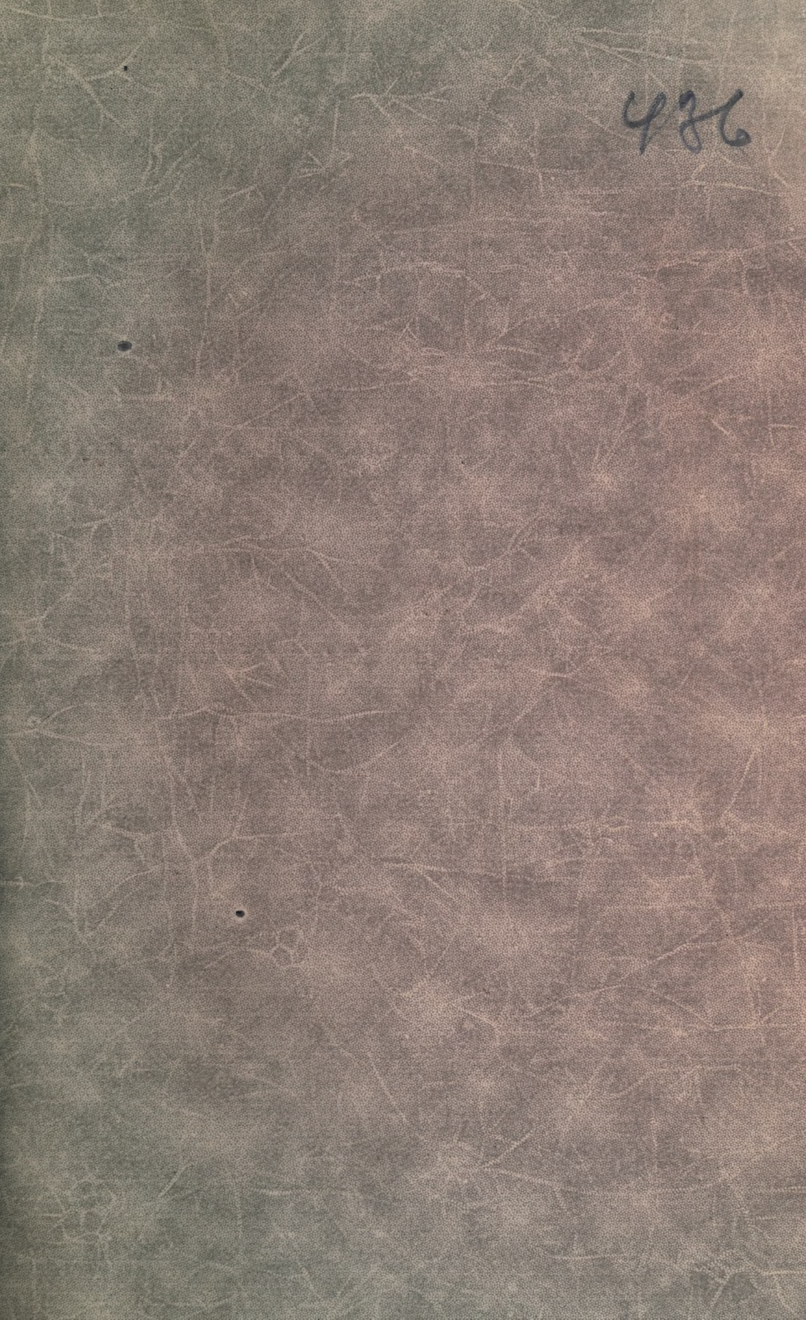



476

THÉATRE

DE

COLLIN D'HARLEVILLE

SUIVI DE

POÉSIES FUGITIVES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LOUIS MOLAND

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

PRIX : 2 fr.

THÉATRE

DE

COLLIN D'HARLEVILLE

THÉATRE

DE

COLLIN D'HARLEVILLE

SUIVI DE

POÉSIES FUGITIVES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LOUIS MOLAND

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1877

INTRODUCTION

On serait tenté de croire, si l'on n'en jugeait que par leur caractère, que les œuvres de Collin d'Harleville se produisirent dans les temps les plus calmes, au milieu d'un peuple heureux et doux. Qui soupçonnerait, à ne consulter que les tableaux qu'elles retracent, le grand bouleversement et les événements terribles qui s'accomplissaient à Paris, à l'époque où ces paisibles et riantes comédies paraissaient sur la scène. Et pourtant, lisez les dates inscrites en tête de chacune de ces pièces : l'*Optimiste* parut en 1788 ; il fut trouvé d'autant plus original, que c'était le moment où personne, en France, n'était content de rien ; les *Châteaux en Espagne* sont de 1789 ; on pourrait y chercher un à-propos satirique, mais non : Collin d'Harleville ne songe point aux utopies politiques, il n'est pas de ceux qui expriment les passions de leur temps, pas même en les raillant et en les contredisant ; il est de ces poëtes qui sont tout entiers au spectacle de leurs chères rêveries, que le monde croulant autour d'eux réveillerait à peine, et qui se bercent avec des images d'autant plus charmantes, peut-être, que la réalité est plus sombre. Mais reprenons son histoire de plus haut.

Jean-François Collin, dit d'Harleville, du lieu de sa naissance, naquit en 1755. Son père, Martin Collin, possédait, au hameau d'Harleville, non loin

de Maintenon, une petite propriété nommée Mévoisins, où il vivait heureux, entouré d'une nombreuse famille. Il n'eut pas moins de onze enfants : Jean-François était le huitième. Le futur poëte comique fit ses études au collége de Lisieux; il y eut une bourse, grâce à la protection du maréchal de Noailles, à qui appartenait le beau château de Maintenon. Il obtint de brillants succès scolaires. Lorsqu'il eut achevé ses études, il entra comme clerc chez un procureur au Parlement. Il y demeura environ trois années, déjà plus occupé à esquisser des pièces de théâtre qu'à transcrire des actes de procédure. Le père était mécontent de ces goûts littéraires de son fils. Il lutta énergiquement contre eux. Le poëte n'en garda pas rancune, ainsi qu'on le voit dans la pièce intitulée *Mes Souvenirs* :

Je ne t'accuse point : tu m'aimais, ô mon père!
Et tu fus, par tendresse, inflexible pour moi;
Je me plaignais à tort : soyons de bonne foi :
Presque toujours, un père à bon droit se défie;
Et c'est l'événement qui seul nous justifie.
Il m'a justifié tout au plus à demi...

Il logeait, pendant ces années-là, dans un petit hôtel de la rue des Anglais, près de la rue des Noyers, au plus haut étage. Il y forma des amitiés durables. Ils étaient là un groupe de jeunes gens de talent dont Collin s'est plu à rappeler les noms : d'abord Andrieux, son *alter ego*, son fidèle ami; Pons (de Verdun); Desales, les frères Alix. Il se lia aussi avec Demoustier, l'auteur des *Lettres à Émilie sur la Mythologie*, comme lui, ancien élève du collége de Lisieux; avec Chabanon, plus âgé et déjà académicien. Collin a décrit avec de sincères accents de regret ces années de jeunesse :

Vous souvient-il, amis, de nos petits repas?
Bien petits, en effet, si l'on comptait les plats,

Mais joyeux, mais charmants, et cent fois préférables
Au luxe, au vain apprêt de ces superbes tables!
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents;
« Nous étions malheureux : c'était là le bon temps! »

Il fallut pourtant capituler. Les dettes allaient grossissant. La famille tenait ferme dans ses rigueurs. On offrait de payer tous les créanciers, pourvu qu'il consentît à exercer honnêtement la profession d'avocat en province. Il s'y résigna et vint s'établir à Chartres, où il suivit le barreau pendant trois ans.

Tout Chartres m'est témoin (le fait est trop notoire)
Que j'ai, trois ans entiers, lassé mon auditoire.
J'étais plus las moi-même, et je rongeais mes fers.
Je les brise à la fin,...

Il raccourt à Paris, apportant une petite pièce en un acte en prose, qui devait s'intituler *l'Inconstant*. Il la destinait à quelque théâtre des boulevards, n'osant aspirer plus haut. Mais ses amis jugèrent qu'elle était digne d'être présentée à la Comédie-Française. Collin alla trouver l'acteur Préville, qui examina l'ouvrage, y découvrit des promesses de talent, et conseilla à l'auteur de développer son sujet et de le traiter en vers. Collin se mit à l'œuvre, et fit de l'*Inconstant* une pièce en cinq actes et en vers, ce qui était tomber dans le défaut contraire au défaut primitif. L'*Inconstant* ainsi refait trouva une protectrice dans M[me] Campan, et, grâce à elle, fut joué à Versailles, devant la cour, sur le petit théâtre du château; Molé remplissait le rôle de Florimond.

La pièce ne fut pas mal accueillie; elle n'eut pas cependant tout le succès que le jeune auteur avait espéré. Il fut presque découragé de ce demi-échec dans une circonstance si décisive. Il retourna dans sa famille, décidé à renoncer à la littérature dramatique. Cette impression ne fut pas durable. Après

tout, il avait de quoi se consoler. Diderot, ayant lu la pièce, avait dit : « Il y a là-dedans beaucoup de talent. Les vers sont faciles et bien tournés ; mais l'action est faible ; c'est une pelure d'oignon brodée en paillettes d'or et d'argent. » Ce jugement du grand aristarque n'était pas fait pour désespérer le jeune auteur. Collin reprit le chemin de Paris, et le 13 juin 1786, deux ans après avoir été représenté à Versailles, l'*Inconstant* reparut à la Comédie-Française. Le succès fut cette fois plus franc ; la critique fut favorable. Palissot, qui était alors une autorité, écrivit dans son journal que « depuis plus de quarante ans, jamais début d'auteur ne donna de plus grandes espérances. »

Collin d'Harleville reprit donc courage. Il ne s'illusionna pas toutefois sur cette première œuvre. Il sentit bien qu'en lui donnant cinq actes il avait dépassé la mesure que comportait le sujet, et plus tard il retrancha les deux derniers actes qui languissaient toujours à la représentation. La comédie, ainsi allégée, reste une jolie esquisse, très-leste, très-enlevée, pour ainsi dire, et remarquable surtout par le style qui est plus soutenu et plus élégant que le style des comédies, bien supérieures sous d'autres rapports, que l'auteur écrivit par la suite.

Collin, alors âgé de trente et un ans, voyait les portes du théâtre désormais ouvertes devant lui. Il en profita aussitôt et composa une deuxième comédie qui fut l'*Optimiste*. L'*Optimiste* parut sur la scène le 22 février 1788. Molé prit pour la première fois, dans cette pièce, le costume des pères nobles, en jouant le rôle de M. de Plinville. Il y fut excellent. L'*Optimiste* réussit parfaitement, et Collin d'Harleville, dans ce qu'il dit de cette pièce, tant dans sa préface générale de l'édition de 1805 que dans la préface particulière que nous avons toutes

deux reproduites ci-après, s'exprime à ce sujet avec sa modestie ordinaire.

« On a fait, ajoute Collin d'Harleville, contre le but moral de l'*Optimiste* une préface étrange..., pour ne rien dire de plus. » Nous parlerons tout à l'heure de cette préface étrange, en effet. Mais il faut avant cela nous occuper de la troisième pièce du poëte.

Le 20 février 1789, la Comédie-Française joua les *Châteaux en Espagne*, interprétés par Molé, Fleury, Dugazon, Vanhove, Larochelle, M[lles] Petit et Joly. Cette pièce fut très-applaudie pendant les trois premiers actes; les deux derniers parurent froids. L'auteur les refit entièrement. Ainsi modifiée, elle fut rejouée le 10 mars avec un grand succès. Nous insisterons sur cette jolie pièce; elle nous servira à faire apprécier le caractère de l'auteur et la valeur de son théâtre.

C'est une œuvre très-poétique que ces *Châteaux en Espagne,* et non pas d'une poésie pâle et fade, comme le feraient croire les préjugés répandus sur l'auteur et sur l'école à laquelle il appartient. Ni la vie ni la fraîcheur ne lui manquent encore, et l'on se laisse aller fort doucement à écouter ces songes romanesques auxquels s'abandonne le principal personnage mis en scène par le poëte.

Toute cette action, nouée d'une main si légère, se passe dans un monde très-propice aux douces illusions, élégant, heureux, aimable, mais à demi voilé, comme ces toiles de certains de nos paysagistes modernes sur lesquelles une légère vapeur flotte toujours. Cette brume, cet air voilé, est l'atmosphère même du pays des chimères. C'est à travers ces ombres transparentes que la fantaisie descend et se joue. Les admirables féeries de Shakspeare, la *Tempête*, *Comme il vous plaira,* le *Songe d'une nuit d'été,* n'ont pas d'autre atmosphère possible. Le ciel est

plus clair, sans doute, dans le poëte français; les fonds, pour ainsi dire, ont moins de profondeur. Mais la différence n'est pas aussi grande que vous le persuadent peut-être les idées reçues en ces matières.

Voyez d'abord où l'auteur nous transporte : nous sommes dans un château solitaire au milieu des bois. Là vivent un vieillard, M. d'Orfeuil, et sa fille Henriette; maison enchantée où tout respire le contentement du cœur et la candeur des sentiments. Ecoutez, dès la première scène, Henriette se peindre à elle-même le futur inconnu qu'elle attend. L'innocente jeune fille n'a pas appris à dissimuler ses émotions. La première, elle ouvre la porte, pour ainsi dire, aux riantes chimères; et déjà sa femme de chambre Justine, tout en raillant l'idéal que sa maîtresse se trace, la suit comme malgré elle sur la pente où toute la pièce va se précipiter. Car remarquez bien que dans cette comédie ce n'est pas seulement l'homme aux châteaux qui est au delà de l'exacte et positive réalité, mais tout le monde est prompt à s'élancer au-devant des illusions dont l'air est comme peuplé.

A la tombée de la nuit, voici un jeune voyageur qui, suivi de son valet, frappe à la porte du château. Il a quitté la grand'route, s'est perdu dans les bois. Il est accueilli comme on l'était dans les romans de chevalerie : on s'empresse à le servir, à lui faire fête, et, dès les premiers mots qu'il prononce, nous voyons que déjà ce qu'il y a d'étonnant dans cette réception inespérée ne lui suffit plus; son imagination court au delà :

...Cette imposante entrée,
Cet antique château, ce bois silencieux
Dont la cime paraît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure...

Et tout, en effet, semble flatter ses espérances les

plus téméraires. La charmante Henriette s'est parée pour le recevoir, comme s'il était attendu, et le vieux d'Orfeuil écoute avec enthousiasme les récits intarissables du visiteur, qui s'abandonne à sa verve la plus folle.

Mais la sonnette retentit de nouveau à la porte du castel. Un nouveau jeune homme, élégant, bien fait, non moins séduisant que le premier, suivi comme lui de son valet, s'est également égaré dans les bois ténébreux et demande aussi l'hospitalité :

En jeunes voyageurs cette soirée abonde,

comme dit Justine, la femme de chambre.

Qu'est-ce donc que prétend le fameux critique allemand W. Schlegel, le théoricien du romantisme, que notre comédie française se borne à une stricte imitation de la vie, qu'elle sacrifie l'enjouement et l'inspiration, qu'elle ne laisse pas le champ assez libre à l'imagination et ne lui permet pas cet aimable délire qu'il découvrait seulement dans le *Roi de Cocagne* du comédien Legrand? Y a-t-il donc tant de différence entre le château de M. d'Orfeuil et la grotte de Prospéro ou la forêt peu sauvage où erre la spirituelle Rosalinde? Sans doute, l'esprit fantastique n'étincelle pas ici comme dans les féeries shakspeariennes; mais nous ne sommes certes pas non plus enfermés étroitement dans la réalité prosaïque et insipide.

Il ne fallait pas, en effet, qu'une comédie intitulée *les Châteaux en Espagne* fût trop raisonnable, trop terre-à-terre. Un peu d'invraisemblance ne messied pas dans un sujet comme celui-là, et Collin d'Harleville en a mis dans sa pièce tout autant qu'il en fallait, sans dépasser la juste mesure. On en jugera, si l'on veut bien se rappeler la donnée de la pièce.

De ces deux voyageurs qui viennent le soir frap-

per à la porte d'une hospitalière demeure, l'un seulement, le premier, est amené par le hasard ; celui qui vient en second lieu était impatiemment attendu, c'est le neveu d'un vieil ami de d'Orfeuil. L'oncle de Florville (c'est le nom de ce jeune homme) et le père d'Henriette ont formé le projet de les unir. Florville, qui n'a jamais vu la future qu'on lui destine, ne veut pas s'engager avant de la connaître, et, dans ce dessein, il n'imagine rien de mieux que de s'introduire comme un simple étranger chez son beau-père, et là, de se déclarer ou de s'éloigner selon les observations qu'il aura faites. Mais l'oncle a tellement peur de voir échouer par quelque accident le projet qui lui sourit, qu'il prévient son ami d'Orfeuil. D'Orfeuil est incapable de garder le secret à sa fille, la fille de le garder à sa soubrette ; et voilà comment tout le monde au château était sous les armes pour recevoir le visiteur mystérieux.

Celui qui a profité de ces préparatifs, ce n'est pas Florville, c'est un vrai voyageur, un inconnu pour de bon, celui-là ; c'est d'Orlange, le don Quichotte de la rêverie, le Juif errant de l'illusion, l'homme aux châteaux en Espagne. On le prend pour le gendre annoncé. Il est surpris de ces soins qu'on lui rend, de ces aimables sourires qui l'accueillent ; mais il se laisse faire bonnement, et son imagination, excitée par cette bonne fortune, se met à bâtir romans sur romans. Il faut avouer que les circonstances sont favorables. Elles doivent exalter sa confiance en lui-même et dans ses heureuses destinées. Il y a un grain de folie dans la tête de d'Orlange. Or, en pareil cas, si les événements caressent votre manie et semblent donner raison à vos visées chimériques, le grain de folie se développe et s'épanouit avec une rapidité singulière. C'est ce que l'auteur a très-bien compris et parfaitement rendu, et nous assistons à

cette expansion naïve de la manie triomphante.

Mais d'où vient d'Orlange? où va-t-il? Il ne le sait lui-même. Il suit une étoile qui n'est qu'un feu follet et qui sans cesse l'égare. De ressources il n'en a point. Les critiques lui reprochèrent en son temps de n'avoir ni feu ni lieu, d'être un aventurier et de vivre aux dépens de ceux dont les maisons se rencontrent sur sa route. Peu s'en fallut qu'ils ne le fissent arrêter par la gendarmerie, inculper de vagabondage, car on n'avait pas de tendresse alors pour la vie de bohême. Ils auraient eu tort, à mon sens. L'auteur ne l'a pas muni sans doute de papiers bien en règle et n'a point garni sa valise de titres de rente. Il est clair cependant que ce jeune homme n'est pas un aventurier. Par son éducation et par ses manières, il se rattache, au contraire, aux hautes sphères sociales. Il parle du ministre qui était compagnon de son père, et dont il a reçu quelques mots bienveillants. C'est un jeune étourdi qui a évidemment eu la vie toujours facile, et que les soucis n'ont pas encore mordu sérieusement.

Surtout il n'a rien d'un écornifleur. Il est chevaleresque, il est désintéressé ; il a des sentiments nobles et généreux. Lorsqu'il est instruit du quiproquo dont le véritable Florville est la victime, il se hâte de le faire cesser. Il répare une erreur dont le hasard fut seul coupable ; il sert un rival qu'il sent à la fois plus digne d'Henriette, plus épris d'elle et plus estimé par elle. Il ne fait pas seulement ce que commandent la droiture et l'honneur, il le fait avec esprit et délicatesse.

Mais, me direz-vous, les choses ne se passent pas ainsi dans la vie. Les fardeaux de l'existence vulgaire pèsent plus lourdement. Il est vrai. On respire dans cet heureux monde où nous transporte le poëte un air plus fluide que celui qu'on respire dans le

monde réel. C'est ce que nous disions tout à l'heure : la clarté qui règne ici n'est pas la froide et grise lumière des jours prosaïques. Nous ne sommes pas dans le surnaturel et dans la légende; mais nous sommes sur la frontière même de la réalité et de la poésie.

Et c'est bien là, à ces limites indécises, que devait se passer la comédie des *Châteaux en Espagne*, réalisant d'avance ce que demande W. Schlegel : « Montrer la vie commune sous un aspect singulier, et conserver ainsi l'apparence de l'idéal. »

Le travers que fronde cette comédie n'est un travers que par son exagération. Il n'est justiciable de la satire comique qu'autant qu'il est poussé à l'extrême. Dans la mesure ordinaire, il se confond avec l'espérance et forme le fond de l'existence humaine. Le rêve tient dans notre bonheur bien plus de place que la jouissance. Toujours on dédaigne le présent, et c'est toujours dans l'avenir qu'on est heureux. Ces vérités ont été si souvent et si bien dites, qu'on se fait scrupule de les redire.

Pour que cette disposition à se forger d'agréables chimères pût devenir un sujet de comédie, il fallait qu'elle sortît de l'ordinaire et s'accusât avec une vive originalité. Telle nous la voyons chez le jeune d'Orlange. Portée à ce point, elle constitue une véritable aberration d'esprit. Ce personnage évite le certain avec une extrême sollicitude; l'incertain semble seul lui plaire. Il fuit tout ce qui est ferme et solide, pour marcher dans les nues. Mais ce n'est pas dans les songes qu'il fait tout éveillé que sa manie se caractérise le mieux; c'est dans la manière dont il détourne et transforme immédiatement le sens et la portée de tout ce qui lui arrive de réel. Il ne sait pas voir les choses telles qu'elles sont. Chaque aventure qui lui survient est pour lui le point de départ d'une hypothèse où il s'élance avec impétuosité et qu'il

mène hardiment jusqu'aux dernières conséquences.

Le vieux d'Orfeuil, au premier mot que d'Orlange lui touche, lui accorde la main de sa fille. Celui-ci s'arrête-t-il à cette bonne fortune? Pas un instant. Aussitôt il se met à arranger son existence suivant des plans grandioses; il reconstruit le château; il trace des jardins, etc. Il est provoqué en duel. Aussitôt il forge un roman avec les conséquences de ce combat; il n'est point occupé d'autre chose. Le combat lui-même ne fixe pas un instant sa pensée. Instruit de la méprise dont il est l'objet, il n'éprouve aucune déception. Un nouveau tableau de riante fantaisie succède aux tableaux qu'il se formait tout à l'heure. Son rôle de rival généreux et bienfaisant lui sourit tout autant que son rôle d'époux et se dessine à ses yeux avec les mêmes charmes.

Il ne faut pas lui faire un grand mérite de son sacrifice. Au fond, il n'a guère envie de prendre un parti décisif; il lui en coûterait d'engager cet avenir qu'il aime à parer de couleurs si changeantes. Le mariage fixe nécessairement le cadre mobile des illusions; il achève le plus grand rêve de la jeunesse. D'Orlange rencontre une Henriette; il se dit : « Heureux qui deviendra son époux! » et soudain il dévide sa prompte chimère. Mais le lendemain il rencontre des grâces plus séduisantes ou seulement différentes dans une autre jeune fille; il défait son premier songe et en recommence un autre. Il sent bien que, si ses vœux se réalisent une bonne fois, il lui sera interdit de recommencer, et c'est ce qu'il craint par-dessus tout. Il est donc douteux, son caractère étant donné, qu'il soit très-contrarié de la révélation qui vient détruire ses projets de mariage; aussi n'hésite-t-il pas à faire preuve de magnanimité.

Si Collin d'Harleville avait creusé son sujet, s'il l'avait approfondi avec la sévérité impitoyable de

l'observateur, il nous eût montré les suites de ce travers de cœur et d'esprit. Elles ne peuvent manquer d'être désastreuses pour d'Orlange. L'expérience lui réserve de cruelles déceptions. La vie lui apprendra rudement ce qu'il en coûte de ne pas tenir compte de ses réalités impérieuses. Mais le poète n'a montré son personnage qu'à l'heure fugitive où la jeunesse excuse bien des choses, rend aimable la déraison elle-même, et semble défier le chagrin et le malheur. C'est dans ce sens que les *Châteaux en Espagne* sont une comédie poétique, à la fois vraie et idéale, de celles précisément que certaine critique a reproché à notre littérature classique de n'avoir pas.

Il en est de même de tout le théâtre de Collin d'Harleville, où il règne un naturel heureux, un talent aimable et un art séduisant. Il plaît par la clarté, il charme par la naïveté, et c'est, en somme, malgré des défauts dont l'auteur est le premier à convenir, une œuvre originale qui n'est peut-être pas estimée à sa valeur.

Les *Châteaux en Espagne* firent à Collin un dangereux ennemi. Cinq semaines auparavant, le 7 janvier de cette même année 1789, les Comédiens français avaient donné une pièce intitulée *le Présomptueux ou l'Heureux Imaginaire*, dont l'auteur était Fabre d'Églantine. « Le public oublia qu'une comédie doit être jugée dans son ensemble, et dès le premier acte, quelques expressions, que le goût peut-être désavouerait, suffirent pour exciter un tumulte qui empêcha d'entendre dix vers du second acte. L'orage fut tel qu'on fut obligé de baisser la toile au troisième acte, et de donner *Nanine* pour remplacer l'ouvrage qu'on ne voulait pas entendre[1] ».

1. Etienne et Martainville, t. I, p. 108.

Dix-sept mois après, le 5 juin 1790, les dispositions du public à l'égard de Fabre étaient changées. Il venait de remporter, au commencement de cette année, un succès de premier ordre avec le *Philinte de Molière*. Les comédiens jouèrent de nouveau le *Présomptueux ou l'Heureux Imaginaire*, qui fut parfaitement accueilli.

Il existe entre cette pièce et les *Châteaux en Espagne* une telle ressemblance dans les caractères, les incidents et les situations, qu'il était difficile de croire que le hasard l'eût seul produite. Collin d'Harleville prétendit qu'il avait lu le plan de sa pièce dans une société où se trouvait Fabre. Fabre riposta que Collin, plus aisément encore, avait pu avoir connaissance de la sienne à la Comédie-Française. Si nous en croyons Andrieux, et il n'y a aucune raison de ne pas croire Andrieux, « Fabre d'Églantine convenait, et il l'a même imprimé, que Collin parla devant lui du projet qu'il avait de faire une comédie de l'*Heureux Imaginaire* ou des *Châteaux en Espagne;* lui, Fabre d'Églantine, s'était senti le désir irrésistible de traiter le même sujet à sa manière. Il prétendait que le dessein manifesté par Collin n'avait pas dû lui interdire la faculté de chercher un moyen de gloire et de succès, en courant la même carrière. Et il ajoutait assez plaisamment : S'il suffit que quelqu'un ait choisi un caractère comme sujet d'une comédie pour que personne ne puisse désormais le traiter, je déclare, moi, que je mets un *embargo* sur tous les substantifs et les adjectifs du dictionnaire qui indiquent un caractère, et que je me propose de les traiter tous. Après cette déclaration solennelle, le premier qui traitera un caractère quelconque, je l'accuserai de m'avoir pris mon sujet. J'ai eu dans les mains, ajoute Andrieux, la brochure de Fabre

d'Églantine qui contenait cet argument, plus spirituel que solide. »

En effet, ce qu'on reprochait à Fabre, c'était d'avoir emprunté un peu plus que le caractère de Valère, d'avoir emprunté encore le plan, les scènes, les situations. Pour nous, il n'y a point de doute; il n'est pas douteux que le sujet des *Châteaux en Espagne* ou de l'*Heureux imaginaire* n'ait été créé par Collin d'Harleville, tant il est bien dans son esprit, tant cette idée était, au contraire, peu naturelle à Fabre d'Églantine ; et cela est si vrai, que ce dernier a dû y ajouter une nuance ou plutôt une complication, cette idée du présomptueux venant se greffer sur le rêveur et le faiseur de riants projets.

C'est à cette contestation que remonte la haine irréconciliable que Fabre voua à Collin d'Harleville. Il attribua la première chute du *Présomptueux* aux intrigues de son rival, oubliant qu'il s'était fait assez d'ennemis personnels pour qu'une cabale se fût formée contre lui de mille éléments divers. Ces deux écrivains présentaient, du reste, le plus parfait contraste : autant Collin d'Harleville était doux, bienveillant, inoffensif, autant Fabre était atrabilaire, hargneux, vindicatif.

Il ne cessa plus d'attaquer son adversaire. Collin d'Harleville ayant publié dans l'*Almanach des Muses* de 1789 une épître intitulée *Mes Souvenirs*, qu'il a republiée plus tard dans ses œuvres complètes en l'abrégeant, Fabre d'Églantine en fit la parodie sous ce titre : *Mes Souvenances.*

Lorsqu'en 1791 il publia sa pièce *le Philinte de Molière ou la Suite du Misanthrope*, qui avait été représentée avec un très-grand succès le 22 février de l'année précédente, il la fit précéder d'une préface dirigée tout entière contre l'*Optimiste* et son auteur.

C'est celle que Collin d'Harleville a rappelée en la qualifiant d'étrange, ce qui est d'une grande modération, car cette préface est un violent réquisitoire, où la haine ne garde aucune mesure.

Fabre, lancé avec emportement dans le mouvement révolutionnaire, accusait Collin d'être un aristocrate, un mauvais citoyen, l'apôtre des intrigants et des scélérats ennemis du peuple.

« Je l'avouerai, disait-il, jamais je n'ai pu sans indignation entendre l'*Optimiste* de M. Collin. Je n'ai point eu de repos que le théâtre n'ait été armé d'une morale spécialement contraire aux principes de cet ouvrage. C'est pour les rétorquer et en diminuer l'influence autant qu'il était en moi que j'ai composé le *Philinte de Molière ou la Suite du Misanthrope*.

« Il ne s'agit point précisément ici de M. Collin : laissons l'art et l'artiste de côté ; il s'agit du fond de son ouvrage et de sa doctrine détestable. Certes, il n'y a point à se vanter de son talent, quand il devient la dernière pierre jetée à l'humanité, quand il n'enfante que des sophismes destructeurs de la pitié, quand il fait une blessure mortelle à la patrie. Et tel est le venin répandu dans l'*Optimiste* de M. Collin. »

C'était un acte d'accusation en règle. On a dit que cette dénonciation n'avait pas alors la gravité qu'elle aurait eue deux ans plus tard. C'est vrai ; cela, toutefois, devenait déjà fort dangereux ; entre représenter la modération, le contentement d'esprit, comme un crime et les punir, le pas allait être rapidement franchi. Mais alors Fabre d'Églantine fut à son tour trouvé tiède par des révolutionnaires plus ardents que lui, et envoyé, le 5 avril 1794, à l'échafaud.

Revenons à Collin d'Harleville. Il composa pour le carnaval de 1791 la petite pièce intitulée *M. de Crac dans son petit castel*, jouée le 4 mars par Duga-

zon, Saint-Phal, Dazincourt, Dunant, Belmont, et Mme Petit-Vanhove. Dugazon surtout, dans le rôle principal, saisit parfaitement l'accent de la Garonne et déploya toute sa verve comique. La pièce fit le plus grand plaisir.

Collin a raconté comment naquit le *Vieux Célibataire*[1]. Cette comédie parut sur le théâtre de la Nation le 24 février 1792. Les interprètes furent Molé dans le rôle de Dubriage, Mlle Contat dans celui de Mme Évrard, Fleury, Dazincourt et Larochelle. Le succès dépassa toute prévision. « Le plan de cette pièce, disent les historiens du théâtre de cette époque[2], est parfaitement conçu ; les situations sont bien amenées ; l'intérêt va toujours croissant, et le style, élégant et correct, ne laisse presque rien à désirer. Cet ouvrage est, selon nous, le meilleur, le plus régulier, que l'on ait donné depuis la *Métromanie*, et doit suffire pour immortaliser son auteur. »

Collin d'Harleville, en écrivant cet éloquent plaidoyer en faveur du mariage, était comme ces prédicateurs qui auraient besoin d'ajouter en apostille à leur discours : « Faites ce que je dis, et non pas ce que je fais, » car lui-même restait célibataire, ainsi qu'on le voit dans le dialogue du poëte et de son jardinier[3].

Cependant tout s'assombrissait. Les massacres de septembre avaient inauguré le régime de la Terreur. Collin d'Harleville, désigné d'avance comme suspect de modérantisme et d'incivisme, crut devoir payer son tribut à la Révolution ; il le fit par un acte en vers intitulé *Rose et Picard ou la Suite de l'Optimiste*, représenté le 28 prairial an II (16 juin 1794),

1. Voyez ci-après, p. 8.
2. Etienne et Martainville.
3. Voyez p. 463.

qu'il n'a pas reproduit dans l'édition qu'il a donnée lui-même de ses œuvres complètes. Collin n'était pas héroïque et n'avait aucune vocation pour le martyre. Il tâchait donc d'apaiser les Jacobins. Son *Optimiste* ne s'appelle plus M. de Plinville, il a dépouillé ce nom qui sentait l'aristocratie pour le nom grec d'Agathon. Il a toujours pour voisin le chagrin Morinval. Agathon continue à être content de tout ce qui se passe et de tout ce qu'il voit, et certes il avait l'occasion de pousser à bout son caractère; Morinval, au contraire, continue à se plaindre et à ne trouver rien de bien :

AGATHON.

Mais, mon cher Morinval, sous l'ancien régime,
Tu ne voyais partout qu'erreur, misère ou crime!
A t'entendre, en un mot, tout était mal. Eh bien,
Lorsque tout est changé, tu dois trouver tout bien....

MORINVAL.

Non, mon cher Agathon, je ne suis point changé.
Exempt, tu le sais bien, de maint sot préjugé,
J'ai de tout temps haï, frondé la tyrannie,
Détesté l'esclavage....
Donc si je gronde ici, c'est en républicain;
C'est en homme qui craint que de ce titre insigne
Plus d'un Français encor ne soit pas assez digne.
Car, mon ami, combien de basses actions,
De calculs ténébreux, de viles passions,
Chez la plupart combien de froideur, d'égoïsme!
Qu'il est, sous le manteau d'un beau patriotisme,
De traîtres, d'intrigants, d'avides fournisseurs!
Et tout cela, pourquoi? c'est qu'on n'a point de mœurs;
C'est que tout est changé, tout excepté les hommes,
Et que nous-même enfin, oui, tous tant que nous sommes
Ne semblons pas encor assez bien convaincus
Qu'on n'est républicain qu'à force de vertus....

AGATHON.

Ce que tu nous dis là, je l'ai souvent pensé.

Mais que veux-tu, mon cher? on court au plus pressé.
Il fallait secouer le joug du despotisme...
Nous voilà libres. Mais ce n'est pas tout encore...
Il faut vaincre ou mourir, et purger nos frontières
D'esclaves, de brigands, de hordes meurtrières,
De despotes jaloux contre nous conjurés.
. . . .
Lorsqu'enfin nous serons chez nous une fois maîtres,
Des saintes lois le règne alors s'affermira;
Les mœurs y répondront, et l'on reconnaîtra
Que notre République, heureuse et triomphante,
A les vertus pour base et même les enfante.
Oui, c'est par sentiment et par réflexion
Que j'adore aujourd'hui la Révolution;
Que j'espère bientôt la mieux bénir encore.
Qu'il sera beau le jour dont nous voyons l'aurore!
Que j'espère! que dis-je? Eh mais, en cent façons,
Oui, tout en espérant, déjà nous jouissons.
Ce Dieu, dont on avait défiguré l'image,
Reçoit d'un peuple entier un simple et pur hommage.
Après Dieu, c'est la loi, dont l'invisible main
Nous va des bonnes mœurs aplanir le chemin.
Vois la maternité de respects entourée,
Le célibat flétri, la vieillesse honorée,
La pitié tendre unie à l'amour filial,
Le divorce épurant le lien conjugal;
La chicane, cette hydre, à jamais terrassée;
D'un luxe corrupteur la mémoire effacée;
Et les secours qu'enfin donne l'humanité,
Ne laissant nul prétexte à la mendicité;
Partout haine aux pervers, honneur à la décence,
Au malheur, et surtout respect à l'innocence.
Ainsi la République, ô mon cher Morinval,
De toutes les vertus a donné le signal.

On peut douter que cette adhésion eût paru assez chaude aux hommes qui tenaient alors la France sous leur joug sanglant; mais Collin avait eu, en outre, la bonne précaution de se réfugier dans son village. Il y passa, inaperçu, les jours de la Terreur

et échappa à la tourmente qui avait emporté son menaçant rival.

Il reparut ensuite et composa encore plusieurs pièces dont il nous parlera lui-même dans la préface qu'on lira plus loin. En voici la liste :

Les Artistes, comédie en trois actes et en vers, représentée pour la première fois sur le théâtre de la République le 19 brumaire an V (9 novembre 1796).

Les Deux Voisins ou Être et paraître, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois sur le théâtre Feydeau le 2 frimaire an V (22 novembre 1796). Elle n'eut qu'une seule représentation; Collin la retira le soir même et ne la fit pas imprimer.

Les Mœurs du jour ou le Bon Frère, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens français, thermidor an VIII (juillet 1800).

Malice pour Malice, comédie en trois actes et en vers, représentée pour la première fois sur le théâtre Louvois, le 18 pluviôse an XI (7 février 1803).

Le Vieillard et les Jeunes Gens, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois sur le théâtre Louvois. le 15 prairial an XI (4 juin 1803).

Il veut tout faire, comédie épisodique en un acte et en vers, représentée pour la première fois sur le théâtre Louvois, le 21 pluviôse an XII (11 février 1804).

Les Riches, comédie en cinq actes et en vers, imprimée par l'auteur dans l'édition des œuvres complètes de 1805.

Les Deux Frères ou la Famille bretonne, comédie posthume, en trois actes et en vers, précédée d'un prologue d'Andrieux, dans lequel Collin était mis en scène. Cette pièce, fut représentée le 14 novembre

1808. Interprétée par Firmin, Dugrand, Perroud, Fusil, Mmes Adeline et Molé, elle réussit avec éclat.

Les Incorrigibles ou l'amour des vers, autre ouvrage posthume arrangé par M. de Montbrun, eut une fortune toute contraire, le 12 septembre 1815;

Sans compter *Apollon et les Muses*, petit poëme dialogué qui fut reçu à la Comédie-Française, mais non représenté.

Quoique, parmi ces dernières pièces, quelques-unes : *les Mœurs du Jour*, *le Vieillard et les Jeunes Gens*, *les Deux Frères*, aient obtenu un grand succès, la première partie de son œuvre, celle qui précéda la Terreur, jusques et y compris *le Vieux Célibataire*, est ce que Collin d'Harleville a fait de meilleur et ce qui mérite d'être sauvé de l'oubli. Cela forme un recueil de cinq pièces très-remarquables. Nous y avons ajouté un choix fort restreint de poésies fugitives, nous attachant aux quelques morceaux intéressants pour la biographie de l'auteur.

Collin d'Harleville fut un des premiers membres de l'Institut national, lorsque ce corps fut créé. Toujours maladif, il mourut jeune, le 23 février 1806; il n'avait que cinquante et un ans. L'année précédente, il avait donné en quatre volumes in-8° une édition de ses œuvres : Théâtre et poésies fugitives, qui est comme son testament littéraire.

Collin d'Harleville ne procède ni de Molière ni de Regnard. Son maître et son véritable ancêtre, c'est La Fontaine, dont il eut quelques-unes des plus attrayantes qualités. Il ne se présente pas à la postérité avec un lourd bagage, mais c'est un vrai poëte comique, et très-digne de figurer dans la galerie de la Comédie française.

LOUIS MOLAND.

PRÉFACE[1]

DE L'ÉDITION DE 1805

PAR J.-F. COLLIN D'HARLEVILLE

On l'a dit avec raison : l'Histoire d'un Homme de Lettres est, à peu de chose près, tout entière dans ses Ouvrages. Ce qu'il serait tenté d'y ajouter est indifférent pour la plupart de ses lecteurs : l'importance qu'un Auteur met tout naturellement à l'historique de ses compositions, aux moindres événements de sa vie, n'est pas la mesure de l'intérêt que le Public peut y prendre. Voilà ce que je me suis dit en commençant cette Préface, qui même n'aurait peut-être pas eu lieu, si, pour l'amour de l'Art, je n'avais cru devoir faire, en quelque sorte, l'Examen critique de mes Pièces. J'en ai, il est vrai, retouché plus d'une, et j'ai fait disparaître les fautes les plus saillantes : mais il en est que je n'ai pu corriger ; tant elles tenaient intimement à l'ouvrage ! J'en ferai l'aveu, du moins ; c'est quelque chose : quelquefois aussi je me justifierai ; je défendrai tel passage qui, je crois, a été censuré injustement : cela est de droit naturel : ne faire que se critiquer aurait je ne sais quoi d'affecté, et l'affectation gâte tout.

1. J'ai supprimé toutes les préfaces particulières, excepté celle de l'*Optimiste*. (C. d'H.)

Mais je me suis bien promis de ne point abuser du motif de cet examen, et de ne pas m'en faire un prétexte pour occuper trop longtemps le Public de ce qui m'est personnel : et pour rassurer mon Lecteur dès le premier mot, je lui fais grâce d'un long détail, confié depuis longtemps au papier [1], sur les diverses métamorphoses qu'a essuyées mon *Inconstant ;* je ne parlerai que de la dernière.

Quoique l'*Inconstant* ait réussi, cependant le cinquième acte n'a jamais fait plaisir. Vingt fois, je changeai le dénoûment, sans en rencontrer un qui satisfît le Public ni moi-même. Enfin, j'ai essayé de réduire la Pièce en trois actes, et je m'en sais bon gré. Quelques personnes m'ont désapprouvé : mais moi, qui déférai si souvent à leurs avis, je n'ai pu me rendre cette fois. Je suis convaincu qu'elles ne regrettent l'ancien *Inconstant* que par l'effet de l'habitude. On me blâmerait avec raison peut-être, s'il m'en eût coûté le sacrifice d'une seule scène intéressante : mais je n'ai pas même perdu un vers heureux. J'ai conservé tout ce que le Public avait goûté. Ma Pièce finit maintenant à son vrai point, c'est-à-dire au

1. Je ne puis cependant me refuser la satisfaction de dire l'obligeant, l'aimable intérêt qu'a pris Mme Campan au sort de ce premier ouvrage. C'est elle qui l'a fait jouer à Versailles.

Mais cet *Inconstant*..., et j'aime à l'avouer, je n'aurais pu en attendre la représentation avec une aussi longue patience, sans tes soins, sans ta tendresse vraiment paternelle, ô bon Maurice Lévesque *, généreux et modeste ami !

Pour ma respectable amie, Mme Duvivier, ce n'est pas seulement l'*Inconstant* qui lui est redevable ; ce sont tous mes autres ouvrages, c'est ma vie entière qui lui doit ses plus douces, ses plus pures consolations.

* Auteur de quelques ouvrages d'Histoire et de Morale, très-estimables, notamment le *Père-Instituteur*.

moment où Florimond apprend que sa nouvelle maîtresse est mariée. Alors, il abjure tout attachement exclusif pour une seule femme, et fait vœu de les aimer toutes. Ces vers, qui n'étaient pas même la fin du quatrième acte, terminent plus convenablement ma Comédie. En un mot, si j'ai eu tort de faire ce changement, le Public m'a absous. Jusqu'alors, il n'avait que supporté le cinquième acte : à présent, la Pièce toute entière paraît l'amuser.

S'il fut un moment où mes amis devaient me critiquer, c'était quand j'osai traiter un tel sujet. Il fallait être jeune (mais quoi ? mes amis étaient jeunes aussi), sans expérience, et presque sans réflexion, pour ne pas sentir que l'*Inconstant* n'était point susceptible d'une intrigue attachante, que le principal, disons mieux, l'unique personnage, pouvait amuser, mais intéresser, jamais, et qu'un bon dénoûment était impossible. — Hé bien ! même en vieillissant, je ne me repens point du tout de ce début *à l'étourdie* ; et tout en sentant les fautes presque inévitables de cette Comédie, je ne suis pas fâché de l'avoir faite. J'avouerai, quoique j'en sois l'auteur, que j'y trouve de la gaieté, assez de verve, un dialogue vif et facile : il est aisé d'y reconnaître un jeune Poëte, qui a mis dans son coup d'essai le peu qu'il avait de talent, tout soi-même ; c'est un premier amour.

Depuis, j'ai un peu changé sur la route. L'*Optimiste* déjà l'annonçait. L'*Inconstant* avait fait rire franchement : on sourit seulement à l'*Optimiste*. C'est pourtant celui de mes Ouvrages qui eut le plus de succès dans sa nouveauté. Le caractère principal excita une émotion douce : l'action n'était pas bien forte, ni les situations très-attachantes ; mais elles

suffirent pour conduire la Pièce jusqu'au dénoûment, qui en général fit plaisir. Le style a moins de verve, et le dialogue moins de rapidité que dans l'*Inconstant;* mais les vers sont naturels, et quelques-uns partent du cœur : en un mot, si ce n'est pas une bonne, une franche Comédie, c'est peut-être un Ouvrage agréable.

On a fait contre le but moral de l'*Optimiste* une Préface... étrange, pour ne rien dire de plus. Je n'y répondis point dans le temps, persuadé que mon Ouvrage se défendait lui-même, sous ce rapport [1] ; et maintenant que l'auteur de cette critique ne vit plus, on juge bien que je m'interdirai plus que jamais toute réplique qui lui serait personnelle. Je ne veux me ressouvenir que de son talent, qui était mâle, énergique, et dont il nous reste, entr'autres, un gage distingué. Mais il me sera permis, ou plutôt je me dois à moi-même, de justifier mes intentions, qui étaient honnêtes et pures.

Si M. de Plinville était ce qu'on appelle un homme à systèmes, on pourrait examiner jusqu'à quel point celui-ci serait dangereux à propager : il serait à craindre peut-être que l'on ne s'en prévalût, que l'on n'en abusât pour s'aveugler sur les torts des hommes, ou s'endurcir sur leur misère. Mais ici rien de tel : cet Optimisme, ou plutôt l'habitude d'être *toujours content* (car c'est là le second titre, le vrai titre de l'ouvrage), n'est pas même une opinion chez le bon Plinville ; c'est un sentiment ; ou plutôt, c'est l'effet d'une heureuse organisation. Ne faisant, à chaque

1. Tu voulus y répondre, loyal, trop sensible Chabanon ! et j'eus bien de la peine à t'en empêcher. Que d'autres marques d'amitié ne m'as-tu pas données !

pas, que du bien, il peut ne pas croire au malheur ; pur et loyal, il ignore le vice, et soupçonne à peine le mal [1] ; supportant de si bonne grâce les contradictions, il présume, par instinct, que c'est de même pour les autres une peine légère : enfin, ce n'est point un philosophe ; c'est un bon homme : en l'attaquant ainsi à toute outrance, on lui a fait, d'un côté trop d'honneur ; mais de l'autre, on l'a traité avec bien de l'injustice : quoique je me sentisse sans reproche à cet égard, je n'en ai pas moins été blessé jusqu'au fond du cœur.

Je ferai pourtant quelques aveux : car, si injustement que l'on soit accusé, calomnié même, que l'on s'examine bien, et l'on trouvera presque toujours quelque faible qui a fourni un prétexte, donné prise à la critique. Avec les meilleures vues du monde, je puis avoir quelquefois passé le but. J'ai mis dans la bouche de l'Optimiste des saillies que je croyais plaisantes, que maintenant je trouve exagérées ; telles que ce trait : « Bon ! il ne meurt personne [2] ; » et autres semblables. En cela, j'ai eu tort : *Rien de beau que le vrai*, a dit notre maître. Le même Plinville peut dire, en parlant des gronderies de sa femme : « Son humeur parfois me divertit ; » mais il pourrait se dispenser d'applaudir sans cesse à ses boutades, et d'obéir à ses moindres ordres, comme un enfant. En général, sa patience va très-loin : il est un peu trop *bon homme* aussi [3]. J'ai tâché d'effacer

1. J'ai développé cette idée dans quelques passages nouveaux, intercalés dans le corps de l'ouvrage.

2. Je m'accuse de ce mot, même après l'avoir remplacé par un plus juste.

3. Il est à souhaiter que les acteurs qui seront chargés du rôle

quelques-unes de ces taches ; mais il en reste encore.

Cependant, tel qu'il est, avec toutes ses imperfections, l'*Optimiste* est encore celui de mes Ouvrages que j'aime le mieux. Sans donner ma prédilection pour règle, j'ose espérer que l'on pourra toujours le voir sans danger, et qu'il consolera surtout plus d'un Lecteur, sans le rendre égoïste.

Les *Châteaux en Espagne* sont au moins comiques par le titre.

« Qui n'a fait châteaux en Espagne ? »

dit le bon La Fontaine, qui, par parenthèse, m'a fourni plus d'un sujet.

Dans cette Comédie, on distingue trop bien, je l'avoue, deux choses, le Caractère et l'Intrigue. La manie de faire des châteaux en Espagne, de *rêver en veillant*, qui est un peu celle de tous les hommes, remplirait fort bien cinq actes ; mais mon intrigue n'en comportait que trois : je m'explique.

Que dans une famille, où l'on attend un gendre futur (visite annoncée *incognito*), l'on prenne pour lui l'homme aux châteaux, *Dorlange ;* que celui-ci, jeune, et confiant jusqu'à la présomption, trouve cet accueil tout naturel ; que par son aisance même et sa familiarité, il confirme d'abord dans leur erreur et la fille et le père, celui-ci bon homme, l'autre un peu romanesque ; tout cela est possible, et voici fort bien la matière d'un premier acte. — Que, peu après, *Florville*, le véritable futur, arrive, et soit reçu réelle-

principal, au lieu de laisser aller ce caractère, le soutiennent au contraire, et par-là corrigent, en quelque façon, ce qu'il a de défectueux.

ment comme un simple voyageur ; que, surpris de voir un étranger établi dans la maison, il l'observe, écoute ses confidences, et voie venir tout le monde ; j'admets encore cela, et le second acte peut être piquant.

Mais, de bonne foi, l'erreur peut-elle durer longtemps ? Chaque mot des deux voyageurs ne devrait-il pas donnner l'éveil, et faire naître un premier soupçon, qui en amenât d'autres ? Est-il naturel que le vrai gendre laisse le champ libre à l'aventurier, qui allait épouser, je crois, sans un trait de lumière qui le frappe, et le décide à faire courir sur les pas de Florville ? Non, franchement : non, cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible de filer raisonnablement cette méprise pendant cinq actes. C'est pourtant ce que j'ai fait ; c'est pourtant ce que le Parterre et les Loges ont applaudi, et applaudissent encore : je pourrais fort bien m'être trompé, moi ; mais, en vérité, je ne serai point plus sévère que le Public.

Eh ! pourquoi n'avouerai-je pas que les saillies originales et les riantes descriptions de *Dorlange*, que la gaieté naïve de *Victor*, qui rit des projets de son maître, et qui en fait lui-même d'aussi extravagants, que plusieurs vers heureux, et un dénoûment assez piquant, qu'enfin... je ne sais quel agrément répandu dans les *Châteaux en Espagne*, ont couvert une grande partie des fautes de la Pièce ? Ce n'est pas le premier Ouvrage, qui, de même que telle personne, ait su plaire avec ses défauts, plus que des beautés correctes, mais froides.

Je ne ferai point à *Monsieur de Crac* l'honneur d'en parler longuement. C'est une folie de Carnaval, que les vers soutiendront peut-être. On me pardon-

nera cette gaieté, j'espère : ce sont de ces écarts où je ne suis pas tombé souvent.

Bien que je me sois promis de faire grâce au Lecteur et des Mémoires de ma vie, et même des détails relatifs à mes compositions ; j'ose croire que le récit suivant porte avec lui son excuse.

En juillet 1789, je tombai dangereusement malade. Une fièvre brûlante, accompagnée de plus d'un accident, m'avait réduit à l'extrémité. Mon médecin [1], et une sœur chérie, n'avaient presque plus d'espérance. C'est dans une telle crise, que, plein de... je ne sais quel Dieu, malade comme la Pythonisse, j'éclatai, comme elle, en un délire vague, obscur, mais moins extravagant peut-être. Enfin. de scène en scène, j'avais poussé la chose jusqu'à cinq actes, le tout sans rien jeter sur le papier. La joie que j'en ressentis, ranima mes esprits. Une nuit, il m'en souvient, j'appelle d'une voix faible ma fidèle gouvernante ; je lui demande un bouillon, que j'avale d'un trait : je me fais apporter encre, plume et papier ; et, sur mon séant, pour la première fois depuis un mois, j'écris, j'écris toute la nuit. Le matin, je me renfonce dans mon lit, et me tiens coi tout le jour. De nuit en nuit, je répète ce jeu; et au bout de douze jours, je dis à Andrieux [2] : « Mon ami, j'ai fait une

1. Alors, M. Doublet, mon cher et estimable compatriote. Sa perte m'a été bien sensible; mais puis-je encore me plaindre, ayant eu le bonheur de trouver un ami dans l'un de nos plus savants médecins, M. Hallé ?

2. Je ne fais que citer ici *Andrieux* comme témoin : j'en parle plus en détail dans la Préface de l'*Optimiste*. Je crois seulement devoir ajouter que, si son goût exquis, si la finesse de son tact, m'ont été d'un grand secours, cependant (quoi qu'en ait dit un Homme de Lettres qui ne m'aime pas), mon ami n'a point fait mes

« Comédie en vers et en cinq actes. » Il me croit au dernier degré du transport. Je soulève mon drap, et lui fais voir et toucher un monceau de papiers ; je lui donne un feuillet, qu'à peine il peut déchiffrer : alors, je retrouve la parole, et je lui déroule ma Pièce, scène par scène, au point de l'épouvanter. Il appelle sœur et médecin, et leur fait part de cette espèce de prodige. On peut juger de leur étonnement. En douze autres jours, je mets tout mon griffonnage au net, travail plus difficile que le premier. Je retombai malade ; mais j'avais livré à mon ami une Comédie en cinq actes, qui était le *Vieux Célibataire*, bien imparfait sans doute, puisqu'il l'est encore à présent : mais le personnage du Vieillard s'annonçait déjà ; le caractère de *madame Evrard* était, sinon développé, au moins tracé assez fortement ; et la scène si folle des *Cousins*, était précisément telle qu'elle est. La chose est étrange, incroyable, impossible même, d'accord : mais, comme dirait *Sosie*,

« Elle ne laisse pas que d'être. »

Le succès de cet Ouvrage me dispense d'en révéler même les défauts, qui ne l'ont pas empêché de réussir. Que n'en ai-je pu faire seulement une pareille ! Hélas ! j'ai été depuis bien souvent malade : je le suis même encore, au moment où je fais ce récit ; mais les maladies ne me rapportent plus autant.

vers*. Ils en vaudraient mieux sans doute : mais, depuis l'*Inconstant* jusqu'aux *Riches*, j'ai toujours fait ma besogne moi-même. Au reste, Andrieux, par une déclaration aussi prompte que loyale, avait d'avance rendu cette note à peu près inutile : et pourtant, comme disent les Commentateurs, *ma note subsiste*.

* J'en excepte la seconde scène du second acte de l'*Optimiste*. Voyez la Préface de cette Pièce.

C'est dans un moment de langueur que je composai les *Artistes*. Ils se sont ressentis de cette disposition. La Mélancolie semble les avoir inspirés, mauvaise conseillère pour un Poëte comique! Il eût mieux valu, cette fois, souffrir et se taire. Cependant l'ouvrage n'était pas sans intérêt. Le Peintre offrait quelques traits du *Beau Idéal* [1]; son père, le bon vieux Cultivateur, était un personnage assez comique; il y avait dans l'intrigue et dans le dénoûment, une sorte de charme : enfin, telle même qu'elle était, la Pièce, froidement accueillie le premier jour, se releva assez bien depuis ; et si elle fut interrompue à la treizième représentation, cela tint à des circonstances étrangères à l'Ouvrage.

Aussi, je regrettais toujours un peu ces *Artistes*, comme on chérit souvent de préférence un enfant faible et délicat. J'avais recueilli les suffrages ; j'y ai joint mes propres réflexions : j'ai reconnu que la Pièce était trop longue (quoique déjà réduite à quatre actes), que l'action, attachante mais légère, était noyée dans d'éternels détails sur les *Beaux-Arts*, que mes trois amis avaient, à peu près, le même ton, la même physionomie, et étaient presque parfaits tous trois, ce qui est un vice réel dans toute composition dramatique. Mais, en m'avouant ces défauts, je sentis qu'il était possible de les faire disparaître, et je l'ai essayé. D'abord, j'ai resserré la Pièce en trois actes (coupe plus naturelle qu'on ne le croit); et tous trois se passent dans l'atelier du Peintre, unité bien favorable à l'illusion! Ensuite... mais à quoi bon dé-

1. J'ai eu bien à me louer, à cet égard, des conseils et de la complaisance de l'estimable M. Vincent, mon confrère à l'Institut, qui a bien voulu me consacrer son pinceau.

tailler d'avance ce que je vais mettre sous les yeux du Public? Il me suffit de dire que j'ai fait de mon mieux et que, de ce travail assez considérable, il résulte une Comédie presque neuve. Il m'eût été plus agréable de l'essayer sur la Scène, avant de la faire entrer dans mon Édition : mais, craignant d'attendre en vain pour cette Pièce, comme pour tant d'autres, je commence par la faire imprimer. Si elle obtient le suffrage du Lecteur, j'aurai reçu ma récompense.

J'ai eu plus de mérite peut-être à retoucher les *Mœurs du Jour*, dont le succès avait été moins contesté. Mais ce succès ne m'avoit jamais fait entièrement illusion. Au plus fort même des représentations, je remarquais que la Pièce paraissait longue, ce qui est toujours un tort. — Comme les *Mœurs du Jour* ont été souvent interrompues, et que même elles n'ont pas été jouées depuis plus de deux ans, j'ai profité de cet intervalle pour la retoucher. Élaguer a été ma plus grande tâche, qui pourtant en a entraîné quelques autres. J'ai adouci quelques traits un peu lestes dans la bouche du cousin et du séducteur, surtout de madame Verseuil, plus dangereuse amie de la jeune femme ; j'ai abrégé, en plus d'une scène, les discours un peu longs de madame Euler ; et j'ai rendu, je crois, le rôle du Frère plus intéressant encore : c'est lui qui, sauvant jusqu'à la fin sa sœur imprudente et chérie, la préserve des dangers qui l'attendaient à la sortie du Bal. Dès lors, la Pièce méritera plus que jamais le titre du *Bon Frère*, que je lui avais donné d'abord, et que je lui rends. Dans mon ancien plan, le Frère faisait tout : le Mari ne paraissait point, ce que je sentais être plus convenable. Quelques amis furent d'un avis contraire : je

les combattis, moins par des raisons que par le sentiment : ils insistèrent ; je craignis de m'être trompé, et je cédai. Les conseils sévères de mes amis, et, je puis dire, ma docilité assez rare, m'ont été souvent très-utiles, mais, quelquefois aussi, je n'aurais pas mal fait d'en croire mon instinct.

Quoi qu'il en soit, voici encore un travail, ingrat et peu brillant, que je soumets au Public. Mais, quelque soin que j'aie apporté à la retouche de cette Pièce et des *Artistes*, je ne m'aveugle point sur le résultat d'une besogne où le courage et la patience ne remplacent jamais la verve qu'imparfaitement. Puisse-t-on y reconnaître, au moins, mon désir de mieux faire !

Je viens de parcourir les sept Pièces de moi restées au Théâtre Français, et je crois les avoir examinées avec assez d'impartialité. Quant aux trois que j'ai données depuis au Théâtre Louvois [1], il suffira d'une analyse plus rapide encore.

Je m'arrêterai peu sur *Malice pour Malice*. Le second acte offre des situations assez piquantes : c'est l'un des plus gais que j'aie faits, peut-être. Mais l'exposition qui remplit presque tout le premier acte est lente et froide et le troisième tient un peu de la charge. Cela eût pu faire, je crois, un fort joli acte. Nous devrions nous ressouvenir que l'*Esprit de Contradiction* fut d'abord en cinq actes, puis en trois, et que, réduit à un seul, c'est le chef-d'œuvre de Dufresny et l'une des meilleures petites Pièces du Répertoire Français.

Il Veut Tout Faire, Comédie Épisodique en un

1. Maintenant *Théâtre de l'Impératrice*, dirigé par M. Picard (1805).

acte, mériterait un reproche tout contraire. Ce sujet eût exigé plus de développement : il aurait suffi à trois actes, pour le moins. Que résulte-t-il de mon travail? Que je n'ai qu'indiqué un homme affairé; que la scène de raisonnement, qui, mieux préparée, aurait pu paraître intéressante, se trouve ici à l'étroit; et qu'enfin, le dénoûment est brusque et produit peu d'effet. Mais il me sera permis de dire que c'est une de mes Pièces les mieux écrites. Une singularité assez piquante, c'est que mes deux Comédies en un acte, celle-ci et *Monsieur de Crac*, sont peut-être, après l'*Inconstant*, ce que j'ai de plus soigné pour le style. Cela ne viendrait-il point de ce que la patience de l'écrivain n'a pas le temps de se lasser, ni sa verve de se refroidir?

J'ai gardé pour la fin le *Vieillard et les Jeunes Gens,* bien qu'ils aient précédé le petit acte d'*Il Veut Tout Faire*. C'est, je l'avouerai, une de mes Pièces favorites : et j'y suis d'autant plus attaché, qu'en me donnant un rapport plus intime avec Picard, elle me l'a fait mieux apprécier encore, et que j'appris, alors, à chérir, à estimer de plus en plus la personne, moi qui avais si souvent applaudi à l'Auteur, avec tout Paris! Je m'arrête à regret, en un sujet aussi agréable; mais mon *Épître dédicatoire* du *Vieillard et les Jeunes Gens* dira le reste, et je ne veux point séparer *mes trois Amis*.

Le Vieillard, n'est pas une Comédie bien forte, bien dramatique : plus d'un personnage accessoire y est à peine esquissé : mais celui de *M. de Naudé*, est, j'ose le dire, un assez bon modèle à offrir à nos jeunes gens. L'intrigue est légère; mais elle attache, et se dénoue d'une manière simple et intéressante.

Le style en est pur et la morale saine, sans austérité ni pédantisme : enfin l'Ouvrage a du naturel, de la vérité ; et, comme il est possible que *Les Riches* [1] ne soient jamais joués, et qu'alors, je puis regarder *Le Vieillard et les Jeunes Gens* comme ma dernière Pièce de Théâtre, je me repose avec quelque douceur sur cette fin, assez heureuse, de mes travaux.

Il me reste à dire un mot des *Poésies Fugitives* qui terminent cette Collection.

M'étant permis, trop souvent peut-être, de petits Vers dans mes loisirs, et n'ayant pu me résoudre à en faire entièrement le sacrifice, au moins les ai-je revus avec une attention scrupuleuse. J'en ai retranché plusieurs, et j'ai corrigé soigneusement presque tout ce que j'ai conservé. Car c'est ici qu'il falloit être sévère. Le Public a prononcé sur les Pièces de Théâtre ; mais il ne juge pas la plupart des Poésies légères, dont les unes, se glissant dans des Recueils Périodiques, passent à la faveur de la foule, les autres, lues à des Auditeurs bien disposés, sont écoutées sans conséquence et souvent applaudies par politesse. Encore, malgré tant de soins, malgré cette rigueur envers soi-même, qui rappelle le vers de La Fontaine,

« Tout père frappe à côté, »

je ne puis me dissimuler que ces Opuscules sont un peu négligés, bien voisins de la simple conversation et dignes à peine du nom de *Poésies*. Mais enfin, ces

1. Cette Pièce n'étant point encore connue du Public, je ne me permettrai à son sujet aucune réflexion : je soumets *Les Riches* au jugement du Lecteur, sans chercher à le prévenir.

bagatelles sont presque toutes dialoguées : c'est encore de la Comédie dans de plus petits cadres : c'est là que nous nous peignons le plus fidèlement : notre esprit y parle moins que notre cœur et le Lecteur aime quelquefois à reconnaître, dans ces épanchements naïfs et familiers d'un Écrivain, son cachet, son caractère, et comme sa physionomie.

Je ne puis laisser échapper cette occasion de remercier la portion pure et respectable du Public pour qui seule j'ai travaillé, et à qui seule aussi j'offre ce Recueil de mes Ouvrages ; de la remercier, dis-je, de l'intérêt, de l'indulgence, et j'ose ajouter de l'estime qu'elle m'a témoignée plus d'une fois. J'ai tâché de justifier sa bienveillance en redoublant de zèle et d'efforts, autant qu'il m'a été possible : car de fréquentes maladies, et une mélancolie presque habituelle, ne m'ont pas permis de faire tout ce que je voulais,... et, je le sens, tout ce que j'aurais pu. Heureux du moins, trop heureux d'avoir recueilli, pour fruit de mes travaux, le suffrage des gens de bien, les douceurs de l'amitié, et, ce que je préfère à la célébrité, une réputation pure !

COLLIN D'HARLEVILLE.

16 août 1805.

L'INCONSTANT

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

Représentée, pour la première fois, le 13 *juin* 1786.

« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc ;
« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc. »

BOILEAU, sat. 8.

PERSONNAGES

—

FLORIMOND, l'Inconstant.

ÉLIANTE, jeune veuve anglaise.

M. DOLBAN, oncle de Florimond.

LISETTE, suivante d'Éliante.

CRISPIN, valet de chambre de Florimond.

M. PADRIGE, l'hôte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni appelé l'*Hôtel de Brest.*

L'INCONSTANT

COMÉDIE[1]

Le théâtre, pendant toute la pièce, représente un salon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FLORIMOND en uniforme, CRISPIN.

FLORIMOND.

Je te revois enfin, superbe capitale !
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale !
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir !
Pour la première fois, il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois. Mais, monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris nous amène?

FLORIMOND.

D'honneur ! jamais Paris ne me parut si beau.
Quelle variété ! c'est un mouvant tableau.
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison ?

1. Cette pièce fut d'abord jouée en cinq actes.

FLORIMOND.

La garnison, Crispin? Je quitte le service.

CRISPIN.

Vous quittez?... Quoi, monsieur, par un nouveau caprice?

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre persévérance :
Un mois dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages.
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir :
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a surtout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvais jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus du même habit,
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Étaient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot, à la fois, fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas :
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite,
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant...

FLORIMOND.

Je pourrai changer d'habillement,
Et ne te mettrai plus...

CRISPIN.

Je vous plaignais, vraiment.

Touchant l'habit de son maître.

Pauvre disgracié! va dans la garde-robe

Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états! je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord...

FLORIMOND.

Oh! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes-nous ici pour long-temps?

FLORIMOND.

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi! Brest?...

FLORIMOND.

D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage?

FLORIMOND,

Eh bien! il reste là.

CRISPIN.

Mais Léonor?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouse qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, si je dors, si je veille;
Vous la quittez, monsieur, le contrat fait, la veille?

FLORIMOND.

Fallait-il, par hasard, attendre au lendemain?

CRISPIN.

Là... sérieusement, vous refusez sa main?

FLORIMOND.

Pour le persuader, il faudra que je jure!

CRISPIN.

Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? Elle est jeune, d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, monsieur !

FLORIMOND.

C'est une enfant.

CRISPIN.

D'accord,
Mais une aimable enfant : elle est belle, bien faite...

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite ;
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut ;
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

CRISPIN.

C'est différent. J'aimais cette humeur enjouée
Qui ne la quittait pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi par fois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaîté, vois-tu, me lasse et m'étourdit :
Qui rit à tout propos, ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute, Léonor n'était point votre affaire.
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais !
Bon ! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine ?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu, tout ce qu'il lui plaira :
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui ? moi ? bon Dieu ! j'aurais le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre,
Qui fume à chaque instant, et tous les soirs d'hiver,
Voudrait m'entretenir de ses combats de mer !...
Laissons là pour jamais et le père et la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Justine. Est-elle assez gentille ?
Des défauts, elle en a ; mais elle a mille appas :
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas :
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère.
Enfin, elle n'a point de vieux marin pour père.
Pauvre Justine ! hélas ! je lui donnai ma foi :
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi ?

FLORIMOND.

Elle est déjà peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux cœurs sont, monsieur, bien différents du vôtre.
D'avoir perdu Crispin, jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

FLORIMOND.

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.
Laissons cela.

CRISPIN.

Fort bien ; mais au moins, dites-moi
Pourquoi vous descendez dans un hôtel.

FLORIMOND.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait !

FLORIMOND.

De mon côté, je le chéris de même ;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui.
Je crus bien, l'an passé, que j'en mourrais d'ennui.
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite !
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, toujours il le fera :
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade !
Et puis sa politique, et sa double ambassade !
Car tu sais que mon oncle était ambassadeur.

J'essuyais des récits... mais d'une pesanteur !
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni.
Tout cérémonial de ces lieux est banni :
Je vais, je viens, je rentre et sors quand bon me semble,
Entière liberté. Le soir, on se rassemble :
L'hôtel forme lui seul une société ;
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

CRISPIN.

On vient, de cet hôtel c'est sans doute le maître.

SCÈNE II.

FLORIMOND, CRISPIN, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, *avec force révérences.*

Ma visite, monsieur, vous dérange peut-être ;
Mais je n'ai pu moi-même ici vous recevoir :
J'étais absent alors : j'ai cru de mon devoir
De venir humblement vous rendre mon hommage.

FLORIMOND.

Fort bien.

M. PADRIGE.

Je sais à quoi notre état nous engage.

CRISPIN, *lui rendant ses révérences.*

Monsieur !

M. PADRIGE, *à Florimond.*

De mon hôtel êtes-vous satisfait ?

FLORIMOND.

Très-fort.

M. PADRIGE.

Vous le trouvez honnête ?

FLORIMOND.

Tout-à-fait.

M. PADRIGE.

Et votre appartement commode ?

FLORIMOND.

Oui, mon cher hôte,
Très commode.

CRISPIN.

Pourtant, ma chambre est un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouve fort bien.

M. PADRIGE.

Je vous suis obligé.
Il le faut avouer, je n'ai rien négligé
Pour réunir ici l'utile et l'agréable ;
Et vous voyez...

CRISPIN.

Au fait, avez-vous bonne table ?

M. PADRIGE, à Florimond.

Sans vanité, monsieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guère ici que des gens tels que vous.

CRISPIN, s'inclinant.

Ah !...

M. PADRIGE.

Des Bretons, surtout. C'est Brest qui m'a vu naître,
Et, Dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connaître
Assez de monde : aussi l'on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de descendre chez moi ;
Et c'est du nom de Brest que mon hôtel se nomme.

CRISPIN.

Ce bon monsieur Padrige à l'air d'un galant homme.

M. PADRIGE.

Monsieur... vient donc de Brest ?

FLORIMOND.

Oui.

M. PADRIGE.

J'ai, dans ce moment,
Une dame qui vient de Brest aussi.

FLORIMOND.

Comment ?...

M. PADRIGE.

Une Anglaise.

FLORIMOND.

Une Anglaise ?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur, très jolie,
Pour tout dire, en un mot, une dame accomplie,
Femme de qualité, qui voyage par goût,
Veuve depuis trois ans ; Lisette m'a dit tout.

CRISPIN.

Lisette ! Cette Anglaise a donc une suivante ?

M. PADRIGE.

Eh ! oui ; je l'ai donnée à madame...

CRISPIN.

Et charmante,
Sans doute ?

M. PADRIGE.

On ne peut plus.

CRISPIN.

Je vois ce qui m'attend :
Cette Lisette-là va me rendre inconstant.

FLORIMOND.

Eh ! mais... à tous ces traits je crois la reconnaître ;
Car... Depuis quinze jours elle est ici peut-être ?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur.

FLORIMOND.

M'y voilà : c'est elle assurément,
C'est Éliante même.

M. PADRIGE.

Eh ! monsieur, justement.

FLORIMOND.

Éliante en ces lieux ! Rencontre inespérée !
Conduisez-moi chez elle.

M. PADRIGE.

Elle n'est pas rentrée;
Mais bientôt...

FLORIMOND.

Ah! bon Dieu! laissez-nous; il suffit :
Je l'attends.

M. Padrige sort.

SCÈNE III.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

J'ose à peine en croire son récit,
Rencontrer en ces lieux l'adorable Éliante!
Mais ne trouves-tu pas l'aventure charmante?

CRISPIN.

Pardon : de vos transports je suis un peu surpris.
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
D'une dame Éliante; et je sais que la dame
N'était pas insensible à votre tendre flamme :
Mais enfin, quinze jours au moins sont révolus,
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai : l'amour, surtout dans sa naissance,
Ne tient guères, chez moi, contre une longue absence.
Une affaire l'appelle à Paris : elle part.
Je tiens bon... quatre jours, mais enfin le hasard
M'offre au marin; bientôt il m'aime à la folie,
Me veut pour gendre : au fond, Léonor est jolie...
Que te dirai-je, moi? Je la vis, je lui plus :
Éliante était loin, et je n'y songeai plus...
Je la retrouve enfin, grâce au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre cœur n'aime pas à rester longtemps vide.

FLORIMOND.

Ni moi longtemps en place. Elle est sortie; alors,
Je ne l'attendrai point.

CRISPIN.

Je le crois bien.

FLORIMOND.

Je sors.

Je vais courir un peu : demeure, toi

Il sort.

CRISPIN, seul.

Quel maître !

Le vif argent n'est pas... Mais que vois-je paraître ?
Serait-ce...

SCÈNE IV.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, à part.

Elle a vraiment un fort joli minois.

La peste !

LISETTE, de loin, à part aussi.

Ce garçon m'observe en tapinois,
Au fait, il n'est pas mal.

CRISPIN, haut.

De l'aimable Éliante

Ai-je l'honneur de voir l'adorable suivante ?

LISETTE.

Elle-même, monsieur.

CRISPIN, à part.

Justine n'est pas mieux.

LISETTE.

Monsieur... cet officier qui descend en ces lieux,
Serait-il votre maître ?

CRISPIN.

Oui, beauté sans pareille !

Mais le mot de *monsieur* a blessé mon oreille.
Appelez-moi Crispin, car je suis sans façon.
On vous nomme Lisette ?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Dieu ! le joli nom !

A part.

Justine n'avait pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmottez souvent certain nom de Justine.

CRISPIN, embarrassé.

Oh ! rien... C'est un enfant que je connus jadis...
La maîtresse de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous ressemblait ; Justine était jolie...
Aussi ce drôle-là l'aimait à la folie.
Mais, de grâce, laissons Justine de côté,
Parlons de vous.

LISETTE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Lisette, en vérité,
J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes,
Gentilles à ravir, et surtout les Lisettes ;
Mais je n'ai point encor rencontré de minois
Qui me plussent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien !

CRISPIN.

Vraiment, j'admire une telle rencontre ;
Que le premier objet... que le hasard me montre...
Soit un objet... ma foi, je rends grâce au hasard.

A part.

Justine, en vérité, je suis un grand pendard.

LISETTE.

Monsieur plaisante ?

CRISPIN.

Point. C'est la vérité même :
Moi, j'y vais rondement, en trois mots, je vous aime.
Vous riez, c'est bon signe : oh ! j'ai jugé d'abord
Que Lisette et Crispin seraient bientôt d'accord.

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite :
Je n'aurais jamais cru qu'on pût aimer si vite.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris ; car enfin, sans orgueil,
Aux filles j'ai toujours plu du premier coup-d'œil.

LISETTE.

Peste !

CRISPIN.

J'entends mon maître.

SCÈNE V.

CRISPIN, LISETTE, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Ah ! madame Éliante
Est-elle de retour ?

CRISPIN.

Non : voici sa suivante
Qui me disait...

LISETTE.

Madame avant peu va rentrer,
Je le suppose.

FLORIMOND.

O Dieu ! Mais quand puis-je espérer ?...

LISETTE.

Avant une heure, au plus.

FLORIMOND.

Et ! n'est-ce rien qu'une heure ?
Une heure sans la voir ! il faudra que j'en meure.
En vérité, je suis d'un malheur achevé.
J'ai passé chez mon oncle et ne l'ai point trouvé.
J'ai vite écrit deux mots et laissé mon adresse ;
Puis, je suis accouru pour revoir ta maîtresse :
Eh bien ! il faut une heure attendre son retour.

LISETTE.

En attendant, monsieur, songez à votre amour.

Elle le salue, sourit à Crispin, et sort.

SCÈNE VI.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Peste des importuns ! Ce chevalier d'Arlière
Me force à l'écouter, la tête à la portière.
A quatre pas de là, c'est un autre embarras ;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart-d'heure au détour d'une rue.
Oh quel fracas ! bon dieu ! quelle affreuse cohue !
Comment peut-on se plaire en ce maudit Paris ?
C'est un enfer.

CRISPIN.

Tantôt c'était un paradis :
« L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
« De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle : »
C'étaient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit,
J'en conviens : mais au fond, de la foule et du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux et ses vaines délices
N'offrent qu'illusions et que beautés factices :
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté ;
Et, sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, monsieur ! Ah ! quel blasphème énorme
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour ?
Ce sont nouveaux plaisirs qui règnent tour à tour.

FLORIMOND.

Je le veux : mais au fond, ils composent à peine
Une semaine au plus ; eh bien ! chaque semaine

De celles qui suivront est le parfait tableau :
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, opéra, comédie...
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord ;
Mais la seconde fois, il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends, de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh ! que la vie, ici, soit uniforme ou non,
Qu'importe ? il ne faut pas disputer sur le nom.
Si l'uniformité de plaisirs est semée,
Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange ; on mange, on boit, on dort ;
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi : qu'attends-tu là ?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne
De n'être pas toujours auprès de ma personne.

CRISPIN.

C'est différent.

Il sort.

SCÈNE VII.

FLORIMOND *seul.*

Toujours un valet près de soi,
Qui semble dire : « allons, monsieur, commandez-moi. »
Du matin jusqu'au soir... quelle pénible tâche !
Il faut, quoi qu'on en ait, commander sans relâche.
Quand j'y songe, morbleu ! je ne puis sans courroux
Voir que ces coquins-là soient plus heureux que nous.

Il s'assied et rêve.

Ce Crispin me déplaît. Monsieur fait le capable :
Vos ordres !... Il commence à m'être insupportable.
Depuis un mois pourtant, ce visage est chez moi :
Je n'en gardai jamais aussi longtemps...; ma foi,
Il est bien temps qu'enfin de lui je me défasse.

Il se lève et appelle.

Crispin ?... O le sot nom !

SCÈNE VIII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur ?

FLORIMOND, à part.

La sotte face !

Haut.

De tes gages, Crispin, dis-moi ce qu'il t'est dû.

CRISPIN.

Ah ! monsieur...

FLORIMOND.

Parle donc.

CRISPIN.

Monsieur !

FLORIMOND.

Parleras-tu ?

CRISPIN.

A part. Haut.

Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

FLORIMOND, le payant.

Tiens. — Veux-tu bien sortir ?

CRISPIN.

Dites un mot, je vole.

FLORIMOND.

Eh bien !

CRISPIN.

Encore un coup, vous n'avez qu'à parler.

FLORIMOND.

J'ai parlé ; sors.

CRISPIN.

Fort bien ; mais où faut-il aller ?

FLORIMOND.

Où tu voudras.

CRISPIN.

Eh mais !... expliquez-vous, de grâce...

FLORIMOND, *impatienté.*

Quoi ? tu ne comprends-pas, maraud, que je te chasse ?

CRISPIN.

Plaît-il ! Vous me chassez ? Qui, moi, monsieur ?

FLORIMOND.

Oui, toi.

CRISPIN.

Moi ?

FLORIMOND.

Toi-même.

CRISPIN.

Allons donc ! vous vous moquez de moi.

FLORIMOND.

Point du tout.

CRISPIN.

La raison ? Elle est un peu subite.

FLORIMOND.

La raison, c'est qu'il faut t'en aller au plus vite;
Je le veux.

CRISPIN.

Mais enfin, pourquoi le voulez-vous ?

FLORIMOND.

Parce que... je le veux.

CRISPIN.

Mon cher maître, entre nous,
Ce n'est pas raisonner, que parler de la sorte.
Je le comprends fort bien; vous voulez que je sorte :

Mais je ne comprends pas pourquoi vous le voulez.
Si j'ai failli, du moins, dites-le moi, parlez.

FLORIMOND.

Avec ses questions, ce bavard-là m'excède :
Tu..! tu m'as...

CRISPIN.

Voulez-vous, monsieur, que je vous aide ?

FLORIMOND.

Puisque monsieur Crispin demande des raisons...

CRISPIN.

Oui, monsieur, une seule.

FLORIMOND.

Et bien! nous le chassons,
Afin de ne plus voir sa maussade figure.

CRISPIN.

Maussade ? le reproche est nouveau, je vous jure.
Ma figure jamais n'effaroucha les gens,
Même elle m'a valu des propos obligeants.

FLORIMOND.

Elle ne me déplaît que pour l'avoir trop vue.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous est connue.

FLORIMOND.

C'est beaucoup trop : je veux un visage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il soit vieux ou neuf, qu'il soit maussade ou beau :
Qu'importe, enfin, pourvu qu'un valet soit fidèle,
Et qu'il serve son maître avec esprit et zèle ?
Sans me vanter, monsieur, je vous sers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de servir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît ?...

FLORIMOND.

Elle est trop uniforme :
J'aime qu'à mon humeur un valet se conforme :
Toi, tu me sers toujours avec le même soin ;
Toujours auprès de moi je te trouve au besoin ;
Jamais...

Pendant ce discours, Crispin a pris une plume et du papier, et a l'air d'écrire sur son genou.

Que fais-tu là ?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, monsieur, par delà mes mérites,
Et je n'ai pas besoin d'autre certificat ;
Signez.

Il lui présente la plume et le papier.

FLORIMOND.

Oh ! c'en est trop. Sais-tu bien, maître fat,
Qu'à la fin...

CRISPIN.

Serviteur.

A part en s'en allant.

Trouvons un stratagème
Pour le servir encore en dépit de lui-même.

SCÈNE IX.

FLORIMOND, seul.

On a bien de la peine à chasser un valet.
Ce maraud de Crispin, au fond, n'est point si laid.
Mais j'étais las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.
Elle ne revient point : allons, je vais courir.
Voir mes amis. Valmont le premier vient s'offrir ;
Oui...

SCÈNE X.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Te voilà!

FLORIMOND.

Mon oncle !... Ah! permettez, de grâce...
Cher oncle! après un mois, c'est donc vous que j'embrasse!

M. DOLBAN.

Je devais, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord ;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colère.

FLORIMOND.

En quoi donc, par hasard, ai-je pu vous déplaire ?

M. DOLBAN.

En quoi ? belle demande ! Avoir un oncle ici,
Et descendre plutôt dans un hôtel garni !
A cette indifférence aurais-je dû m'attendre ?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre :
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner ;
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour à toute heure.

M. DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour,
Car, dans ta lettre aussi, tu mets sous un beau jour
Ton histoire de Brest et ton double caprice.
Jamais, au bout d'un mois, quitta-t-on le service ?

FLORIMOND.

Le service, en un mot, n'est point du tout mon fait.

M. DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc?...

M. DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts passés, en ta dernière fuite;
Et pour trancher ici d'inutiles discours,
Tu n'es qu'un inconstant, tu le seras toujours.

FLORIMOND.

Inconstant! Oh! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès:
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

M. DOLBAN.

Cette précaution est tout-à-fait nouvelle!
En as-tu moins, sans cesse, erré de belle en belle!
Depuis la robe, enfin, que bientôt tu quittas,
T'en a-t-on moins vu prendre et rejeter d'états?
Tour à tour la finance, et l'église et l'épée...
Que sais-je? La moitié m'en est même échappée:
Vingt états de la sorte ont été parcourus;
Si bien qu'un an encore, et je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé:
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état: j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux?

M. DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange?
Hélas! le plus souvent, que gagne-t-on au change?

La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je ? Au lieu du bien après quoi l'on soupire,
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire...
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état, pourquoi ? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant ;
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté :
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ; il échappe ; il faut qu'il se promène :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile ; autour de lui, tout change :
La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

M. DOLBAN.

De la frivolité digne panégyriste !

FLORIMOND.

N'êtes-vous point vous-même un censeur un peu triste ?

M. DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en apercevoir.
Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,

Effleurer chaque état, qui changes pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux qu'un simple passager ?
Digne emploi des talents qu'en toi le ciel fit naître !
Avec tant de moyens de te faire connaître,
Tu seras donc connu par ta légèreté !
Ah ! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, et vois à quel sort tu dois enfin t'attendre.
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'état méprisable rebut,
Désœuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens spectateur inutile,
Tu sentiras l'ennui miner tes tristes jours,
Si l'affreux désespoir n'en abrège le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos sombres présages;
Etalez à plaisir les plus noires images;
Pourquoi ? parce qu'on est un tant soit peu léger.

Après un moment de silence.

Quoi qu'il en soit, je crois que je m'en vais changer.

M. DOLBAN.

Bon !

FLORIMOND.

Sérieusement, je ne suis plus le même.

M. DOLBAN.

Depuis combien de temps déja !

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

M. DOLBAN, *en souriant.*

Ah ! fort bien.

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes discours
Pour le frivole aveu de volages amours.
Il est passé, le temps des folles amourettes :
Un feu réel succède à ces vaines bluettes.
J'aime, vous dis-je, enfin pour la première fois.

M. DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet, je le crois.
Quelle est donc la personne ?

FLORIMOND.

Elle a nom Éliante.
C'est une veuve anglaise, une femme charmante :
Je ne vous parle pas de sa rare beauté,
Encor moins de ses biens et de sa qualité,
Quoiqu'elle soit pourtant et noble, et riche, et belle.
Mais, je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,
Ce sont des qualités d'un bien plus digne prix.
Pour les frivolités c'est ce noble mépris,
C'est ce rare talent, le grand art de se taire,
Sa fierté même ; enfin c'est tout son caractère.

M. DOLBAN.

Comment peux-tu si bien la connaître en un jour ?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Brest un assez long séjour.
Quelque temps, il est vrai, je la perdis de vue ;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue ;
Et mon cœur, dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle et plus aimable encor.

M. DOLBAN.

Elle est riche ?

FLORIMOND.

Très-riche.

M. DOLBAN.

Et de haute naissance ?

FLORIMOND.

Oh ! très-haute.

M. DOLBAN.

En effet, une telle alliance
Me semble... Écoute : il faut ne rien faire à demi.
L'ambassadeur de Londre est mon meilleur ami ;
Je vais le consulter : et si le témoignage
Qu'il rendra d'Éliante est à son avantage,
Je reviens à l'instant, et demande sa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle, et plutôt aujourd'hui que demain.

M. DOLBAN.

Tu vas m'attendre ?

FLORIMOND.

Non : je vais rendre visite
A mon ami Valmont ; mais je reviens bien vite.

M. DOLBAN, d'un ton sentencieux.

Je l'avais toujours dit : son cœur se fixera.
Attendons ; tôt ou tard son heure arrivera.
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, très-vivement et en reconduisant son oncle.

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle, et mon heure est enfin arrivée.

M. Dolban sort.

SCÈNE XI.

FLORIMOND, seul.

En rencontre, aujourd'hui, je suis vraiment heureux.
Pas encor de retour !... Mais quel désert affreux !
Cet hôtel est peuplé de gens peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
Dans une garnison, sans sortir de chez moi,
J'avais à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçoi ?
Des livres !... Je n'ai plus besoin de compagnie :
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Est-il rien, en effet, de si délicieux ?
Cela tient lieu d'ami, souvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuser !...

Il prend un livre et regarde sur le dos.

Ah ! ah ! c'est *La Bruyère,*
J'en fais beaucoup de cas : lisons un caractère.

Il lit à l'ouverture du livre.

« Un homme inégal n'est pas un seul homme ; ce sont
« plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a de nou-
« veaux goûts et de manières différentes. Il est à chaque

« moment ce qu'il n'était point ; et il va être bientôt ce
« qu'il n'a jamais été. Il se succède à lui-même [1]. »

Où donc a-t-il trouvé ce caractère-là ?
Jeux d'esprit ; tout le livre est fait comme cela.
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose :
Aussi-bien je suis las de lire de la prose.
Les vers, tout à la fois, charment l'œil et l'esprit ;
Par sa diversité la rime réjouit.
Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.

Il prend un autre livre.

Boileau !... Bon ! celui-là. J'aime fort la satire.

Il lit de même à l'ouverture du livre.

« Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir ;
« Il condamne au matin ses sentiments du soir :
« Importun à tout autre, à soi-même incommode,
« Il change, à tout moment, d'esprit comme de mode :
« Il tourne au premier vent, il tombe au premier choc,
« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc [2]. »

Il jette le livre sur la table.

L'insolent ! C'est assez ; et puis, dans un auteur,
Le satire, à coup sûr, décèle un mauvais cœur :
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son
M'apporte à point nommé le mortel unisson !
Mais d'un autre côté, la prose est insipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide :
Car enfin, feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez partout de la prose ou des vers !

Il s'assied, tout accablé.

Tout à la fois conspire à m'échauffer la bile...
Mais quelle solitude !... Aussi, dans cette ville
Je n'avais qu'un valet pour me désennuyer,
Et je m'avise encor de le congédier !...
Mais j'entends... oui...

1. Chapitre IX. *De l'Homme.*
2. Satire VIII.

SCÈNE XII.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

FLORIMOND, courant vers Éliante.

C'est vous, ô ma chère Éliante !
Pardonnez aux transports d'une âme impatiente,
Madame.

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai ? Florimond en ces lieux !
A peine, en ce moment, j'ose en croire mes yeux,
Quoique l'hôte, en montant, m'ait d'abord prévenue.
De grâce, dites-moi quelle affaire imprévue...

FLORIMOND.

Aucune : ou si l'amour doit ainsi se nommer,
Je n'en ai qu'une seule, et c'est de vous aimer.

ÉLIANTE.

Mais, ma demeure, enfin, qui vous a pu l'apprendre ?

FLORIMOND.

Eh ! madame, mon cœur pouvait-il s'y méprendre ?
Le sort en cet hôtel ne m'eût pas amené,
Qu'avant la fin du jour je l'aurais deviné.

ÉLIANTE.

Avec mes questions, je vais être indiscrète :
Mais, encore une seule, et je suis satisfaite.
Comment avez-vous pu quitter la garnison ?

FLORIMOND.

En quittant le service.

ÉLIANTE.

Ah !... pour quelle raison ?

FLORIMOND.

Eh mais !... c'est que d'abord le service m'ennuie ;
Et puis, je ne veux plus de chaîne qui me lie...
Hors la vôtre : comblez mes souhaits les plus doux :
Je suis tout à l'amour, madame, et tout à vous.

Oui, sous vos seules lois je fais gloire de vivre :
Vous voyagez ; partout je suis prêt à vous suivre :
Vous retournez à Londre, et j'en suis citoyen.
Votre pays, madame, est désormais le mien.

ÉLIANTE.

Je ressens tout le prix d'un pareil sacrifice...
Pardon ; j'ai cru vous voir très-content du service.

FLORIMOND.

Ah ! vous étiez à Brest alors, et je m'y plus :
Mais l'ennui règne aux lieux que vous n'habitez plus.

ÉLIANTE.

Et moi, de cet ennui m'avez-vous crue exempte ?
Aurais-je été de Brest aussi longtemps absente,
Si l'affaire qui seule ici me fit venir,
Quinze jours, malgré moi, n'eût su m'y retenir.
Ils m'ont paru bien longs ! et distraite, isolée,
Au milieu de Paris j'étais comme exilée.

FLORIMOND.

Qu'entends-je ! vous m'auriez quelquefois regretté ?
Je ne méritais pas cet excès de bonté.

ÉLIANTE.

Mais vous faisiez de même : au moins j'aime à le croire.
Je me disais « Je suis présente à sa mémoire !
« Sans doute il songe à moi comme je songe à lui. »
Cette douce pensée allégeait mon ennui.

FLORIMOND, à part.

Chaque mot qu'elle dit ne sert qu'à me confondre.
Haut et avec beaucoup d'embarras.
Ah ! quel monstre, en effet, pourrait ne pas répondre...
A ces doux sentiments ?... Oui, madame... en ce jour...
Je jure qu'à jamais le plus tendre retour...

ÉLIANTE.

Eh ! que me font, monsieur, tous les serments du monde ?
Sur de meilleurs garants ma tendresse se fonde :
J'en crois votre âme franche, exempte de détours,
Qui toujours se peignit en vos moindres discours...

FLORIMOND, toujours avec embarras.

C'en est trop... Vous jugez de mon cœur par le vôtre...
Moi, je ne prétends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,
Madame ; et quand ma bouche exprime un tendre aveu,
C'est que j'aime en effet, et de toute mon âme.

ÉLIANTE.

Ah ! je vous crois sans peine.

SCÈNE XIII.

FLORIMOND, ÉLIANTE, PADRIGE.

PADRIGE, une serviette à la main.

On a servi, madame.

ÉLIANTE, à Florimond.

Vous dînez avec moi ?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puisque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il rassemble,
Et vous me tenez lieu de tout Paris ensemble.

Il donne la main à Éliante, et sort avec elle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE, seule.

Comme, depuis tantôt, son front s'est éclairci ?
Et comme de sa voix le son s'est adouci !
J'avais cru jusqu'ici son chagrin incurable :
Mais monsieur Florimond est un homme admirable.
Hai... Son valet Crispin me revient fort aussi.
S'il pouvait deviner que je suis seule ici ?
On vient... Ce n'est pas lui.

Elle veut sortir.

SCÈNE II.

LISETTE, PADRIGE.

PADRIGE, la retenant.

Ma belle demoiselle,
Ecoutez donc un peu : savez-vous la nouvelle ?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon !

PADRIGE.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Eh bien !
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien !
Le trait est-il piquant ?

PADRIGE.

Rassurez-vous, de grâce ;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi, je le trouvais fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi monsieur le chasse ainsi ?

PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle ;
Car je répondrais bien que Crispin est fidèle.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits !
Ils sont pleins de défauts, et nous veulent parfaits.

PADRIGE.

Vous prenez bien à cœur...

LISETTE, avec dépit.

Non, c'est que de la sorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera longtemps un aussi bon valet.

PADRIGE.

Mais je le crois trouvé ! je connais un sujet
Qui vaudra le Crispin.

LISETTE.

Allons, je le désire.

PADRIGE.

J'aperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire.
Car je suis en colère, et je m'emporterais.

Elle sort.

PADRIGE.

Seul.

Adieu donc. Ce Crispin lui cause des regrets :
Mais bon ! son successeur consolera la belle.

SCÈNE III.

PADRIGE, FLORIMOND.

PADRIGE.

Monsieur, je viens vous faire une offre.

FLORIMOND.

Ah! quelle est-elle?

PADRIGE.

Vous êtes sans laquais, m'a-t-on dit.

FLORIMOND.

Il est vrai.

Je m'en aperçois bien ; et j'ai fait un essai...,
De m'habiller tout seul ; tant mieux ; car mon système
Est qu'on serait heureux de se servir soi-même.
Cependant vous venez...?

PADRIGE.

Dussé-je être importun,
Si monsieur désirait un laquais, j'en sais un...

FLORIMOND.

Importun? Au contraire, et votre offre m'oblige.
Donnez ; de votre main, mon cher monsieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

PADRIGE.

Ah!... j'ai bien votre fait.

FLORIMOND.

Bon.

PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, discret,
Honnête homme, surtout.

FLORIMOND.

Eh! voilà mon affaire.

PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eût pas su vous plaire,
J'en avais un autre.

FLORIMOND.

Ah!... Cet autre, quel est-il?

PADRIGE.

C'est un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRIGE.

De la toilette il connaît les finesses;
Il n'a servi qu'abbés, que petites maîtresses :
Il est élégant, souple, et prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

PADRIGE, à part.

Courage.

FLORIMOND.

Allez, mon cber.

PADRIGE.

J'aurais pu vous parler d'un autre domestique ;
Mais j'ai craint que Monsieur n'aimât point la musique.

FLORIMOND.

Si fait. Cet autre donc est un musicien ?

PADRICE.

Oui, fort habile : il est un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'est rien.

PADRIGE.

Sans doute. Comme un maître, il pince la guitare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh ! c'est un homme rare.

PADRIGE

Ce n'est pas tout ; il a le plus joli gosier ;
Sa voix aux instruments saura se marier.

FLORIMOND.

Bravo ! voilà mon homme : allons vite, qu'il vienne.

PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'il vous convienne ?
Car le dernier toujours est celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh ! non, je m'y tiendrai.

PADRIGE, à part, voyant venir Crispin.

Diable ! un autre paraît.

SCÈNE IV.

FLORIMOND, PADRIGE, CRISPIN, en habit de baigneur.

CRISPIN à part, de loin.

Ferme, Crispin : monsieur te reprendra peut-être,

FLORIMOND.

Qu'est-ce ?

CRISPIN, avec l'accent gascon.

C'est moi, monseu.

FLORIMOND.

Que cherchez-vous ?

CRISPIN.

Un maître.

FLORIMOND.

A part. Haut.

Ce garçon-là me plaît. Padrige, laissez-nous.

PADRIGE, bas, à Crispin.

Monsieur aime à changer.

CRISPIN, bas aussi.

Jé lé sais mieux qué vous.

PADRIGE à Florimond.

Et ce laquais, faut-il... ?

FLORIMOND.

Non, ce n'est pas la peine.

PADRIGE, à part, en s'en allant.

Tant mieux : il n'aurait pas achevé la semaine.

SCÈNE V.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

On te nomme ?

CRISPIN, toujours avec l'accent gascon.

La Flur, pour vous servir.

FLORIMOND.

Lafleur !

J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honneur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc ?

CRISPIN.

De chez un ancien militaire.

FLORIMOND.

Quel homme ?

CRISPIN.

Eh mais, il est d'un fort bon caractère :
Parfois un peu bizarre, à ne vous point mentir ;
Mais, tout coup vaille, encor je voudrais le servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté ?

CRISPIN

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison ?

CRISPIN.

Il né me l'a pas dite,
Monseu.

FLORIMOND.

Ton air, je crois, ne m'est pas inconnu.

CRISPIN.

Mais... Quéque part aussi... je crois vous avoir vu.

FLORIMOND.

Eh mais.

CRISPIN, à part.

Nous y voilà.

FLORIMOND.

N'est-ce pas toi ?

CRISPIN.

Peut-être.

FLORIMOND.

Mais oui, c'est toi, Crispin.

CRISPIN, reprenant sa voix naturelle.

Non pas, mon ancien maître ;
Ce n'est plus lui : Crispin n'était point votre fait ;
Il n'était plus le mien, et je m'en suis défait.

FLORIMOND.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Mais, monsieur, franchement pour vous plaire,
J'ai d'un peu de folie orné mon caractère.
D'abord d'un autre nom j'ai trouvé le secret,
Et je me doutais bien que ce nom vous plairait.
J'ai, dépouillant ma cape, et mes gants, et ma veste,
Pris d'un valet-de-chambre et l'habit et le geste;
J'ai mis bas la bottine, et chaussé l'escarpin :
Vous voyez bien, monsieur, que ce n'est plus Crispin.

FLORIMOND.

Le stratagème est neuf, et ne peut me déplaire.

CRISPIN.

Oh ! vous me reprendrez : car je suis votre affaire.
J'ai senti que j'avais mérité mon congé ;
Mais je suis jeune encor : j'ai tout à coup changé,
De manières, de ton, et presque de visage.

FLORIMOND.

Tant mieux.

CRISPIN.

Crispin, dit-on, s'avisait d'être sage.

Le faquin ! Oh ! Lafleur est un franc libertin.
C'était un buveur d'eau que ce monsieur Crispin.
Le fat ! Lafleur boit sec. J'ai su que l'imbécile,
Valet officieux, souple, exact et docile,
Courait au moindre signe, et servait rondement.
Patience : Lafleur est un bon garnement
Qui vous fera par jour donner cent fois au diable.
Mais on m'a dit encore un trait plus pitoyable :
Il se donnait les airs d'être honnête homme ; fi !

FLORIMOND.

Oh ! j'entends que Lafleur le soit.

CRISPIN.

Cela suffit.
Eh bien ?

FLORIMOND.

Je te reprends. Mais si tu veux qu'on t'aime,
Plus de Crispin.

CRISPIN.

Parbleu ! n'en parlez plus vous-même.
Parlons plutôt ici, parlons de vos amours.
Éliante, monsieur, vous plaît-elle toujours ?

FLORIMOND, avec embarras.

Pourquoi me rappeler le nom de cette dame ?
Il m'afflige, et de plus m'accuse au fond de l'âme...
Elle était estimable, et j'en tombe d'accord...
Oh ! je ne change pas, et je l'estime encor...
Et tu me fais songer que, dans ce moment même,
Mon oncle, qui toujours suppose que je l'aime,
Fait à ce sujet-là des démarches pour moi...
Mais enfin, à mon âge, est-on maître de soi ?
Que veux-tu ?... De mon cœur je suis la douce pente ;
J'aime, Lafleur, j'adore une fille charmante.

CRISPIN.

Bon !

FLORIMOND.

La sœur de Valmont, que je quitte à l'instant.

CRISPIN.

A tous vos traits, monsieur, jamais on ne s'attend.

FLORIMOND.

Je ne m'attendais pas à celui-ci, moi-même :
Nouveau César, je viens, je la vois, et je l'aime.

CRISPIN.

Et pourrait-on savoir.....

FLORIMOND.

Le voici sans détour.
J'entretenais Valmont de mon nouvel amour.
Tandis qu'à ses transports mon âme s'abandonne,
On ouvre... J'aperçois une jeune personne...
Divine ; son maintien, ses grâces, sa douceur,
Tout me ravit d'abord. Il l'appelle sa sœur :
Moi, j'ignorais qu'il eût une sœur aussi chère :
Elle était au couvent quand je connus son frère
Elle parla fort peu, mais ce peu me suffit ;
Et je répondrais bien qu'elle a beaucoup d'esprit.
Le seul son de sa voix annonce une belle âme :
Que te dirai-je enfin de ma naissante flamme ?
Elle sortit bientôt, et je l'aimais déjà.

CRISPIN.

Quoi ! si vite ?

FLORIMOND.

Il est vrai qu'un coup d'œil m'engagea ;
Mais, vois-tu ? cette chaîne est la mieux assortie :
C'est là ce qu'on appelle amour de sympathie.
Souvent l'on est d'avance uni sans le savoir,
Et l'on n'a, pour s'aimer, besoin que de se voir :
Voilà comment ici la chose est arrivée

CRISPIN.

Oui, cette sympathie est assez bien trouvée.

FLORIMOND.

Ce n'est pas tout encor. Ils ont quelques instants
Parlé tout bas : j'admire et me tais ; mais j'entends

Qu'ils projettent d'aller bientôt à la campagne :
« Ah ! (dis-je), permettez que je vous accompagne.
« Volontiers (dit Valmont) ; mais pendant quinze jours
« Pourras-tu te résoudre à quitter tes amours ?
J'insiste, on y consent ; je suis de la partie.

CRISPIN.

Courage ! Allons, monsieur, vive la sympathie !

FLORIMOND.

Ah ! Lafleur, quel plaisir je me promets d'avoir !
Pendant quinze grands jours je m'en vais donc la voir,
L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'espère, je l'avoue, amant discret, fidèle,
Faire agréer mes soins, mon hommage, mes vœux,
Et peut-être obtenir quelques touchants aveux.
Je crois qu'à la campagne on est encor plus tendre,
Que d'aimer, tôt ou tard, on ne peut s'y défendre.
Bois, prés, fleurs, d'un ruisseau les aimables détours,
Et ce peuple d'oiseaux qui chantent leurs amours,
Tout le charme puissant de la nature entière,
Pénètre, amollit l'âme, et l'âme la plus fière.
Quand on aime une fois, rien ne distrait d'aimer.
On est tout à l'objet qui nous a su charmer.
On ne se quitte plus, comme deux tourterelles...
(Car à chaque pas, là, vous trouvez des modèles),
Promenades, travaux, plaisirs, tout est commun ;
Et tous deux... mais que dis-je? alors on n'est plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre ;
Et quelque jour, monsieur, assis au pied d'un hêtre,
Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergère du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étais fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie !
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs ;
Mille jeux innocents partagent tes loisirs.

Tu vois mourir le jour, et renaître l'aurore ;
Ton œil, à chaque pas, voit la nature éclore ;
Ta femme est belle, sage, et tes enfants nombreux...
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être heureux.

CRISPIN.

Au moins, n'espérez pas que Lafleur vous imite :
Le diable était plus vieux quand il se fit ermite.
Et puis, vous connaissez le bon monsieur Dolban :
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui qui, pour l'autre hymen (car c'est vous qui le dites)
S'occupe, en ce moment, à faire des visites ?

FLORIMOND.

Eh ! que m'importe ? aussi pourquoi se presser tant ?
Voyez, ne pouvait-il différer d'un instant ?
Voilà comme est mon oncle ; il prend tout à la lettre :
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,
Négociation, demande, *et cætera ;*
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourrait venir ; et de peur d'incartade,
Je sors, moi... mais on vient, et c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est madame Éliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.

Il prête l'oreille.

C'est elle-même. Dieu ! quel pénible martyre !
Comment l'aborderai-je, et que vais-je lui dire ?

Il rêve un moment.

Je lui vais dire, moi la chose comme elle est ;
Que je ne l'aime plus, et qu'une autre me plaît :
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.

A Crispin.

Laisse nous.

Crispin sort.

SCÈNE VI.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

ÉLIANTE, en voyant Florimond.

Ah! monsieur...

FLORIMOND, avec beaucoup d'embarras.

Pardon... il faut, madame...

A part.

Je ne puis plus longtemps... Mais non. Un tel aveu
Serait trop dur : il faut le préparer un peu ;

Haut.

J'y vais songer. Madame... excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.

Il sort très-précipitamment.

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, seule.

Q'entend-il par ces mots et par ce brusque adieu ?
On dirait qu'il a peine à me faire un aveu...
Dieu ! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachait toute la honte ?...
Si c'était !... on le dit inconstant et léger...
Je n'aurais inspiré qu'un amour passager !
Serait-il vrai ?... Mais quoi, peut-être je m'abuse :
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...
Que sais-je ? il est très-vif ; et j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vite un soupçon téméraire
Sur un cœur que je crois généreux et sincère.
Attendons jusqu'au bout ; ne précipitons rien :
S'il me trahit, hélas ! je le saurai trop bien.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

J'ai l'honneur de parler à madame Éliante ?

ÉLIANTE.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

Librement à vous je me présente,
Madame... Mais je suis Dolban, ambassadeur
Deux fois, à Pétersbourg, à Madrid.

ÉLIANTE.

Ah! monsieur,
Votre nom m'est connu.

M. DOLBAN.

J'ai cru que sans scrupule
Je pouvais supprimer tout fade préambule.
Je m'explique en deux mots : Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu.
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ÉLIANTE.

A part. Haut.
Je respire : voilà tout son secret. Monsieur,
La demande pour moi n'a rien que de flatteur ;
Et d'un début si franc, bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise.
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime... et s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

M. DORLAN.

Que de grâces je dois vous rendre ici pour lui !

ÉLIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

M. DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon estime,
Madame; ce ton-là fut toujours de mon goût.

ÉLIANTE.

En ce cas, permettez que, franche jusqu'au bout,

D'une crainte que j'ai je vous fasse l'arbitre :
Estimable d'ailleurs, et même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur... monsieur votre neveu
Passe pour un inconstant... et je le crains un peu.

M. DOLBAN.

Rassurez-vous, madame : on peut bien à cet âge
Être vif et léger, et même un peu volage ;
Mais, fût-il inconstant, c'est un léger défaut,
Dont près de vous, sans doute, il guérirait bientôt.
Car votre ambassadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...
Pardon... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner son amour ?

ÉLIANTE.

Monsieur...

M. DOLBAN.

Mais c'est à lui de vous presser lui-même ;
Un tel soin le regarde, il est jeune, il vous aime,
Et sur son éloquence on peut se reposer.

ÉLIANTE.

A la vôtre, monsieur, que peut-on refuser ?
Mais souffrez qu'à présent chez moi je me retire ;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.

M. Dolban la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.

SCÈNE IX.

M. DOLBAN, seul.

Cette femme est aimable, oui, très-aimable... au fond
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parents, avertir le notaire ;
En un mot, brusquement terminons cette affaire.
L'homme est vif, sémillant, difficile à saisir :
D'échapper, cette fois, qu'il n'ait pas le loisir.

SCÈNE X.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

M DOLBAN, de loin, à part.

Mais le voici, je vais faire un homme bien aise.

Haut.

Eh bien ! l'ambassadeur connaît fort notre Anglaise.

FLORIMOND.

Vraiment ?

M. DOLBAN.

Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même je l'ai vue. et la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux ; elle y répond sans feinte :
Je demande sa main, et sa main est à toi.
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi?

FLORIMOND, avec embarras.

Mon oncle... assurément... Je ne saurais vous rendre....
Je suis confus des soins que vous voulez bien prendre.

M. DOLBAN.

Mon ami, je les prends avec un vrai plaisir :
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.

Dans trois jours ?

M. DOLBAN.

Oui, mon cher : j'espère, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... vous allez un peu vite peut-être ;
A peine, en vérité, peut-on se reconnaître.

M. DOLBAN.

Comment?... Tu trouves donc que trois jours sont trop peu?

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu,
Et qu'on ne saurait trop y réfléchir d'avance.

M. DOLBAN.

Toi même me pressais de faire diligence.
Oui... C'est que, d'un peu loin, l'hymen a mille attraits:
Mais je tremble, mon oncle, en le voyant de près,

M. DOLBAN.

Tu trembles? il est temps, quand j'ai fait la demande!
Et dis-moi, d'où te vient une frayeur si grande?
Eh quoi? l'amant qui touche au moment désiré
D'être uni pour jamais à l'objet adoré,
De joie et de plaisir tressaille; et tu frissonnes!
Quoi! l'union des cœurs, bien plus que des personnes,
Union dont jamais n'approcha l'amitié,
Les doux embrassements d'une tendre moitié,
D'une épouse à la fois modeste et caressante,
Ce riant avenir te glace et t'épouvante!
Insensible à l'espoir de renaître avant peu
Dans un enfant chéri, gage du plus beau feu,
D'embrasser de tes traits une image aussi chère,
Tu trembles, en songeant au bonheur d'être père!
Ah! si ce sont pour toi des maux à redouter,
Je crains pour les plaisirs que tu sauras goûter.

FLORIMOND.

Permettez : le portrait d'une épouse chérie
S'offre bien quelquefois à mon âme attendrie :
Quelquefois je souris à ce groupe joyeux
De quatre ou cinq enfants qui croissent sous mes yeux,
Et je voudrais déjà d'un tableau qui m'enchante
Voir se réaliser l'image si touchante...
Mais je songe à l'instant qu'à tous ces chers objets
Je serai, par des nœuds, attaché pour jamais,
Que ce qui fût d'abord un penchant volontaire,
Bientôt va devenir un bonheur nécessaire.
Ce spectacle dès lors perd toute sa beauté ;
Dès lors je n'y vois plus que la nécessité.

Et puisque l'on ne peut, grâce à la loi sévère,
Sans cesser d'être libre, être époux, être père,
Mon cher oncle, à ce prix, je ne suis point jaloux
D'acheter les beaux noms et de père et d'époux.

M. DOLBAN.

Ainsi l'on ne sent plus maintenant, on raisonne!
Par le raisonnement ainsi l'on empoisonne
La source du bonheur, des plaisirs les plus doux!
Eh bien! j'étais né, moi, pour être père, époux...
L'aspect d'un couple heureux m'a toujours fait envie.
Oui, l'hymen aurait fait le bonheur de ma vie :
A mon amour pour toi je l'ai sacrifié;
Et sans toi, sans toi seul, je serais marié.

FLORIMOND.

Mon oncle, je le sais, et je vous en rends grâce :
Mais faudrait-il que moi je me sacrifiasse?
Ce n'est pas seulement l'hymen en général
Que je redoute ici : je crains de choisir mal.
Je le vois, Éliante est une philosophe,
Qui de rien ne s'émeut, qui jamais ne s'échauffe,
Qui ne rit pas, je gage, une fois en un jour,
Et, quand il faut aimer, disserte sur l'amour.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est sage, elle est belle;
Mais j'ai peur, entre nous, de m'ennuyer près d'elle.

M. DOLBAN.

Voilà donc tes raisons! elle me font pitié.
De mes soins c'est ainsi que je me vois payé!
Ainsi, mal à propos, j'ai fait une demande :
On m'a donné parole, il faut que je la rende;
Et tu viens te dédire au moment du contrat!
Peux-tu donc à ce point me compromettre, ingrat?

FLORIMOND.

Je suis mortifié de ces démarches vaines...

M. DOLBAN.

Tu pourrais d'un seul mot payer toutes mes peines.
Dis seulement, dis-moi que tu l'épouseras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

M. DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, est donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouser une autre?

M. DOLBAN.

Comment. .?

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles discours,
J'aime une autre, vous dis-je, et l'aimerai toujours.

M. DOLBAN.

Je ne m'attendais pas à ce trait, je l'avoue :
Aimer une autre! ainsi de son oncle on se joue!
Quoi, pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, et lui promets ta foi!
Mais à mon tour aussi je m'en vais te confondre :
Pour la dernière fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je consente à fléchir.
Je veux bien te donner du temps pour réfléchir.
Florimond, dans une heure il faut me satisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je saurai faire.

SCÈNE XI.

FLORIMOND, seul.

Eh mais! de ce ton-là je suis un peu surpris.
Que me veut-il enfin? je ne suis point son fils.
On se fait un devoir d'obéir à son père :
On cède avec plaisir aux ordres d'une mère :
Pour les oncles! ma foi, l'on ne dépend pas d'eux.
Il regarde à sa montre.
Mais Valmont et sa sœur sont sortis tous les deux.

Qu'ai-je à faire? Voyons : j'aime la vie active.

Il rêve.

Ah! bon! Lafleur!... Lafleur! Mais voyez s'il arrive?
On ne saurait jouir de ce maudit valet.
Lafleur!... Il ne vient plus que quand cela lui plaît.
Il me l'avait bien dit... Ce coquin-là se forme...
Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,
L'Opéra, les Français et les Italiens :
Je ne fais qu'y paraître, et bientôt je reviens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Un si prompt changement a lieu de me surprendre,
Madame, pardonnez... Mais ne pourrais-je apprendre
La cause du chagrin, du trouble où je vous voi?

ÉLIANTE, une lettre à la main, très-émue,

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois et relu cette lettre
Qu'à l'instant en vos mains l'hôte vient de remettre :
C'est elle qui, sans doute, a causé tout le mal.

ÉLIANTE.

Il est trop vrai, Lisette; et ce courrier fatal
M'apprend de Florimond l'action la plus noire.
A Brest, au premier jour, aurais-tu pu le croire?
Il va se marier, et le contrat est fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? Un trait pareil est bien noir en effet.

ÉLIANTE.

Essuya-t-on jamais un plus sensible outrage?
Oui, j'en pleure à la fois et de honte, et de rage.

LISETTE.

Madame, trève, en grâce, à ce trouble mortel.

ÉLIANTE.

Je ne puis un moment rester en cet hôtel.
Hélas! moi, je croyais que cette impatience...
Eh! qui n'eût, à ma place, eu même confiance?
Qui n'aurait cru de même à cette vive ardeur,
A ces transports brûlants?... Je vantais sa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paraît impossible.

ÉLIANTE.

Ce qui porte à mon cœur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infidélité;
C'est sa noirceur profonde, oui, c'est sa fausseté.
Il pouvait m'oublier, il en était le maître;
Mais de m'en imposer qui le forçait?... le traître!
« Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu
« (Disait-il); quand ma bouche exprime un tendre aveu,
« C'est que j'aime en effet. »

LISETTE.

Nous avoir abusées!
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées!
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu :
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ÉLIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort : hélas! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici :
Laisse-nous : avant peu, j'aurai tout éclairci.

Lisette sort.

SCÈNE II.

ÉLIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, à part, de loin, en apercevant Éliante.

Encor!

ÉLIANTE.

Soulagez-moi d'une peine cruelle,
Monsieur.

FLORIMOND.

A part.

Qui? moi, madame? Ah! bon dieu! saurait-elle
Que la sœur de Valmont?...

ÉLIANTE.

A l'instant je reçoi
Un avis, mais auquel je n'ose ajouter foi.

FLORIMOND, *à part.*

Allons, elle sait tout.

ÉLIANTE.

Une action si noire
Est indigne de vous, je ne dois point y croire.
On dit, monsieur...

FLORIMOND.

Eh bien! je la nierais à tort,
Madame; on vous a fait un fidèle rapport.

ÉLIANTE.

Qu'entends-je?

FLORIMOND.

Il est trop vrai. Je confesse à ma honte
Une infidélité si coupable et si prompte.

ÉLIANTE.

Eh quoi! monsieur... j'en crois à peine un tel aveu.
Quoi, vous?... c'est donc ainsi que l'on se fait un jeu?...

FLORIMOND.

Madame, j'avouerai que je suis bien coupable.
Oui, je sens qu'à vos yeux je suis inexcusable;
Aussi je suis bien loin de me justifier.
Un autre, dans ma place, aurait tout su nier :
Un autre eût fait mentir ses yeux et son visage;
Mais je ne fis jamais ce vil apprentissage.
Je suis léger, volage, et j'ai bien des défauts;
Mais du moins je n'ai pas un cœur perfide et faux.

ÉLIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le dise.
Il vous sied bien, monsieur, de jouer la franchise,
A vous qui me cachant un indigne secret...!

FLORIMOND.

Ah! si je me suis tû, ce n'était qu'à regret.

Vous dûtes voir combien une telle contrainte
Coûtait à ma franchise, et que la seule crainte
Retenait mon secret, tout près de m'échapper.
Mais se taire, après tout, ce n'était pas tromper.

ÉLIANTE.

Vous soutenez fort bien ce noble caractère.
Comme si vous n'aviez fait ici que vous taire!
De grâce, dites-moi, quel fut votre dessein,
Quand votre oncle pour vous vint demander ma main?
Répondez...

FLORIMOND.

A cela je répondrai, madame,
Que mon oncle ignorait cette subite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, monsieur, vous le saviez,
Quand ici même, ici, vous sûtes à mes pieds
Prodiguer les serments d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, madame? depuis ma passion nouvelle,
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ÉLIANTE.

J'admire un tel sang froid. Quoi! monsieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire, *je vous aime*?

FLORIMOND.

Sans doute, je le dis, madame, j'en conviens,
Et quand je le disais, mon cœur le sentait bien.

ÉLIANTE, à part.

O ciel! à sa franchise aurais-je fait injure?
Haut.
Expliquons-nous ici, monsieur, je vous conjure.
M'aurait-on abusée en voulant m'informer?
Des nœuds que votre main était près de former?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

C'est donc vous qui m'avez trompée?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

A présent, me voilà retombée
Dans mon incertitude et mes premiers combats.
Eh quoi! monsieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non; je suis infidèle, et ne suis point un traître.

ÉLIANTE.

Point traître, dites-vous? Et n'est-ce donc pas l'être,
Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes, à Brest, près d'épouser?

FLORIMOND.

Qui? moi?
Je n'épouse personne à Brest, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Monsieur, c'est trop longtemps soutenir l'imposture.
Il n'est pas vrai qu'à Brest vous êtes sur le point
D'épouser Léonor?.....

FLORIMOND.

Je ne l'épouse point.

ÉLIANTE.

C'en est trop.

FLORIMOND.

Jusqu'au bout, écoutez-moi, de grâce;
Il s'en est peu fallu que je ne l'épousasse.
Pardonnez... envers vous je ressens tous mes torts;
Mais enfin, revenu de mes premiers transports,
J'ai couru jusqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela blessé la vérité :
Encore pour le faire il m'en a bien coûté.
Mais tout le reste est vrai ; mon ardeur se réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille ;

Et c'est de bonne foi, madame, qu'en ce jour
Je jurais à vos pieds un éternel amour.

ÉLIANTE.

A part.

Ah ! je respire... Et moi trop prompte, je l'accable !...

Haut.

Ainsi de fausseté vous n'étiez point coupable ?

FLORIMOND.

Madame, sans cela, je le suis bien assez.

ÉLIANTE.

Ne parlons plus de torts ; ils sont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt à ce pardon j'aurais osé prétendre,
Mais...

ÉLIANTE.

Eh bien ?

FLORIMOND.

Maintenant...

ÉLIANTE.

Je ne puis vous entendre,
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas ! si je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paraître odieux.

ÉLIANTE.

Votre aveu, me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfère encore à cette incertitude.
Parlez, monsieur, parlez.

FLORIMOND.

Eh bien ! puisqu'il le faut,
C'est qu'...en vous attendant chez mon ami... tantôt...
J'ai trouvé... Mais pourquoi vous perdais-je de vue ?
D'une charmante sœur la visite imprévue...
Je ne saurais poursuivre, embarrassé, confus...

ÉLIANTE.

J'entends ; épargnez-moi ces discours superflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.

ELIANTE.

Il ne mérite pas seulement ma colère ;
Adieu.

Elle sort.

SCÈNE III.

FLORIMOND, seul.

Je m'attendais à ce parfait dédain...
Il ne lui sied pas mal, et ce dépit soudain
Donne un air plus piquant à toute sa personne,
Elle paraît très-fière... et même je soupçonne...
Ah ! la sœur de Valmont vaut encore mieux pourtant :
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconstant ?

Il voit M. Dolban.

Allons la voir. Mon oncle ! oh ! qu'il m'impatiente !

SCÈNE IV.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

L'heure est passée : eh bien ! sur l'hymen d'Éliante
As-tu changé d'avis ?

FLORIMOND, fièrement.

Je n'en change jamais.

M. DOLBAN.

Tu ne l'épouses point ?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

M. DOLBAN.

Pour la troisième fois, pesez votre réponse :
Renoncez-vous enfin à sa main ?

FLORIMOND.

J'y renonce.

M. DOLBAN.

C'est votre dernier mot?

FLORIMOND.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

En ce cas,
Je vais prendre un parti que tu ne prévois pas.
Je n'ai que cinquante ans, je suis libre, je l'aime;
Je me propose, moi.

FLORIMOND.

Vous, mon oncle?

M DOLBAN.

Moi-même:
Sottement pour toi seul j'étais resté garçon:
J'étais trop bon, vraiment.

FLORIMOND, *reprenant un air détaché.*

Oui, vous avez raison,
Mon oncle; dans la vie, il faut se satisfaire.

M. DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystère.

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien.
Tout le vôtre est à vous, et je n'y prétends rien.

M. DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire.
Je n'ose encore la voir, mais je lui vais écrire.

Il veut sortir.

FLORIMOND.

Ne sortez point; ici vous avez ce qu'il faut:
La lettre et la réponse arriveront plus tôt.
De grâce, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise.

Pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.

Qu'il se hâte, morbleu! d'épouser son Anglaise,
Et me laisse en repos. Les moments sont si chers!
Voilà, je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brûle de revoir la beauté que j'adore;
Car je l'ai vue à peine, et ne sais pas encore

Comment elle se nomme; en un mot, je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, et qu'elle a mille attraits.

Il se retourne vers son oncle et le regarde.

Haut.

Il prend la chose au vif. En ce tendre langage,
Vous n'aviez pas écrit depuis longtemps, je gage?

M. DOLBAN, pliant sa lettre.

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal.
Il faut se défier toujours de son rival.

M. DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, appelant.

Crispin!... Lafleur!

SCÈNE V.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur.

FLORIMOND.

Prends cette lettre;
A madame Éliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais, monsieur.

M. DOLBAN.

Reviens, et je t'attends ici.

Crispin entre chez Éliante.

SCÈNE VI.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Mon oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

M. DOLBAN.

Oh ! ne crois pas que moi sitôt je me démente.
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,
De joindre à ce bonheur le plaisir, non moins doux
De punir un ingrat, un...

FLORIMOND.

Calmez ce courroux
On n'a plus rien à dire, alors qu'on se venge.
Bien loin de m'en vouloir, parce qu'ici je change,
Sachez-m'en gré plutôt ; et convenez enfin,
Que c'est à mon refus que vous devez sa main.

M. DOLBAN.

Hai... Tel qui feint de rire, enrage au fond de l'âme.

FLORIMOND.

Certes, ce n'est pas moi, je n'aime plus la dame,
Vous l'adorez ; eh bien ! tout s'arrange ici-bas :
Vous l'épousez, et moi, je ne l'épouse pas.

SCÈNE VII.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN, une lettre à la main.

FLORIMOND à Crispin.

Déjà ?

CRISPIN.

Comme j'entrais, madame allait écrire.
A M. Dolban, en lui remettant la lettre.
Puis vous n'en aurez pas, je crois beaucoup à lire.
A Florimond.
Eh mais, je ne sais pas ce que madame avait :
Je l'observais, monsieur, pendant qu'elle écrivait...

FLORIMOND.

Sors.

SCÈNE VIII.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, à M. Dolban, qui lit.

Eh bien? quoi! l'effet trompe-t-il votre attente?
Elle ne veut pas même, hélas! être ma tante.

M. DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.
Mariez-vous ou non, il ne m'importe guères :
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.

Il sort.

SCÈNE IX.

FLORIMOND, seul.

Tant mieux. Voyez un peu quel bruit ces oncles font!

SCÈNE X.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, à Crispin, qui lui remet une lettre.

Ah! ah! de quelle part?

CRISPIN.

De chez monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne, mon cher Lafleur. Ouvrons vite : sans doute,
Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

Il lit tout haut.

« Pardon, mon cher ami, si je ne vais pas te rendre
« ta visite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant une affaire
« pressée à terminer avant mon départ. Car, toutes ré-
« flexions faites, nous partons demain matin, si tu le
« veux bien. Aie soin de tenir tout prêt...

Je le serai. Lafleur, va promptement
Préparer tout : allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout sera prêt, monsieur.

Il sort.

SCÈNE XI.

FLORIMOND, seul.

Oh ! la bonne nouvelle!
A demain, c'est demain que je pars avec elle.
Poursuivons.

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle « paraît t'estimer beaucoup...

De nouveau lisons ces mots charmants :

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle « paraît t'estimer beaucoup...

Ah ! j'espère inspirer de plus doux sentiments.

« J'ai même voulu te ménager un plaisir de plus, et « j'ai engagé son mari à nous accompagner...

Son mari!.. que dit-il? sa sœur est mariée?
Par nul engagement je ne la crus liée...
Relisons.

« Et j'ai engagé son mari à nous accompagner: c'est un « homme charmant... »

Mon malheur n'est que trop assuré.
D'un chimérique espoir je me suis donc leurré?

Il tombe accablé sur son fauteuil, et reste quelque temps ainsi.

Je suis bien malheureux! il n'était qu'une femme
Que je pusse chérir... là... de toute mon âme :
Elle seule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Eh bien! morbleu! jugez
Si jamais infortune approcha de la mienne ?
D'un mois peut-être il faut qu'un autre me prévienne.

SCÈNE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur, combien faut-il que je mette d'habits ?

FLORIMOND.

Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.

Quoi ?

FLORIMOND.

J'ai changé d'avis :
Je reste.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous n'êtes point malade ?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, à part.

C'est, je gage, encore ici quelque boutade.
Haut.
Comment, vous n'allez point visiter ce château ?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'est pourtant dommage : on dit qu'il est si beau.

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux, avec un parc bien triste :
Veux-tu que j'aille là m'établir botaniste,
Et goûter le plaisir unique et sans pareil
D'assister, chaque jour, au lever du soleil ?

CRISPIN.

Vous faisiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la simple nature.

FLORIMOND.

Qui, moi ?

CRISPIN.

Je m'en souviens. De plus, contre Paris,
Dieu sait comme tantôt vous jetiez les hauts cris !
Si vous fuyez la ville, et craignez la campagne,
Où faut-il donc, monsieur, que je vous accompagne ?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton sentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

FLORIMOND

Que t'importe?

CRISPIN.

Du moins, nous soupons?

FLORIMOND.

Paix, je pense;
Il me vient un projet d'une grande importance,
Et qui me rit.

CRISPIN.

Quoi donc?

FLORIMOND.

Je me fais voyageur.

CRISPIN.

Superbe état pour vous, mon cher maître!

FLORIMOND.

Ah! Lafleur,
Quel plaisir, quel délice en voyageant l'on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route.
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu.
On ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne;
Le matin c'est la ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part:
Un lieu vous plaît, on reste; il vous déplaît, on part.

CRISPIN.

Et l'amour?

FLORIMOND.

Plus d'amour, plus de brûlantes flammes.

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, monsieur, vous renoncez aux femmes?

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçais, quand mon cœur enchanté
Adorait constamment une seule beauté;

Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,
Fixés sur une seule, oubliaient tout le reste :
Car je faisais alors injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je restitue aux belles
Un cœur qui trop longtemps fut aveugle pour elles.
Entr'elles, désormais, je vais le partager,
Le donner, le reprendre, et jamais l'engager.
J'offensais cent beautés, quand je n'en aimais qu'une :
J'en veux adorer mille et n'en aimer aucune...
Quel jour est-ce ?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal ; j'y cours.
C'est là le rendez-vous des jeux et des amours :
C'est là que je vais voir, parés de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes.
Je ne pouvais choisir plus belle occasion,
Pour faire au sexe entier ma réparation.

FIN DE L'INCONSTANT.

L'OPTIMISTE

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée, pour la première fois, le 22 février 1788.

PRÉFACE [1]

Je voudrais ne pas faire une préface trop longue, et cependant j'ai bien des choses à dire. Mon cœur est plein de joie et de reconnaissance ; il a besoin de s'épancher. Que je suis heureux ! que j'ai bien sujet de m'écrier avec mon *Optimiste*, *tout est bien!* Le Public avait accueilli mon *Inconstant* avec indulgence, dans l'espoir d'un meilleur ouvrage. Cet ouvrage meilleur, il a cru le trouver dans l'*Optimiste ;* mais je vois bien qu'il attend de moi pour l'avenir quelque chose encore de mieux. Je tâcherai de faire mieux, sans doute ; mais je crains, je l'avoue, de ne jamais rencontrer un sujet aussi intéressant que l'*Optimiste*. Je puis, je crois, sans qu'on me taxe de vanité, louer ce caractère : ce n'est pas moi qui l'ai inventé ; il s'est présenté à mon esprit, et je l'ai saisi. Quelques personnes ont dit, qu'il n'était pas dans la nature, qu'il n'existait point : on a répondu pour moi, qu'il était possible, au moins ; et cette réponse suffirait. J'ajoute que j'en ai trouvé le modèle dans la maison paternelle. Quand je lus mon manuscrit à ma mère, à mes sœurs, à mon frère, tous reconnurent d'abord mon père. Il lui était plus aisé qu'à

1. Cette Préface est la seule que je conserve de toutes mes Préfaces particulières. On en jugera aisément le motif, en la lisant.

(C. d'H.)

M. de Plinville d'être optimiste. Peu riche, il est vrai, mais jouissant d'une honnête médiocrité, libre, chéri de tout son village, il habitait une jolie maison, que lui-même avait fait bâtir, des bois et des jardins, qu'il avait plantés et dessinés lui-même, et que, dans son enthousiasme, il trouvait aussi beaux que le parc de Versailles, dans une vallée délicieuse, sur les bords de l'Eure, à une demi-lieue du bel aquéduc de Maintenon, de Maintenon, ma patrie. Il était aimé et caressé du seigneur, de feu M. le Maréchal de Noailles [1], qui venait de temps en temps le visiter dans son ermitage. Plus heureux que l'*Optimiste*, il avait une compagne aimable, aussi vertueuse que belle ; il n'avait pas une fille seulement, il en avait six, qui m'ont souvent inspiré, et deux garçons, dont le cadet a seul pu mettre à l'épreuve son caractère, en s'obstinant à suivre un penchant qui n'a été justifié que par l'événement. Encore, entendait-il louer avec un secret plaisir mes premiers essais semés dans l'*Almanach des Muses;* et si le Ciel n'eût ravi ce bon père, chargé d'ans et de bonnes actions, il aurait souri peut-être aux descriptions champêtres de l'Inconstant, et se serait attendri en voyant son image dans l'Optimiste.

Ce caractère existait donc. On me dit chaque jour que mille personnes s'y reconnaissent plus ou moins, ou reconnaissent leurs amis. J'ai eu tort peut-être d'intituler ma Comédie l'*Optimiste*. Ce titre a pu promettre un homme à systèmes, et annoncer *Candide* mis en action. J'avais prévu d'avance cette objec-

1. Son fils, M. le Maréchal de Noailles, n'aimait pas moins mon père, comme il aime sa veuve et ses enfans. Il sourit à mes vers : il ne me protège point. Il fait plus, j'oserais presque dire qu'il m'aime.

tion, et c'est ce qui m'avait fait ajouter, *ou l'Homme content de tout* [1]. Ce n'est pas la seule objection que l'on ait faite contre mon ouvrage. J'aime à croire que toutes ont été dictées par l'amour de l'art : plusieurs sont sans réplique. Je pourrais répondre à quelques-unes [2]. J'aime mieux convenir que je n'ai point eu la prétention de faire une Comédie parfaite. Celle-ci serait bien plus défectueuse encore, sans les conseils sages et sévères d'un digne Académicien, recommandable par son goût exquis, par le don heureux de sentir finement, et de s'exprimer avec grâce ; d'un Académicien, d'abord mon *censeur* seulement, puis mon guide, puis enfin mon ami. L'*Inconstant* lui eut bien des obligations ; l'*Optimiste* lui en a davantage. Il ne veut pas que je le nomme : j'obéis ; mais il se nommera lui-même à la fin de mon Ouvrage [3].

Après lui, un jeune ami m'a été de tous le plus utile. C'est l'Auteur d'*Anaximandre* et *des Etourdis*, cher au Public à ces deux titres, plus cher à mon cœur par ses vertus et par son amitié. Je ne parle pas des vers qu'il m'a prêtés çà et là, et que je lui rendrai en nature à la première occasion ; mais je déclare hautement, qu'il y a dans l'*Optimiste* une scène toute entière de lui, (celle de Madame de Roselle avec Belfort au second Acte.) Ce n'est pas la moins bonne, assurément ; c'est un enfant adoptif, que je chéris autant que les miens propres.

J'ai fait usage de beaucoup d'autres conseils ; car j'ai le double bonheur d'avoir des amis éclairés, et

1. J'ai craint que le second titre ne fût encore trop général, et je m'arrête à celui-ci : *l'Homme toujours content.*

2. *Voyez* la Préface générale.

3. M. Suard.

d'être assez docile. En un mot, j'ai lieu d'être content de tout; content de tout le monde, de mes amis, qui ne m'ont point flatté ni épargné; de MM. les Journalistes, qui, presque tous, m'ont traité avec indulgence; des Acteurs, qui ont déployé pour moi tout leur zèle et tous leurs talens; enfin du Public, qui m'a accueilli avec tant de bienveillance. Puissé-je mériter un jour tout cela! Puisse ma santé faible et délicate me permettre de mettre au jour quelques Comédies, que je sens que j'ai dans la tête, ou plutôt dans le cœur!

PERSONNAGES

M. de Plinville, l'Optimiste.
Madame de Plinville.
Angélique, leur fille.
Madame de Roselle, nièce de M. de Plinville.
M. de Morinval.
M. Dormeuil.
M. Belfort, secrétaire de M. de Plinville.
Rose, jeune suivante d'Angélique.
Picard, vieux portier de M. de Plinville.
Lépine, laquais de M. de Plinville.
Un Postillon.

La scène est en Touraine, au château de Plinville.

L'OPTIMISTE

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT

COMÉDIE

La scène représente un bosquet rempli d'arbres odoriférants.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME DE ROSELLE, *un bouquet à la main, tire sa montre.*

Est-il bien vrai ? qui ? moi, levée avant six heures ?
Moi, dans ce vieux château, dans ces tristes demeures !
Chez mon oncle ?.. Heureux homme ! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde, et moi j'y meurs d'ennui...
Peut-être ai-je bien fait d'y venir... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune cousine.
Je crois... s'il était vrai ?... j'avouerai qu'à ce prix
Je regretterais peu les plaisirs de Paris.
Près de se marier, cette pauvre Angélique
Paraît de plus en plus triste et mélancolique...
Ce jeune secrétaire, au maintien noble, aisé,
Serait-il, par hasard, un amant déguisé ?
C'est un point qu'il faudrait éclaircir ; je soupçonne
Qu'on va sacrifier cette jeune personne :
Tâchons de l'empêcher. Observons... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.

Comment le retarder ? Il faudra que j'y songe :
Un prétexte... ma sœur... bon ! le premier mensonge
Suffira...

SCÈNE II.

MADAME DE ROSELLE, ROSE.

MADAME DE ROSELLE.

Bonjour, Rose. Où portez-vous vos pas ?

ROSE.

Ah ! madame, pardon ; je ne vous voyais pas.
J'ai poussé jusqu'au bout de la grande avenue ;
Et puis, sans y songer, je suis ici venue.
Je vais...

Elle veut se retirer.

MADAME DE ROSELLE.

Vous me fuyez ? causons.

ROSE.

Avec plaisir :
Car, moi, j'aime à causer ; d'ailleurs, j'ai du loisir :
Mademoiselle écrit.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est déjà levée ?

ROSE.

Bon ! jamais le soleil au lit ne l'a trouvée :
Elle n'en dort pas mieux.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi ?

ROSE.

Très-mal : je l'entendais ; elle a pleuré, gémi.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a du chagrin ?

ROSE, *soupirant.*

Oui.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante aussi la gronde !

ROSE.

Elle est grondée ainsi depuis qu'elle est au monde.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, ma tante souvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien :
Pour sa fille surtout sa tendresse est extrême.

MADAME DE ROSELLE.

Elle aime aussi mon oncle, et le gronde de même.

ROSE.

Tenez, je sais fort bien la cause de son mal :
C'est qu'elle n'aime point monsieur de Morinval ;
Car, lorsqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme...

MADAME DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord ; mais boudeur et chagrin :
On ne lui voit jamais un air ouvert, serein.
Pour moi, son seul aspect m'inspire la tristesse :
Il se peint tout en noir, excepté ma maîtresse ;
Et puis, il n'est point jeune, et ma maîtresse l'est.

MADAME DE ROSELLE.

Il n'est pas vieux non plus.

ROSE.

Ah ! pardon, s'il vous plaît.
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que seize :
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaise ?
Pour moi, je ne sais pas quand je me marierai ;
Mais je répondrais bien que je n'épouserai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on est du même âge
On fait jusques au bout ensemble le voyage.

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur Belfort paraît aimable ?

ROSE.

Oh ! oui.

MADAME DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'est que ce jeune homme ?

ROSE.

Non.
Car monsieur l'a reçu sur sa seule figure.

MADAME DE ROSELLE.

Par quel hasard ?

ROSE.

Un soir, la nuit était obscure,
Un jeune homme demande un asile : on l'admet...
C'était monsieur Belfort. Il entre ; l'on soupait :
On l'invite. Il paraît spirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir ; on l'arrête :
Il pleuvait. Cependant comme il pleuvait toujours,
Monsieur, qui le retint ainsi pendant huit jours,
Goûtait de plus en plus son ton, son caractère.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas besoin de secrétaire,
En cette qualité monsieur l'a retenu.

MADAME DE ROSELLE.

Bon ! et depuis ce temps n'est-il pas mieux connu ?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont assez fait connaître.

MADAME DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma cousine.

ROSE.

Eh ! oui : comme il parlait un soir
D'anglais, mademoiselle a voulu le savoir.
« Donnez-en des leçons, » dit monsieur : il en donne.

MADAME DE ROSELLE.

Avec succès, dit-on ?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame ; elle savait sa grammaire en huit jours.

MADAME DE ROSELLE.

En huit jours ! Êtes-vous toujours là ?

ROSE.

Moi ? toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Belfort paraît donner ces leçons avec zèle.

ROSE.

Tout à fait ; il chérit beaucoup mademoiselle.

MADAME DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas ?

ROSE.

Oh ! beaucoup : en effet, qui ne l'aimerait pas ?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime.
Si vous saviez combien il est honnête, doux !...

MADAME DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine ?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié :
Un frère pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit ; c'est monsieur.

SCÈNE III.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! ma nièce, c'est toi ?
La rencontre vraiment est heureuse.

MADAME DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, madame, il suffit qu'on vous voie.
A Rose.
Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur...

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit !
Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaisir, j'espère, à notre fête.
J'ai dans l'idée ;... oh ! oui : j'ai fait, ma chère enfant,
Un rêve !... car je suis heureux, même en dormant.

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! je le crois.

ROSE.

Monsieur, contez-nous donc, de grâce...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reste au réveil qu'une légère trace,
Et j'aurais maintenant peine à le ressaisir :
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit : car, lorsque je me lève,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus un rêve.

MADAME DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai : que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie !
Là, seul, dans une vague et douce rêverie,
Je suis... ce que je veux, grand roi, simple berger...

Que sais-je, moi ? Quelqu'un vient-il me déranger ?
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

MADAME DE ROSELLE.

Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le vôtre.
Je suis contente aussi : pour la première fois
J'ai vu l'aurore.

M. DE PLINVILLE.

Bon !

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet, on n'est pas plus matinal que Rose.

MADAME DE ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore est une belle chose ?

M. DE PLINVILLE.

Oh ! oui, surtout ici, surtout au mois de mai.
C'est bien le plus beau mois de l'année.

MADAME DE ROSELLE.

Il est vrai.

ROSE.

C'est un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en janvier, monsieur, vous disiez tout de même.

M. DE PLINVILLE.

J'avouerai, mon enfant, que toutes les saisons
Me plaisent tour à tour, par diverses raisons :
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.

MADAME DE ROSELLE

Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe,
Et les fleurs...

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On respire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée ?
Que nous allons avoir une belle journée !
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin.

MADAME DE ROSELLE.

Tout exprès!

M. DE PLINVILLE.

Pouvions-nous enfin pour notre pêche,
Choisir une journée et plus douce et plus fraîche ?

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE

Oui ? tant mieux !... Tu verras le plus joli bateau !

ROSE.

Ah ! charmant.

M. DE PLINVILLE, à Rose.

Angélique est sans doute habillée ?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! du moins est-elle réveillée ?

ROSE.

Oh ! oui, monsieur : je vais l'habiller à l'instant.
Ne partcz pas sans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non ; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

ROSE, en s'en allant.

Je voudrais être déjà partie.
Une pêche ! un bateau ! la charmante partie !

SCÈNE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVLLIE la suit des yeux.

Heureux âge ! à seize ans, on n'a point de souci ;
Tout plaît.

MADAME DE ROSELLE.

Mais ma cousine est pourtant jeune aussi.
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine ?

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! le chagrin, dis-tu ? Serait-elle chagrine ?

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas ?

M. DE PLINVILLE.

Non.

MADAME DE ROSELLE.

Pourtant, on voit bien
Qu'elle rêve....

M. DE PLINVILLE.

En effet. Mais bon ! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute ;
Et puis, elle est modeste : on sait ce qu'il en coûte...
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras : je voudrais que ce fût dès demain.

MADAME DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi ?

MADAME DE ROSELLE.

De ma sœur je reçois une lettre ;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue ?

MADAME DE ROSELLE

Elle hésitait toujours : sa lenteur est connue.
Moi je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

MADAME DE ROSELLE.

Ce délai
N'est rien : qu'est-ce, après tout, que huit jours ?

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai.

Trop heureux de revoir madame de Mirbelle !
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connais ; aussi je vais me préparer.

MADAME DE ROSELLE, à part.

Cela nous donnera le temps de respirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais, on vient.

MADAME DE ROSELLE.

Comment donc, ma tante est déjà prête ?

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ma femme est toujours exacte aux rendez-vous.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE l'embrasse.

Bonjour, ma chère amie.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah ! ah ! monsieur, c'est vous ?
Bonjour, ma nièce. Non, je crois que de la vie,
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie.
En voilà déjà trois qu'il m'a fallu gronder.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme est vigilante ; elle sait commander.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en ai besoin, monsieur, car vous n'y songez guère.

M. DE PLINVILLE.

Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.

M. DE PLINVILLE.

Bonne réplique ! Allons, point de souci.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien !
Et vous croyez, monsieur, qu'avec ces beaux systèmes,
Les choses vont ici se faire d'elles-mêmes.

M. DE PLINVILLE.

Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu sait ! Si Morinval
Et ma fille venaient, on se mettrait en route.

MADAME DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas ?

MADAME DE PLINVILLE.

Sans doute.
La partie est remise.

MADAME DE ROSELLE.

Est remise !... Comment ?...
Vous riez ?

MADAME DE PLINVILLE.

Oui ; je suis en belle humeur, vraiment !

M. DE PLINVILLE.

Mais encor, dites-moi quelle raison soudaine ?

MADAME DE PLINVILLE.

Cette raison, monsieur, c'est que j'ai la migraine.

MADAME DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal à propos.

MADAME DE PLINVILLE, à madame de Roselle.

Aussi, dès le matin il trouble mon repos :
Il fait un bruit !...

M. DE PLINVILLE.

Qui ? moi ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE accourt.

Monsieur, mademoiselle
Va venir à l'instant.

MADAME DE PLINVILLE.

On n'a pas besoin d'elle.

ROSE.

Comment ?...

MADAME DE ROSELLE.

On ne part point.

ROSE.

Et le joli bateau ?
Ou déjeunera-t-on, en ce cas ?

MADAME DE PLINVILLE.

Au château.

A madame de Roselle.

Venez-vous ? il s'agit d'une affaire importante :
Je reçois de Paris des étoffes...

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante...,
Vous avez plus de goût...

MADAME DE PLINVILLE.

Le mien est peu commun,
D'accord ; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille là-dessus est d'une insouciance !...
Je suis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

MADAME DE ROSELLE.

Il me semble, entre nous,
Qu'au fond l'essentiel est le choix d'un époux.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en conviens : mais ce choix est une affaire faite ;
Et de ce côté-là ma fille est satisfaite.
Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh ! oui, pour babiller
Restez ici, Monsieur ; nous allons travailler.

MADAME DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

En riant. A Rose.
Ah ! la flotte ! il est gai. Te voilà toute sotte !

ROSE.

J'en pleurerais.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux instants...
Heureusement cela ne dure pas longtemps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde ;
Mais c'est la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près, pourquoi ne part-on pas, monsieur ?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine ; et l'on n'est pas d'humeur,
Quand on souffre... D'ailleurs le temps, je crois, se brouille,
Regarde.

ROSE.

Vous riez si bien lorsqu'on se mouille !
L'autre jour encore....

M. DE PLINVILLE.

Oui ; mais un temps pluvieux
Nuirait à ma santé.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, monsieur ?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille ;
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... Vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez ?

M. DE PLINVILLE.

Non ; mais, vois-tu, chère Rose,
D'honneur, je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étais dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisait souffrir aucunement.

ROSE.

Ah ! ah !

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie,
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie.
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux !
Nous renaissons alors et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct ; moi je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste ;
Et ma faiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé :

La santé peut paraître, à la longue, un peu fade ;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrais qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrais toi-même...

ROSE.

Ah ! monsieur, grand merci :
Tomber malade, moi !

M. DE PLINVILLE.

Ce serait bien dommage.

ROSE.

Et puis si je mourais ?...

M. DE PLINVILLE.

Bon ! meurt-on à ton âge ?
Tu me vois !...

ROSE.

Vous vivez, nous sommes tous contents :
Mais, monsieur, je m'arrête en ce lieu trop longtemps.
Je m'en vais, de ce pas, trouver mademoiselle :
Car le moins que je puis, je me sépare d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'est bien fait.

Rose sort.

SCÈNE VIII.

M. DE PLINVILLE, seul.

Cette Rose est une aimable enfant.
Elle aime sa maîtresse, oh ! mais si tendrement !
Dès sa première enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendrait plutôt pour une sœur chérie.
Eh bien ! pour un peu d'or, voyez quelle douceur !
A ma fille je donne une amie, une sœur :
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence,
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent :
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent ;

Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCÈNE IX.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

Bien arrangé pour vous; mais moi j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paye.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aye
De quoi payer?

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, pouvions-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvais, moi, l'être aussi bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas, enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans le monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrais, en ce cas,
Être fait au service.

PICARD.

Eh! l'on ne s'y fait pas...
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi je suis valet;
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh !...

M. DE PLINVILLE.

L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Et je sers tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! cela n'y fait rien :
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule ?

PICARD.

On vous vole à l'envi ;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi ?

M. DE PLINVILLE, riant.

En vérité ?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savais pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battrait enfin ; vous diriez, *grand merci*.

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire ?

PICARD, en s'en allant.

Oui, je suis fort plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire ?

PICARD, enroué à force de s'être échauffé.

Eh ! je sors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu ?

PICARD.

Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir ? je ne saurais m'asseoir :
Madame, à tous moments, m'envoie à ce village ;
Et... pour je ne sais quoi : dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos !
Va, mon ami ! pour eux, ils restent en repos.

Il sort.

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, seul.

Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre ;
Et cependant au mot si je voulais le prendre,
Je l'attraperais bien : car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.

Il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.

Quand j'y songe, je suis bien heureux ! je suis homme,
Européen, Français, Tourangeau, gentilhomme :
Je pouvais naître Turc, Limousin, paysan.
Je ne suis magistrat, guerrier ni courtisan ;
Non : mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.

Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père : il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre, oh ! non ; mes voisins me chérissent ;
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur ;
Trop ni trop peu d'esprit, et surtout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçons : mais aussi quelle fille !
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel ! tous mes vœux sont comblés.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVILLE.

Bonjour, je vous salue.

M. DE PLINVILLE.

Vous venez à propos : je passais en revue
Tous mes sujets de joie...

M. DE MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

M. DE PLINVILLE.

Je songeais comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. DE MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites !

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire ; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi ? sans sujet mes parents m'ont haï :
Par des gens que j'aimais, je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les ; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeste,
Qui me priva d'un frère, hélas ! que j'adorais ?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis quatre mois après,
Je devins veuf. Dès lors isolé, sans famille...

M. DE PLINVILLE.

Mais, si vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. DE MORINVAL.

Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

A propos, ma nièce a désiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL.

Et pourquoi donc ?

M. DE PLINVILLE.

Sa sœur en ces lieux doit se rendre
Dans huit jours : je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL.

Mais elle ne devait pas venir.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai :
Elle a changé d'avis.

M. DE MORINVAL.

Mon ami, ce délai
N'est point naturel.

M. DE PLINVILLE.

Bon !

M. DE MORINVAL.

Je crains quelque mystère.

M. DE PLINVILLE.

A l'autre

M. DE MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre nièce.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! mais, vous êtes singulier :
Ma nièce fait de vous un cas particulier.
Et d'ailleurs il suffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Angélique elle-même ?...

M. DE PLINVILLE.

Eh ! puisqu'elle consent à vous donner sa main...

M. DE MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne sont pas raisonnables.

M. DE MORINVAL.

Si fait : je ne suis point de ces gens fort aimables :
Je ne suis plus très-jeune.

M. DE PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans ?

M. DE MORINVAL.

Non, pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien ! ce n'est plus le printemps,
Mais ce n'est pas l'hiver. Ma fille est douce et sage :
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL.

Je ne sais... Cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE.

Elle n'est point parleuse, et j'en rends grâce à Dieu.

M. DE MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air satisfait, tendre...

M. DE PLINVILLE.

Écoutez ; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des transports d'amour...

M. DE MORINVAL.

Non, mais...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaisez,
Vous avez son estime : eh bien ! vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille.
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déjà depuis longtemps nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé :
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaîté ;
Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai, quand on devient mon gendre.

Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. BELFORT, seul.

Que mon sort est cruel ! Que de maux j'ai soufferts !
L'avenir m'en prépare encor de plus amers.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah ! je devrais quitter ce dangereux asile ;
Je le veux, et pourtant j'y reste malgré moi.

Il rêve.

SCÈNE II.

MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT [1].

MADAME DE ROSELLE, de loin, à part.

Il doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi ;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge on est franc, facile à pénétrer.

Haut, à Belfort.

Ah ! je n'espérais pas ici vous rencontrer.
Monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Madame !...

MADAME DE ROSELLE.

Excusez, je vous prie ;
Je trouble quelque douce et tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

1. Cette scène est de mon ami Andrieux. (*Note de l'auteur.*)

MADAME DE ROSELLE.

Moi je serai fort aise aussi de vous parler.
Soyez persuadé qu'à vous je m'intéresse :
Je vous crois l'âme honnête et pleine de noblesse.
Vous avez de l'esprit.

M. BELFORT.

Ah! madame.

MADAME DE ROSELLE.

Je veux
Que nous fassions ici connaissance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel discours et me flatte et m'oblige.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, je veux tout à fait vous connaître, vous dis-je.
Vous pouvez me parler sans nul déguisement.
Que faites-vous ici? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi? j'y suis secrétaire, et fort content de l'être.

MADAME DE ROSELLE.

Voilà tout?

M. BELFORT.

Voilà tout.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, monsieur, tous vos secrets :
Mais, tenez, je les sais, ou du moins à peu près.

M. BELFORT.

Que savez-vous?

MADAME DE ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être secrétaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous?

MADAME DE ROSELLE.

C'est que j'ai de bons yeux,
Le talent d'observer, et l'esprit curieux.
Un geste, un seul regard en dit plus qu'on ne pense.
Et puis, quelqu'un peut-être a votre confidence :
On aurait pu savoir par des gens bien instruits...

M. BELFORT.

Oh ! non : je réponds bien qu'on ignore où je suis.
Mon père, dans le monde, est le seul qui le sache.

MADAME DE ROSELLE.

Oui ? j'avais donc raison. Ici monsieur se cache :
Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit ?... quelle surprise extrême !

MADAME DE ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre histoire à vous-même ?
Votre nom de Belfort est un nom supposé.

M. BELFORT.

Vous le savez ?

MADAME DE ROSELLE.

Ici, vous êtes déguisé.

M. BELFORT.

Déguisé ? point du tout.

MADAME DE ROSELLE.

Par quelle fantaisie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie ?

M. BELFORT.

Mais, par nécessité.

MADAME DE ROSELLE.

Vous plaisantez, comment ?
Votre père a du bien ?

M. BELFORT.

Oh ! non, certainement.
Il en avait jadis : mais un revers funeste...

MADAME DE ROSELLE.

Allons : dispensez-moi de vous conter le reste.
Vous voyez que je sais votre histoire assez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous savez très peu de chose, ou rien.

MADAME DE ROSELLE.

Oui-dà ! vous me piquez. Eh bien ! voulez-vous faire
Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire ?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret.
Vous ne m'avouerez rien. Mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure ;
Alors, promettez-moi de ne me rien cacher.
Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien ! j'en cours le risque, et j'y consens, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Voici donc mon secret : c'est qu'au fond de votre âme
Vous aimez ma cousine, et que vous combattez
En vain un sentiment...

M. BELFORT.

Ah ! madame, arrêtez :
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulais le cacher à moi-même ?

MADAME DE ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler ?
J'en étais sûre.

M. BELFORT.

Ah Dieu ! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon cœur vous venez de surprendre,
Gardez-le-moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame ; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, et vous m'allez juger.
Vos conseils guideront mon inexpérience,
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

MADAME DE ROSELLE.

M'en offenser, monsieur, moi qui veux l'obtenir ?
Non ; en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Mais quoi ! si vous voulez qu'en ceci je vous serve,
Il faudra me parler franchement, sans réserve.
On vous nomme ?

M. BELFORT.

Dormeuil.

MADAME DE ROSELLE.

Dormeuil ! Eh ! mais je crois
Que nous avons beaucoup de Dormeuil en Artois.

M. BELFORT.

J'en suis.

MADAME DE ROSELLE.

Bon ! en ce cas je connais votre père,
Je l'ai vu fort souvent. C'est un bon militaire,
Fort estimé, rempli de courage et d'honneur :
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur ;
Et cette passion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout à fait sa fortune.

M. BELFORT.

Il est vrai : vous savez d'où vient tout mon malheur.
Un père que j'adore, en est le seul auteur.
Je sais qu'il m'aime, au fond, et je lui rends justice.
Il m'avait, jeune encor, fait entrer au service :
Mais, privé de secours, y pouvais-je rester ?
Manquant de tout, madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misère,
Déguiser ma naissance et le nom de mon père.
Je vins ici : mon cœur y perdit son repos ;
Et c'est là le dernier, le plus grand de mes maux.

MADAME DE ROSELLE.

A ma jeune cousine avez-vous fait connaître
Votre amour ?

M. BELFORT.

Ah ! jamais. Moi, le laisser paraître !

Hasarder un aveu ! j'étais loin d'y penser.
A la fuir dès longtemps j'aurais dû me forcer.
Souvent j'allais partir ; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle : au moins j'ai su me taire ;
Trop heureux de songer, quand je vois sa froideur,
Que je n'ai pas troublé sa paix et son bonheur !
Mais on vient : c'est monsieur. Il faut que je l'évite,
Il pourrait voir mon trouble.

MADAME DE ROSELLE.

Eh quoi ! partir si vite ?

Il va pour sortir.

SCÈNE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE, *à M. Belfort.*

Bon ! vous vous retirez en me voyant ? pourquoi ?
Eh mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir je viens, je me promène ;
Vers ce lieu-ci, surtout, un penchant me ramène.

MADAME DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire et pourtant très voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous et votre élève étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, monsieur, très souvent.

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.
Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.

A madame de Roselle.

Angélique est savante : elle lit les poëtes.

A M. Belfort.

Moi je l'ai toujours dit : jeune comme vous l'êtes,

On enseigne bien mieux : rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bienheureux mortel !
Vous avez pour élève une jeune personne,
J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne.
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays !...
Je vous traite aussi bien qu'on traiterait un fils.
Il est aisé de voir que ma femme vous aime.
Chacun en fait autant ; et ma fille elle-même,
Quand on parle de vous...

M. BELFORT, très ému.

Elle me fait honneur,
Monsieur... assurément... je sens tout mon bonheur.
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

MADAME DE ROSELLE, à part.

Ah ! mon cher oncle, moi je l'entends mieux que vous.

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE.

Intéressant jeune homme ! il s'éloigne de nous,
Tout pénétré de joie et de reconnaissance.
Je suis charmé d'avoir fait cette connaissance.

MADAME DE ROSELLE.

De sa réception on m'a fait le récit :
Il est plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste ;
Et je ne pense pas que depuis que j'existe...

MADAME DE ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais l'an passé.
Pour vol, presqu'aussitôt, ma tante l'a chassé.

Vous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh! l'on peut se tromper une fois en sa vie.
Mais tu vois sur Belfort si je me suis trompé!
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il suffit de le voir.

MADAME DE ROSELLE.

Mais, entre nous, pourtant, j'aurais voulu savoir...

M. DE PLINVILLE.

Savoir? quoi?

MADAME DE ROSELLE.

M'informer...

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort est honnête?
Me préserve le ciel d'une pareille enquête!
Loin de moi les soupçons et les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie est dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience :
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connaissent d'abord.
Un certain... ou plutôt, veux-tu que je te dise?
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchants, de fripons;
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux : mais ils sont aisés à reconnaître :
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Être une fois trompé, que de craindre toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! qui de vous tromper pourrait être capable?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.

Je me sens attendrie ; il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE regarde.

C'est ma chère Angélique.

MADAME DE ROSELLE.

Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique ?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglais, ou je suis bien trompé.

MADAME DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, sa démarche est sage.
Quelle aimable candeur brille sur son visage !

MADAME DE ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ce bois est charmant,
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

Angélique vient sur le théâtre, et rêve, sans voir son père et sa cousine.

M. DE PLINVILLE s'avance doucement derrière elle.

Angélique ! Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon père ! ah ! madame !

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'âme.

MADAME DE ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais et vermeil !

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très léger sommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence.
C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las : depuis le déjeuné,
Je cours. Asseyons-nous.

Il s'assied.

SCÈNE VI.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avais deviné.
Ce bosquet deviendra salon de compagnie.
Et moi, je reste seule : avec moi l'on s'ennuie.

MADAME DE ROSELLE.

A la campagne on peut quelquefois se quitter.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurais été bien aise
De rester : mais, pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

MADAME DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. DE PLINVILLE.

Voyez le grand dommage !
Cela les désennuie : ils font assez d'ouvrage.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais allez donc, enfin.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! calme-toi, bon Dieu !
Ce ton-là, tu le sais, m'épouvante fort peu :
Si je cède souvent, va, ce n'est pas, ma chère,
Que je te craigne ; oh non ! c'est que j'aime à te plaire.

MADAME DE ROSELLE.

Eh ! nous le savons bien.

Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa nièce et à sa fille, et sort gaîment.

SCÈNE VII.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE ANGÉLIQUE.

MADAME DE PLINVILLE.

C'est un cœur excellent :
Mais si quelqu'un ici n'avait pas le talent...

MADAME DE ROSELLE.

Vous l'avez ; car à tout ma tante sait suffire.
C'est un coup-d'œil ! un tact !... Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle, il est si gai !

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien :
Mais cette gaîté-là, pourtant, n'est bonne à rien.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

MADAME DE PLINVILLE.

Le beau mérite !
Cette indulgence enfin, sa vertu favorite,
Fait que tout va de mal en pis dans sa maison :
Trouver tout bien, ainsi, sans rime ni raison,
C'est ne penser qu'à soi.

MADAME DE ROSELLE.

Bon !

MADAME DE PLINVILLE.

Un tel Optimisme.
A parler franchement, ressemble à l'égoïsme.

MADAME DE ROSELLE.

Egoïsme ? mon oncle un égoïste, ô ciel !
Il a, je vous l'avoue, un heureux naturel :
Mais s'il prend très souvent ses maux en patience,
Même gaîment, a-t-il la même insouciance,
Quand il s'agit des maux et des revers d'autrui !
Quel est le pauvre enfin qui n'ait un père en lui ?
Je conçois, en effet, que mon oncle, à la ronde
Faisant autant d'heureux, croie heureux tout le monde.
Regardant Angélique avec intérêt.
Il peut bien se tromper sur le choix des moyens
D'assurer son bonheur, et le bonheur des siens :
Mais son intention est toujours droite et pure ;
Et je souhaiterais à tel qui le censure,
Et la même franchise et la même bonté.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh ! mais quelle chaleur ! il semble en vérité !...

MADAME DE ROSELLE.

Que du nom d'*Optimiste* en riant on le nomme ;
Mais qu'on dise que c'est un honnête, un digne homme.

MADAME DE PLINVILLE.

Qui vous dit le contraire ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! personne ; mais quoi !
L'entendre ainsi louer est un plaisir pour moi,
Je ne m'en défends pas.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien, mademoiselle ;
Mais la leçon d'anglais, quand commencera-t-elle ?

ANGÉLIQUE.

Je croyais rencontrer monsieur Belfort ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien ! de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, voulant sortir.

Je vais...

MADAME DE PLINVILLE.

Où ? le chercher au bout de l'avenue ?
Perdez tout votre temps en allée et venue.
Je retourne au château ; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, et songez à bien étudier ;
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être :
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

MADAME DE ROSELLE, ANGÉLIQUE.

MADAME DE ROSELLE.

Je vous possède donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler, ni vous voir seulement.
Il semble, en vérité, que vous fuyez ma vue :
C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon cœur est pénétré.

MADAME DE ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantait sans cesse
L'enjouement, la beauté, la grâce, la finesse.
Je trouve bien l'esprit, la grâce, les appas ;
Mais, quant à l'enjouement, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise,
Plus agréablement je fus d'abord surprise ;
Car tout ce que je vois est encore au-dessus...

MADAME DE ROSELLE.

Ne me louez pas tant, et riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie à votre âge,
Surtout quatre ou cinq jours avant le mariage ?

Le mari dont pour vous vos parents ont fait choix,
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUE.

Il est fort estimable.

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! tout à fait, ma chère.
Et vous formez ces nœuds avec plaisir, j'espère ?

ANGÉLIQUE.

Avec plaisir, madame ? oui, c'en est un pour moi
De contenter mon père ; il engage ma foi,
Me donne à son ami : j'obéis sans murmure.

MADAME DE ROSELLE.

Vous serez très heureuse avec lui, j'en suis sûre.
A part.
Pauvre enfant ! Ne laissons point faire cet hymen.
Mais j'aperçois Belfort. Suivons notre examen :
Sachons si, par hasard, ils sont d'intelligence.

SCÈNE IX.

MADAME DE ROSELLE, ANGÉLIQUE,
M. BELFORT.

MADAME DE ROSELLE.

On pourrait vous gronder d'un peu de négligence.
On vous attend ici depuis longtemps...

M. BELFORT.

Pardon.
J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon :
Mais c'est que j'ai cherché longtemps mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuse, monsieur. Je connois votre zèle.

MADAME DE ROSELLE.

Avez-vous un livre ?

M. BELFORT.

Oui ; j'ai là Milton.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien !
Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.
A part.
Je vais les observer.

ANGÉLIQUE.

Mais...

MADAME DE ROSELLE.

Commencez, de grâce.
Je n'entends point l'anglais ; mais j'ai sur moi le Tasse.
Je vais lire à deux pas. Allons, point de façon.

Elle se retire, mais ne va pas loin ; et pendant la scène suivante, paroît de temps en temps à travers le feuillage.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, M. BELFORT.

Ils restent un moment sans rien dire.

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, monsieur, cette leçon.
Car... que sais-je ?... peut-être est-elle la dernière.

M. BELFORT.

Vous croyez ?...

ANGÉLIQUE.

Je le crains, monsieur. Votre écolière
Aurait encor besoin de vos lecons, je croi.

M. BELFORT.

M. de Morinval sait l'anglais mieux que moi,
Et...

ANGÉLIQUE.

Je ne doute point du tout de sa science ;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous on n'en a pas besoin.
Sans doute, avec plaisir il va prendre ce soin :
Puis il parle la langue, il arrive de Londre
Et c'est un avantage...

ANGÉLIQUE.

Oh ! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglais ;
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulais.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là : car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGÉLIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble.
Grâces à vous, monsieur, je suis prompte à saisir ;
Vous enseignez si bien !

M. BELFORT.

J'enseigne avec plaisir,
Du moins : il est aisé d'instruire une personne
Qui profite si bien des leçons qu'on lui donne.

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, vraiment, que je fais des progrès ?

M. BELFORT.

Ah ! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monsieur : j'ai tout de suite aimé la langue anglaise.

M. BELFORT.

Je ne suis point du tout surpris qu'elle vous plaise,
Mademoiselle : il est des Anglaises à vous
Un tel rapport d'humeur, de sentiments, de goûts !...

ANGÉLIQUE.

Vous croyez ?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manières.
Elles sont nobles, même elles sont un peu fières ;
Elles parlent très-peu, mais parlent à propos,
Ne médisent jamais ; et dans leurs moindres mots,
On voit régner toujours une sage réserve.
Voilà leur caractère ; et plus je vous observe,
Plus je crois voir qu'au vôtre il ressemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le souhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT.

Eh bien ! Je trouve encore une autre ressemblance.
Oui, d'elles vous avez jusqu'à l'indifférence...
Ah ! pardon, je n'ai pas dessein de vous blâmer :
C'est sans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur ressemblez en cela davantage.
Car enfin, chacun sait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur... et peut-être un dédain
Qui sait les préserver...

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant soudain.
Mais elles ne sont pas toujours aussi paisibles.
Souvent ces dehors froids cachent des cœurs sensibles,
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent,
Mais tôt ou tard allume un feu plus violent...
Nous avons vu cela, monsieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'assez belles peintures :
Mademoiselle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon : le temps fuit.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE. MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien ! notre écolière est-elle un peu savante ?

M. BELFORT.

Tout-à fait.

MADAME DE ROSELLE, sans trop d'affectation.

La lecture était intéressante.
Vous êtes attendrie, et votre maître aussi.
Ce Milton quelquefois est touchant. Mais voici
Rose....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE.

Eh ! mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage ?

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avais pas fait attention...

MADAME DE ROSELLE, *finement, mais toujours sans affectation.*

Il est vrai, quelquefois la conversation
Nous occupe si fort !

ROSE.

Allons-nous-en bien vite.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a raison.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'aperçois monsieur, ah ! j'ai moins de frayeur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT.

Le ciel est tout en feu.

M. DE PLINVILLE.

Quel spectacle enchanteur !...
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise.

MADAME DE ROSELLE.

Mais comment se peut-il que ce tableau vous plaise ?

ROSE.

Ah ! monsieur, sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.

Allons, Rose, du cœur.
Auprès de moi jamais peux-tu craindre un malheur ?

Un coup de tonnerre épouvantable.

TOUTES LES FEMMES.

Ah Dieu !

M. BELFORT.

Quel bruit affreux !

M. DE PLINVILLE.

Le beau coup ! il m'enflamme,
Vers la divinité cela m'élève l'âme.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non.
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages :
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL.

Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci ?
Le tonnerre est tombé...

M. DE PLINVILLE.

Bon ! où donc ?

M. DE MORINVAL.

Sur la grange.
Elle est en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

Il sort

M. DE PLINVILLE.

Je respire.

M. DE MORINVAL.

Qu'entends-je !
Vous vous réjouirez encor de ce fléau?

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non ? il pouvait tomber sur le château [1].

Ils sortent tous.

1. Quoique ce trait ait toujours paru faire plaisir, je n'en ai jamais été très-content. Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt l'excellent roman de Goldsmith (*le Ministre de Wakefield*). J'aurais pu faire usage d'un passage où il est question aussi d'incendie, mais où l'Optimiste Primerose est bien supérieur au mien. Il craint quelque temps pour ses enfants, s'agite, se dévoue, les sauve enfin ; et, voyant d'un côté sa femme et ses enfants hors de danger, et de l'autre sa maison en proie aux flammes, il s'écrie : « Tu peux brûler, ô ma maison ! j'ai sauvé les meubles les plus « précieux. » Qui ne sent l'énorme différence qu'il y a entre ce trait sublime, et une saillie qui fait rire seulement ? (*Note de l'auteur.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le soleil reparaît. L'herbe est déja plus verte :
Chaque fleur se ranime, et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent...
Un calme... une fraîcheur... un charme ravissant ?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
Oh ! que voilà, ma chère, une pluie excellente !
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai, mais aussi
J'ai sauvé l'écurie : elle était presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avais plus d'une preuve
De son bon cœur ; mais quoi ! c'est un brave, vraiment.
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment ?

ROSE.

Je le crois bien. Aussi s'est-il blessé.

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Rose ?

ROSE.

Il s'est brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je sais, c'est peu de chose.

ROSE.

Peu de chose ?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'était rien.

ROSE.

Il me l'a dit aussi ; mais moi, je voyais bien
Qu'il souffrait, et beaucoup ; car, à cette nouvelle,
J'étais vite accourue avec mademoiselle.
Nous le voyons auprès de monsieur Morinval.
Il ne s'occupait pas seulement de son mal.
« Sur votre main, monsieur (lui dis-je), il faudrait mettre
« Quelque chose : je vais, si vous voulez permettre...
« Bien obligé (dit-il), il n'en est pas besoin.
« Oh ! (dis-je) avec plaisir je vais prendre ce soin. »
Il me donne sa main ; ma maîtresse déchire
Un mouchoir en tremblant : lui paraissait sourire,
Regardait, tour à tour, mademoiselle et moi :
J'en suis encore émue, et je ne sais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes : l'aimable et douce créature !

ROSE.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
Dans La Fontaine, hier, je lisais ce vers-là.

M. DE PLINVILLE.

Vous lisez La Fontaine ?

ROSE.

Eh oui ! je sais déjà
Douze fables au moins : cela s'apprend sans peine.
J'ai mon livre à la main lorsque je me promène.

M. DE PLINVILLE.

Bien.

ROSE.

C'est monsieur Belfort qui m'en a fait présent.
Il me fait réciter : il est si complaisant !

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique est charmée !...

ROSE.

Oh ! oui. C'est bien dommage : on est accoutumée...
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant ! il faut se marier.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, ROSE.

MADAME DE PLINVILLE.

A quoi s'amuse-t-elle ? à babiller ?

ROSE.

J'arrive.

MADAME DE PLINVILLE.

Partez, allez ranger. Surtout, soyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

MADAME DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous ? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.
Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais.

Elle sort.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Je suis vraiment fâché quand je vois qu'on la gronde ;
Car je l'aime beaucoup.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Rien n'est plus naturel. Eh bien ! parlons du feu.
Il est éteint.

MADAME DE PLINVILLE.

Enfin !

M. DE PLINVILLE.

En peu de temps, parbleu !
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené...

MADAME DE PLINVILLE.

Riez.

M. DE PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure ?

MADAME DE PLINVILLE.

Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! tant mieux.

MADAME DE PLINVILLE.

A lui voir ce visage serein.
On croirait qu'il s'agit de la grange d'un autre.

M. DE PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.
Pour tout autre ce coup eût été plus fatal :
Nous sommes en état de supporter le mal.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange !

M. DE PLINVILLE..

Eh ! de quoi s'agit-il après tout ? d'une grange.
Eh bien ! ma chère amie, on la rebâtira.
J'ai du bois en réserve, et l'on s'en servira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis long-temps, je pense.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidents, beaucoup mourroient de faim.
Eh ! ne faut-il donc pas que tout le monde vive ?

MADAME DE PLINVILLE.

Oui, mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés ?

MADAME DE PLINVILLE.

Vous avez mal choisi votre dépositaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un notaire ?

M. DE PLINVILLE.

Un notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, assurément, ne s'est point endormi.
Il devait me placer, comme il faut, cette somme.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit un honnête homme ?

M. DE PLINVILLE.

Honnête homme ? Dorval !...

MADAME DE PLINVILLE.

Je sais qu'il joue.

M. DE PLINVILLE.

Un peu.

MADAME DE PLINVILLE.

Beaucoup : c'est un joueur.

M. DE PLINVILLE.

Il est heureux au jeu.

MADAME DE PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! j'espère...

MADAME DE PLINVILLE.

Vous espérez toujours.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, M. ET MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, à Angélique.

Ah ! te voilà, ma chère ;
Eh bien ! es-tu remise un peu de ta frayeur ?

ANGÉLIQUE.

Oui ; je craignais encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE.

Ça, puisque le hasard tous les trois nous rassemble,
Profitons-en : parlons de mariage ensemble,

MADAME DE PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'est pas tout : il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce soin-là me regarde ;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde.
Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit.
Quel homme !

Elle sort en haussant les épaules.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur vraiment me divertit.
Dans un ménage il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter ?

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret ;
Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour et nuit j'en gémis en secret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aisément : je connais ta tendresse.

ANGÉLIQUE, serrant affectueusement la main de son père.

Mon père !...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant ! comme elle me caresse !
Délicieux transport ! Ah ! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous ?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime ? eh ! tu n'en doutes pas.
Je donnerais pour toi mon bien, mon sang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Eh bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon père, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurais avec toi voulu finir mes jours.
Tu sèmerais de fleurs la fin de ma carrière :
Je sourirais encore, à mon heure dernière.
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous serons voisins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton père est tendre,
Qu'il est fait pour t'aimer, et digne de t'entendre.
Tu soupires ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! si vous saviez... combien...
Morinval !...

M. DE PLINVILLE.

Est aimé ? va, va, je le sais bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL, M. BELFORT.

Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! bonjour, mes amis.

A Morinval, d'un air mystérieux.

Mais, quels progrès vous faites !

M. DE MORINVAL.

Comment ? que dites-vous ?

M. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes !

M. DE MORINVAL.

Ce n'est pas mon défaut, cependant... Vous riez ?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez ;
Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père ?...

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrais en vain me prier de me taire.
Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami : nous le chérissons tous.
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, monsieur ?

M. BELFORT, d'un air contraint.

Qui ? moi ? j'en suis fort aise.

M. DE PLINVILLE.

Sachez donc...

ANGÉLIQUE.

C'en est trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.

Il suffit.

Je me tais ; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL.

Mon bonheur est trop grand, pour qu'ici je le croie.
Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie,

M. DE PLINVILLE.

Allons, doutez encor! Mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

M. BELFORT, avec un chagrin concentré.

Ah! je n'y songeais pas, monsieur, je vous assure.

M. DE PLINVILLE.

Je n'oublierai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT.

Monsieur, sans nul regret j'aurais donné mes jours.
Puis... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. DE PLINVILLE.

C'est dommage, mon cher, qu'elles soient douloureuses.

M. BELFORT.

Celle-ci doit, du moins, avant peu se guérir :
Trop heureux qui n'a pas d'autre maux à souffrir!

Il sort.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paraît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui sied : elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins ; et tu peux librement
Faire à ce bon ami l'aveu...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉPINE, d'un air niais.

LÉPINE.

Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais! que lui veut-elle ?

LÉPINE.

Moi, je ne sais, monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi : seulement, on me dit : *va*, je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce Lépine est naïf.

LÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je suis une bête ;
Car Madame et Monsieur sont rarement d'accord :
Moi, je suis de l'avis de Monsieur : ai-je tort ?

M. DE PLINVILLE.

Non, ce que tu dis là prouverait le contraire.

Lépine sort.

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Enfin vous êtes sûr que vous avez su plaire ;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvait l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! le trait est plaisant.
Si l'on pouvait!... comment, vous en doutez encore ?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir et sa main et sa foi :
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, *vivement.*

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément parce qu'on se marie?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais; sur la vie il sème quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;
Voyez ces chers enfants, gages de votre amour....

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux même avant que de naître!

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le suis : pourraient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs.
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif dans son berceau,
Il souffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard un poison dans les veines circule,
Qui défigure ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins le mal ?

M. DE PLINVILLE.

Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes, surtout, ce secret est heureux.
Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux !...

M. DE PLINVILLE.

S'il est des maladies,
Il est des médecins.

M. DE MORINVAL.

C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits !
Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.
Souffre-t-on ? On écrit à Paris ; on consulte
Un illustre... Petit, je suppose : il répond ;
Et vous guérit bientôt [1].

1. Quelques critiques ont prétendu que le public, ainsi que M. Petit, n'avaient pas besoin de cet éloge ; mais ils n'ont pas pensé que j'en avais besoin, moi, et que j'acquittais ainsi une dette chère à mon cœur. (*Note de l'auteur.*)

M. DE MORINVAL.

Ah ! tout de suite.

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi ; trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons.
Nous abusons de tout; et puis, nous nous plaignons !

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raison peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de se plaindre ! est-on maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune ?

M. DE PLINVILLE.

Non :
Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le ciel est juste ,
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste.
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels !

M. DE PLINVILLE.

Très-peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques ?

M. DE PLINVILLE.

Ah ! fort bien ! vous nommez les passions, des maux !
Sans elles, nous serions au rang des animaux.
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je ;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M. DE MORINVAL.

Oui ! dirigez l'amour.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non ? sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux ?

Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même !
De !... J'en aurais parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas ! j'ai, sans retour, passé cet heureux temps...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre :
L'amitié me console, et je bénis la nôtre.

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié.
De nos affections ce n'est pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie et la haine perfide ?
Vous, monsieur, qui peignez toutes choses en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont rares.
Au siècle où nous vivons, il est fort peu d'avares.
D'envieux, dieu merci, je n'en connais pas un :
La haine enfin n'est pas un vice très-commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune ;
Mais soit qu'elle ait pour but les honneurs, la fortune,
C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu :
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps. L'enfance est consacrée
Aux doux jeux ; la jeunesse à l'amour est livrée,
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse !

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocents plaisirs.
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs ; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeunesse, il en est respecté ;
Il raconte une histoire et se voit écouté.

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit ?

M. DE PLINVILLE.

Mais... par la dernière heure.
Je suis né, Morinval ; il faut donc que je meure.
Eh bien! tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux, je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi... Car à mon tour, il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde.
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve :
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices,
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissants l'innocent est vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers ;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,

Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Voyez dans ma famille.
L'amour n'est nulle part? Demandez à ma fille.
Les femmes sont un peu coquettes? ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire : il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? eh! ne les lisez pas.
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? eh oui, parfois un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile; et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL.

Fort bien! Cette réponse est très-satisfaisante.

M. DE PLINVILLE.

Eh! je ne réponds point, mon ami; je plaisante.
Car, si je répliquais, nous ne finirions pas;
Et ce serait matière à d'éternels débats.
Pardon, de disputer vous avez la manie;
Oui, vous semblez goûter une joie infinie
A ces tristes tableaux; d'honneur! vous affectez
De voir tous les objets par leurs mauvais côtés.

M. DE MORINVAL.

Ah! j'ai grand tort!...

M. DE PLINVILLE.

Peut-être; oui, celui d'être extrême,
Et surtout de juger en moi comme un système,
Ce qui n'est que l'effet d'un heureux naturel,
Qu'on peut blâmer, dont moi je rends grâces au ciel.
Je n'ai point cet esprit de fiel et de critique :
Simple, et me piquant peu de vaste politique,
Je supporte les maux, je savoure les biens :
J'en jouis, à la fois, pour moi-même et les miens.

Car mes soins ne pouvant embrasser tous les hommes,
Je tâche, ici du moins, que tous tant que nous sommes,
Goûtions la paix, l'aisance et le bonheur..., bonheur
Que je trouve surtout dans le fond de mon cœur.

M. DE MORINVAL.

Je vois bien qu'avec vous je n'ai plus qu'à me taire.
Gardez, monsieur, gardez votre heureux caractère.

SCÈNE X.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

En vérité, voilà des chasseurs bien hardis !

M. DE PLINVILLE.

Comment donc ?

MADAME DE ROSELLE,

Ils sont là sept ou huit étourdis,
Qui ne se gênent pas.

M. DE MORINVAL.

Ayez donc une chasse !

M. DE PLINVILLE.

Ils se seront trompés ; il faut leur faire grâce.

M. DE MORINVAL.

Mais allez voir, du moins...

M. DE PLINVILLE.

J'y vais... quoiqu'entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait sa maîtresse,
Je sens très-bien qu'il faut excuser la jeunesse.
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau...

M. DE MORINVAL.

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE.

Aussi j'y vais mettre ordre. En me voyant paraître,
Ils seront plus fâchés que moi-même peut-être.

M. DE MORINVAL.

Ne vous exposez pas.

M. DE PLINVILLE.

A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me fasse du mal,
A moi qui n'en ai fait de ma vie à personne?
(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DE MORINVAL, MADAME DE ROSELLE.

M. DE MORINVAL.

Jamais il ne craint rien, jamais il ne soupçonne;
Quel homme!

MADAME DE ROSELLE.

Je voudrais pourtant lui ressembler.
(A part.)
Allons, nous voilà seuls. Il est temps de parler.
(Haut.)
Vous accusez tout bas madame de Mirbelle,
Monsieur : votre bonheur est retardé par elle.

M. DE MORINVAL.

Je dois m'en consoler, puisque je la verrai.
Encor, si mon bonheur n'était que différé!

MADAME DE ROSELLE.

Ce retard, après tout, est fort heureux peut-être.
Quand on doit s'épouser, il faut se bien connaître.

M. DE MORINVAL.

Pour connaître Angélique, il suffit d'un instant;
Et de moi, ce me semble, elle en peut dire autant.
Ma franchise, je crois...

MADAME DE ROSELLE.

Sert d'excuse à la mienne.

Êtes-vous bien, monsieur, sûr qu'elle vous convienne,
Sûr de lui convenir?

M. DE MORINVAL.

Ah! quant au premier point,
Elle me plaît, madame, et vous n'en doutez point.
Je n'ose pas ainsi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, savez-vous le contraire?
Elle vous l'aura dit.

MADAME DE ROSELLE.

Point du tout, mais j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin? il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuse,
Vous avez pour cela l'âme trop généreuse...

M. DE MORINVAL.

Fort bien. Je vous entends : je vois ce qu'il en est.
Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

MADAME DE ROSELLE.

Mais... quoique votre peur puisse être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de suivre votre idée,
De savoir, en un mot, si l'on vous aime ou non.
La chose vous regarde.

M. DE MORINVAL.

Oui, vous avez raison,
Et si c'est un refus que sa bouche prononce,
D'abord, quoiqu'à regret, à sa main je renonce;
Et je vous saurai gré de m'avoir averti.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE ROSELLE, seule.

C'est un fort galant homme : il prendra son parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre.
Elle sera peut-être encore bien à plaindre.
Mais son sort peut changer. Toujours est-ce un grand point
De ne pas épouser celui qu'on n'aime point.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paraissez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah ! j'ai sujet de l'être.
Morinval à ma main va renoncer peut-être.

ROSE.

Se peut-il?... Il sait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devrait le savoir. J'ai vu que sur ce point
Il venait pour sonder le fond de ma pensée :
Il a dû me trouver contrainte, embarrassée :
Et s'il est pénétrant, il se sera douté...

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit assez pour faire entendre
Qu'à mon cœur vainement il espérait prétendre.
Rose, je me souviens d'avoir dit quelques mots
Assez clairs...

ROSE.

S'il pouvait nous laisser en repos,
Mademoiselle! alors, toutes deux, ce me semble,
Nous serions, sans mari, bien tranquilles ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère, il n'est point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Eh mais... On ne voit pas
Monsieur Belfort, où donc est-il ?

ROSE.

Il se promène
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur : il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai ?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire ?... Entre nous, chère Rose...
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose ?

ROSE.

Jamais. Il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon père, moi, surtout madame de Roselle,
Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh ! oui, mademoiselle.
Si j'allais le chercher moi-même ?

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! vas-y.
Qu'il se rende au château, Rose, et non pas ici.

ROSE.

Oh ! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.

Rose sort.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, seule.

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie?
J'ai les miennes aussi qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir...
Mais chassons une idée... hélas, trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvait,
Gageons que Morinval en était le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule?
Ah! cela n'est pas bien, A quoi bon ce scrupule?
Pour cacher ton amour, tes soins sont superflus.
Je le sais... Tu rougis! allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche. afin de me remettre
Le paquet... et j'attends surtout certaine lettre...

Il voit Picard.

Ah! bon.

Il appelle.

Picard?

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, PICARD, tout essoufflé, ANGÉLIQUE.

PICARD.

Picard! vous me faites courir!...

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet : il est fait pour souffrir.

M. DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, et retourne à ton poste.

En prenant les lettres des mains de Picard.

La belle invention que celle de la poste !

PICARD.

Parlons-en.

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis :
Chaque jour, un courrier part et vole à Paris ;
Et, pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant et semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien ! vous allez voir que ce sont des oiseaux :
Ils se crèvent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes ! oui.

M. DE PLINVILLE, lisant.

Que vois-je ? Ah dieu ! quelles nouvelles !
Est-il bien vrai ?

ANGÉLIQUE.

Mon père, eh mais ! quelles sont-elles ?

PICARD.

Quoi, monsieur ?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel !

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte ;
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, monsieur ? Ah ! le maudit fripon !

M. DE PLINVILLE.

Il n'est que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.
Il vous vole ; je dis que c'est un tour infâme.

En s'en allant.

Banqueroute ! ah ! bon dieu ! que va dire madame !

SCÈNE V.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je te rends grâce, ô ciel ! de ce revers fatal :
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.

On est tout étourdi d'une pareille perte.
Pourtant, une ressource encore m'est offerte ;
Et si j'étais tout seul, je me consolerais.
Ma terre, dieu merci, me reste, et j'en vivrais.
Mais, ma fille !... à quel sort je te vois condamnée !

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, serais-je infortunée !

M. DE PLINVILLE.

Hélas ! la pauvre enfant, près de se marier!...

ANGÉLIQUE.

Ah ! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.

Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie,
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours !
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Gardez-vous de me plaindre.
C'était l'hymen pour moi, l'hymen qu'il fallait craindre...

Non, vous ne savez pas à quel point je souffrais...
En m'éloignant de vous, j'étouffais mes regrets ;
Dans un profond chagrin alors j'étais plongée.
Au contraire, à présent, je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.

Tendrement et en le caressant.

Mon père, à vos côtés je prétends m'attacher.
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services ;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez : près de vous,
Ah ! pourrais-je jamais regretter un époux?

M. DE PLINVILLE.

Chère enfant ! que ces mots ont flatté mon oreille !
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.
Par elle on souffre moins... On souffre moins ! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avaient point accablé :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrins, sans alarmes,
Je n'avais point encor versé de douces larmes.
Personne, jusqu'ici ne m'avait plaint, hélas !
Je me croyais heureux, et je ne l'étais pas.
Mais, dis, est-il bien vrai ? faut-il que je te croie ?
N'as-tu point de regrets ?

ANGÉLIQUE.

Non, ma plus douce joie
Est d'adoucir vos maux, et de les partager.

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger.
Nous serons pauvres, soit : nous verrons moins de monde.
Ma femme dit qu'ici le voisinage abonde.
On sera plus discret : mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous, enfin, que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le sais ; et de plus, tu te plais à l'étude.
On ne peut s'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens, vois-tu ? je me fais une fête déjà
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi :
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contents : que faut-il davantage ?
Nous nous aimerons bien ; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur : vous savez mieux le peindre.

SCÈNE VI.

M. ET MADAME DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE *court à sa femme.*

Ma chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan !

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien ! je vous l'avais prédit.
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit :
« Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
« Pour l'exposer ainsi ; de grâce... » Mais n'importe !
Il a voulu courir les risques...

M. DE PLINVILLE.

J'en convien ;
Mais quoi, le mal est fait.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh ! oui, je le sais bien ;
Aussi, je viens déjà d'y trouver un remède ;
Car il faut toujours, moi, que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi ?

MADAME DE PLINVILLE.

Je suis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

MADAME DE PLINVILLE.

Dans quatre jours nous partons pour Paris;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.

M. DE PLINVILLE.

Expliquez-vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurais trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. DE PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop mince :
Au lieu que nous serions à notre aise en province.

MADAME DE PLINVILLE.

Bon! l'on fait à Paris la dépense qu'on veut :
Il faudrait faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai pesé tout cela : nous vendrons notre terre.
Je vais à ce sujet écrire à mon notaire.

M. DE PLINVILLE.

Mais quelle promptitude!

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut saisir l'instant;
C'est le jour du courrier, l'heure presse; on m'attend :
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.
Nous en reparlerons.

Madame de Plinville sort.

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi! si promptement
Vous pourriez consentir à cet arrangement?

M. DE PLINVILLE.

Consentir? point du tout. L'affaire n'est point faite.
Je tiens à mon projet : oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination
N'aurait fait qu'affermir sa résolution.
Je la connais. Au lieu qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

SCÈNE VIII.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE MORINVAL, de loin, à part, sans les voir.

Où donc le rencontrer? partout je le poursuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.
Haut.
Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer...
Je ne puis plus longtemps vous laisser ignorer...

M. DE PLINVILLE.

Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute :
Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.

Cent mille écus?

M. DE PLINVILLE.

Sans doute.

M. DE MORINVAL.

A part.

Je l'ignorais. O ciel! je venais renoncer
A sa fille : de moi qu'aurait-on pu penser?

M. DE PLINVILLE.

Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hyménée.

M. DE MORINVAL.

Au contraire.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi,
Car, si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh mais! je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irais me dédire,
A cause du revers qui vous est survenu?
Mon ami, je croyais vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille!

ANGÉLIQUE, à part.

Dieu!

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille?

M. DE MORINVAL.

Plût au ciel!

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me serais-je attendu?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE.

Émerveillé.

Eh bien! ma fille... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL.

Cependant...

ANGÉLIQUE.

En effet... je ne me sens pas bien.
Vous permettez?

Elle sort.

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle :
C'est que ma fille sent un noble procédé!

M. DE MORINVAL.

Vous croyez?

M. DE PLINVILLE.

Je le crois, j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, tristement.

Ah! cher Plinville!...

M. DE PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a besoin d'un peu de solitude;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.

Pardonnez : j'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre souci.

M. DE MORINVAL.

J'en ai sujet.

Il sort.

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, seul.

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains... hai, je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être, ma foi,
Est-il, à sa manière, heureux autant que moi.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venais ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! se peut-il?

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien!
Pour moi d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu; car je vais conter tout à ma femme.

Il sort.

SCÈNE XII.

M. BELFORT, seul.

D'un mot, sans le savoir, il déchire mon âme.
Allons, il faut partir: voilà l'instant fatal.
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival...
Du bonheur? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire?
J'ai quelquefois osé soupçonné le contraire.
Ce matin... je ne sais si je me suis trompé;
Mais un mot, un regard, un soupir échappé...
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences:
Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étais, surtout à quel point je l'aimais.

Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carrière,
Seul, triste, abandonné de la nature entière,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien,
C'est un cœur qui du moins ne me reproche rien :
Oui, je pars.

SCÈNE XIII.

M. BELFORT, ROSE.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc me surprendre?

ROSE.

J'accourais vous chercher. Mais que viens-je d'entendre?
Monsieur, est-il bien vrai?

M. BELFORT.

Oui, Rose, je m'en vais.

ROSE.

Quoi! vous vous en allez? pour toujours?

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Ah! bon Dieu! mais pourquoi?

M. BELFORT.

Pardon, ma chère Rose :
Je pars, et je ne puis vous en dire la cause.

ROSE.

Vous aurait-on ici donné quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun : de personne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique! hélas! que je vais la surprendre!
A cet événement elle est loin de s'attendre.
Voyez! tous les malheurs lui viennent à la fois.

M. BELFORT.

Mais... mon départ n'est pas un grand malheur, je crois.

ROSE.

Je sais ce que je dis. Je connais ma maîtresse,
Et je vois bien à vous comme elle s'intéresse.
Puis, j'en juge par moi : d'ailleurs, il est si tard!
Encor vous êtes seul : ah! mon Dieu! quel départ!

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCENE XIV.

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE.

ROSE.

Madame...
Vous me voyez chagrine, et jusqu'au fond de l'âme.
Monsieur Belfort s'en va, mais s'en va tout à fait.

MADAME DE ROSELLE, à M. Belfort.

Et quel sujet, de grâce?...

ROSE.

Il n'a point de sujet.

MADAME DE ROSELLE.

Allez, Rose.

ROSE, à M. Belfort.

Je puis dire à mademoiselle
Qu'avant votre départ vous prendrez congé d'elle?

M. BELFORT.

Ne le lui dites pas.

ROSE.

Non? vous avez bien tort.
Adieu donc, pour jamais, adieu, monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Adieu de tout mon cœur, adieu, ma chère Rose.

ROSE.

Écrivez-nous du moins ; c'est bien la moindre chose.

M. BELFORT.

Oui, Rose ; de mon sort je vous informerai.

ROSE, part, se retourne, et crie en pleurant.

Marquez-moi votre adresse, et je vous répondrai.

SCÈNE XV.

M. BELFORT ET MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Quoi! vous partez, monsieur? quelle raison soudaine?...

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez sans peine.

MADAME DE ROSELLE

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je sens que plus longtemps vous ne pouvez rester.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, et croyez que l'absence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnaissance.

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas! j'aurais voulu
Faire bien plus pour vous : j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublierai jamais votre rare conduite,
Votre discrétion, et surtout cette fuite.
Je compte aussi, monsieur, sur votre souvenir.

M. BELFORT.

Croyez, madame...

MADAME DE ROSELLE.

Ah çà! qu'allez-vous devenir?

M. BELFORT.

Vers mon père, à Paris, je vais d'abord me rendre.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.

Dites-lui bien... Mais quoi! je vois près de ces lieux.
Quelqu'un rôder d'un air assez mystérieux.

SCÈNE XVI.

UN POSTILLON en veste bleue, avec la plaque d'argent; M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

LE POSTILLON.

Excusez mon embarras extrême.
De ma commission je suis surpris moi-même.
Car, ordinairement, je ne vais guère à pied;
Mais je suis complaisant... quand je suis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous ?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire,
Il faudrait, à la fois, et parler et se taire.
A ma place, un nigaud vous avouerait d'abord
Qu'il demande un monsieur... qui se nomme Belfort...

M. BELFORT.

Mais c'est moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous savons un peu lire.

MADAME DE ROSELLE.

A la bonne heure; mais qu'avez-vous à lui dire?

LE POSTILLON.

Oh! rien du tout, madame; et je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à monsieur le billet que voici.

Il donne un billet à M. Belfort.

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monsieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah ! .. madame, pardon, vous voulez bien permettre !

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur, je vous en prie.

Au postillon, pendant que M. Belfort décachète et ouvre le billet.

Eh mais ! vraiment, l'ami,
Vous ne paraissez gai ni plaisant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, et j'ai vu bien du monde :
Cela fait que je sais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah ! madame !...

MADAME DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement soudain?

M. BELFORT.

C'est de mon père.

MADAME DE ROSELLE.

Bon !

M. BELFORT.

Je reconnais sa main.

LE POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai su vous reconnaître.

M. BELFORT.

C'est lui : de mes transports je ne suis pas le maître.

Il lit haut.

Voici ce qu'il m'écrit : « Viens, accours promptement,
« Mon ami ; tu suivras celui que je t'envoie...

LE POSTILLON.

Oui, monsieur.

M. BELFORT continuant de lire.

« Je t'écris avec bien de la joie,
« Et je ne doute point de ton empressement. »

Au postillon.

Oh ! non. Est-il bien loin?

LE POSTILLON.

A la poste voisine.

M. BELFORT.

Bien portant?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaîté charmante.

M. BELFORT.

Il paraît donc heureux?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'est qu'il est généreux!...
Comme un roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les courriers payaient sur ce pied-là les guides.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes postillon?

LE POSTILLON.

Madame, à vous servir;
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

MADAME DE ROSELLE.

A M. Belfort.

Eh bien! menez monsieur. Partez donc tout de suite.

M. BELFORT.

Oui, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vite.
Qu'il vienne ce soir même et qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons, mon officier, venez voir votre père.
Je n'ai pas mal rempli mon message, j'espère.
N'aurait-on à porter qu'une lettre, un billet,
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. DE PLINVILLE, seul.

J'ai donc dit à mes gens qu'il fallait se résoudre
A me quitter : pour eux, hélas! quel coup de foudre!
Leur désolation m'afflige, en vérité...
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étais défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'était bien autre chose!
Pour Belfort, près de moi je le garde à jamais :
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire... Eh! mais,
Que veut Picard? il reste, il vient me rendre grâce.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien, es-tu content? tu conserves ta place.

PICARD.

Point du tout, car je viens demander mon congé.

M. DE PLINVILLE.

Mais c'est toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé :
Mais moi je veux sortir, voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi?

PICARD.

Parce qu'il est plus naturel, je pense,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop nécessaire :
Je suis accoutumé...

PICARD.

Je n'y saurais que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir : en deux mots,
Je vais me reposer.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais ! c'est un repos,
Une retraite enfin que ton service.

PICARD.

Peste !
Une belle retraite ! et c'est moi seul qui reste !

M. DE PLINVILLE.

Tout est changé, Picard, nous allons à Paris.

PICARD.

Raison de plus, monsieur. Je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,
Toi qui devais et vivre et mourir avec moi ?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimais, je croyais que tu m'aimais de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, monsieur, qu'on ne vous aime.
Mais, après cinquante ans, on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raison ; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux ?
Il faut aimer les gens, non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils : il est temps, à son âge ;

Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai,
Il vit content : alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois ?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre.
Moi vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en serais bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur ; si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLIVILLE.

Depuis assez longtemps, mon ami, tu travailles.
Non, non, décidément je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc! il me chasse au bout de cinquante ans!
Je ne veux plus sortir,

M. DE PLINVILLE.

Ne sors pas, j'y consens.
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux rester

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur :
Mais dans le fond, monsieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.

En le serrant dans ses bras.

Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien?

PICARD.

Est-ce encore un reproche ?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.

Picard sort.

Il regarde Morinval, qui s'avance sans le voir.

Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimait pas.
Il est au désespoir : il soupire tout bas.
Je veux le consoler.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Sortez donc, je vous prie,
Mon cher, de cette sombre et morne rêverie.
Votre malheur, au fond, se réduit à ce point :
C'est que l'on vous a dit qu'on ne vous aimait point.
Je sens qu'un pareil coup d'abord est un peu rude :
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL.

Le beau remède !

M. DE PLINVILLE.

Enfin, il vaut mieux, Morinval,
Être, d'avance, instruit de ce secret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'est pas la seule au monde :
Il se peut qu'à vos soins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL.

Je n'en chercherai point : j'en ferai bien le vœu.

M. DE PLINVILLE.

Tenez, s'il faut qu'ici je vous fasse un aveu,
J'approuve ce dessein. Dans un champêtre asile,
Vous menez une vie assez douce et tranquille ;
Surtout, vous êtes libre ; oui, peut-être, en effet,
Le veuvage, après tout, est-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL.

Vos consolations m'irriteraient, je pense,
Si je n'avais déjà pris mon parti d'avance.
Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais ; dès long-temps je l'avais soupçonné :
Je suis heureux ici, comme dans tout le reste.
Aussi ce n'était point cela, je vous proteste,

Qui me faisait rêver : je voudrais aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE.

Comment ?

M. DE MORINVAL.

Oui, vous serez de mon avis, j'espère.
Je viens de découvrir un important mystère.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! voyons.

M. DE MORINVAL.

Angélique est rebelle à mes vœux ;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! un autre ?

M. DE MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Et quel est donc cet autre ?

M. DE MORINVAL.

C'est Belfort.

M. DE PLINVILLE.

Belfort ?

M. DE MORINVAL.

Oui.

M. DE PLINVILLE.

Quelle erreur est la vôtre !
Mais vous n'y pensez pas.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant :
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en suis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! vraiment ?... ma surprise est extrême.

M. DE MORINVAL.

Ils s'aiment... d'un amour sage, honnête, discret :
Il l'aime sans le dire, elle brûle en secret.

Cette honnêteté même est ce qui m'intéresse,
Et je veux, près de vous, protéger leur tendresse.
Écoutez : je suis riche, et plus que je ne veux.
Je suis veuf... pour toujours, sans enfants, sans neveux.
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de père.
Il me paraît bien né, sensible, doux ; j'espère
Qu'aidé de mon crédit, il fera son chemin,
Et d'Angélique, un jour, méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laissez-moi respirer. Quel dessein généreux !
Eh quoi ! mon cher ami, vous faites des heureux,
Et vous doutez encor si vous-même vous l'êtes !...
Mais que de ces enfants les amours sont discrètes !
Moi, j'en estime encore une fois plus Belfort.
Angélique est aimable ; il l'aime, il n'a pas tort ;
Ni ma fille non plus, car il est fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre nièce s'avance. Ayons soin de nous taire.

SCÈNE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE,
M. DE MORINVAL.

MADAME DE ROSELLE, de loin, à part.

Il faut les écarter de notre rendez-vous.

Haut.

Encore ici, messieurs ? Eh mais, qu'y faites-vous ?
Ma tante se plaint fort, et dit qu'on l'abandonne,
Qu'on se promène : au fond, elle a raison.

M. DE PLINVILLE.

Pardonne.

MADAME DE ROSELLE.

Savez-vous qu'en effet cela n'est pas galant ?

M. DE MORINVAL.

Monsieur me consolait.

MADAME DE ROSELLE.

Mon oncle est consolant,
Je le sais; mais, de grâce, allez trouver ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Oui, dès qu'elle me voit, elle paraît contente.
Adieu. Redites-moi vos résolutions;
Bas, à Morinval, en s'en allant.
Car j'aime avec transport les belles actions.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, *seule.*

La place est libre, au moins pour quelque temps, j'espère,
Et Belfort, à présent, peut amener son père.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié.
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié.
Je voudrais les servir, et venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remède?

SCÈNE VI.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vous, monsieur! quoi! seul? pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre père?

M. BELFORT.

Il est à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

MADAME DE ROSELLE.

Qui l'empêchait, de grâce,
De venir avec vous jusque dans cette place?

M. BELFORT.

En voici la raison : il diffère d'entrer.
Parce qu'il ne veut pas encor se déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle :

La fortune pour lui cesse d'être cruelle.
Le jeu le ruina : par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même,
Que je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon père. Il approuve mon feu,
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore.
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi;
Et je vous ai nommée... « O ciel (dit-il) eh quoi?
« Madame de Roselle! elle doit m'être chère :
« Une tendre amitié m'unissait à son père. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

MADAME DE ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques desseins en tête.
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête.
Avant de voir personne, il voudroit vous parler.

MADAME DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah ciel! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

MADAME DE ROSELLE.

Pas encor.

M. BELFORT.

Je voudrais savoir si, dans le fond,
On m'aime.

MADAME DE ROSELLE.

L'on vous aime, et je vous en répond.
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE, ANGÉLIQUE.

ROSE, de loin, à Angélique.

Ah dieu! mademoiselle!
Monsieur Belfort avec madame de Roselle.

ANGÉLIQUE.

Rose disait, monsieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui? moi, quitter ces lieux? jamais... J'étais sorti...
Un moment.

MADAME DE ROSELLE.

Quelquefois un seul moment amène
Bien des choses.

M. BELFORT.

Sans doute; et j'ose croire à peine
Au changement...

MADAME DE ROSELLE, à M. Belfort.

Bas. Haut.

Paix donc. Qu'on me suive à l'instant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc savoir...

MADAME DE ROSELLE.

Pardon; l'on nous attend
Pour conclure une affaire... une affaire pressée,
Dans laquelle vous-même êtes intéressée.
Sans adieu.

Elle sort avec M. Belfort

SCÈNE VIII.

ROSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? une affaire où je suis
Intéressée!... Eh mais! à ceci je ne puis
Rien comprendre.

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? Ah! tant mieux!

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, surtout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui semblait faire entendre...
Que te dirai-je, enfin? J'espère, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.
Voici monsieur. Comment! il est presque en colère.
Pour la première fois, qui peut donc lui déplaire?

SCÈNE IX.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon père, vous semblez fâché?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.
Oui, je sens qu'en ce monde il faut souffrir un peu.
Morinval vient de faire une action nouvelle,
Aussi belle que l'autre, et peut-être plus belle...
En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille... et dont je fais moi-même un très-grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mère.
Nous la pressons en vain : elle a du caractère.
De là quelques débats : moi qui n'y suis point fait,
J'ai laissé Morinval défendre son projet,
Et je viens respirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre...

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va se rendre ;
Car elle a de l'esprit. Puis, tour à tour, il faut
L'un à l'autre céder : moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle était décidée :
J'ai, quoiqu'avec regret, adopté son idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez consenti ?

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu?
Moi je suis complaisant, c'est ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le sage est égale.

ANGÉLIQUE.

Partout où vous serez, je serai bien aussi,
Mon père.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais avec Morinval je la vois qui s'avance.
S'ils pouvaient tous les deux être d'intelligence !
Nous serions tous contents.

SCÈNE X.

ROSE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

De grâce, permettez,
Madame...

MADAME DE PLINVILLE.

C'est en vain que vous me tourmentez :

A Angélique.

Ne me parlez jamais de Belfort. A merveille !
C'est vous qui m'attirez une scène pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous souffrez près de vous des amants déguisés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguisement j'ignore le mystère.
Serait-il autre chose ici qu'un secrétaire ?

MADAME DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Eh bien donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute, à moi ?

MADAME DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime ?
A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.

ROSE.

Et quand cela serait, je l'aime bien aussi ;
Ces messieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Rose, vous tairez-vous ? modérez votre zèle.

ROSE.

Mais, c'est que vous grondez toujours mademoiselle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme ; entendons-nous : causons.
Pour refuser Belfort, quelles sont vos raisons ?

MADAME DE PLINVILLE.

C'est un aventurier.

M. DE PLINVILLE.

Madame de Roselle
Connaît beaucoup son père.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien ! tant mieux pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Puis, il s'est fait connaître.

MADAME DE PLINVILLE.

Il est, d'ailleurs, sans bien.

M. DE MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais, encore une fois, gardez donc ces largesses :
Nous n'avons pas besoin, monsieur, de vos richesses.

M. DE MORINVAL, à M. de Plinville.

Je n'ai plus rien à dire, et je sors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez !
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même ;
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit ; et, pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuie un refus.

Il sort.

SCÈNE XI.

ROSE, ANGÉLIQUE, MADAME ET M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai qu'un tel coup me serait bien sensible.
Serait-il malheureux? Cela n'est pas possible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a suivi le penchant :
Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, qui s'était retirée au fond du théâtre, revient en courant.

Madame de Roselle...

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien?

ROSE.

Est à deux pas;
Elle amène un monsieur que je connais pas.

ANGÉLIQUE.

Un monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante,
Permettez que moi-même ici je vous présente
Monsieur, un étranger qui désirerait voir
Votre terre...

MADAME DE PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir
Monsieur...

M. DORMEUIL.

Je suis fort bien. A la première vue,
Madame, tout me plaît; une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,
Un parc immense; enfin, tout est grand, tout est beau.
On sait bien que jamais un acheteur ne loue:
Mais cette terre, à moi, me plaît, et je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même aussi me plairait en tout point.

MADAME DE ROSELLE.

Oh! c'est un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

MADAME DE PLINVILLE.

Monsieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai... que sait-on? Peut-être,
Gagnerai-je, madame, à me faire connaître.

MADAME DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh! mais, ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres!

M. DE PLINVILLE.

C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès longtemps me prêtaient leur ombrage.

M. DORMEUIL.

Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage.

En saluant Angélique.

De la terre je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE.

Tout le monde, en effet, nous en fait compliment.
Vous paraissez, monsieur, un digne et galant homme.

M. DORMEUIL.

Au fait, vous estimez votre terre la somme?...

M. DE PLINVILLE.

Il arrête et regarde sa femme.

Mais je crois qu'elle vaut... Combien [1] ?

MADAME DE PLINVILLE.

Cent mille écus.

M. DORMEUIL.

Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Un procédé si rare
Me touche.

M. DORMEUIL.

Il est tout simple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE.

A votre aise.

1. Ce mouvement, cette question, sont un impromptu infiniment heureux de Molé.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'est un point important,
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une faiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu :
Par cet achat du moins je sauve une partie
De six cent mille francs, que dans une partie...

MADAME DE ROSELLE.

Quoi! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL, souriant.

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

MADAME DE PLINVILLE.

Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. DE PLINVILLE.

Bon! le connaissons-nous? ainsi, que nous importe?
Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, sans doute, a bien souffert.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier.

MADAME DE PLINVILLE.

Un financier! De grâce,
Vous le nommez?

M. DORMEUIL.

Dorval.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avais soupçonné,
Monsieur, c'est notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerais mieux avoir gagné celui d'un autre :
Mais il pourrait encor redevenir le vôtre ;
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment ?

M. DORMEUIL.

Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, madame, un fils qui m'est bien cher :
Unissez-le, de grâce, avec mademoiselle.
L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monsieur...

M. DORMEUIL.

Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connaissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, monsieur était même un ami de mon père,
N'ayant qu'un seul défaut, et mille qualités.

Bas, à Angélique.

Ce parti me paraît très-sortable. Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrais rendre cela possible.

MADAME DE PLINVILLE.

A M. Dormeuil.

Je l'espère. Je suis on ne peut plus sensible
A votre offre, monsieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL très-haut.

Mon fils,
Venez remercier madame.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'obéis.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah ! que vois-je ?

MADAME DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

MADAME DE PLINVILLE.

Comment ? voici le fils de monsieur ?

MADAME DE ROSELLE.

Oui ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendais pas à celui-ci, ma foi !
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi !

M. DORMEUIL à madame de Plinville.

Madame voudrait-elle, à présent, se dédire ?

MADAME DE PLINVILLE.

Monsieur est votre fils : je n'ai plus rien à dire,
Car je rendis toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT.

Ah ! de tant de bontés vous me voyez confus.
A Angélique.
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire,
Et Belfort et Dormeuil...

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, à M. Belfort.

Pour moi, je ne sais pas, monsieur, si j'aurai tort ;
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur ; eh bien !
Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

MADAME DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur ; il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.

Est-ce un rêve ? J'en fais assez souvent, dit-on ;
Mais ce n'en est pas un qu'ici je fais; oh! non...

MADAME DE ROSELLE.

La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes !

MADAME DE PLINVILLE.

Il ne sent pas qu'il l'est par hasard cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hasard, pourvu que je le sois ?
En quelque sorte on peut faire sa destinée...
Mais récapitulez avec moi ma journée.
On était convenu d'un voyage sur l'eau ;
Si nous partions, le feu consumait le château.
On reste ; on l'éteint. Bon. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille, il est fils d'un vieux militaire.
Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne est père de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche,
Et, sans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propose son fils ; et, par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant ;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses désirs se trouve mariée.
Je voudrais bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il dirait encor que tout est mal.

MADAME DE ROSELLE.

S'il allait, comme vous, devenir optimiste ?

M. DE PLINVILLE.

Je ne sais ; il est né mélancolique et triste,
Et, comme je l'ai dit, sa tristesse lui plaît.
Il faut bien l'excuser : mais, tout chagrin qu'il est,
Peut-être il va sentir que dans la vie humaine,
Le bonheur, tôt ou tard, fait oublier la peine ;
Qu'il n'en est que plus doux, et que l'homme de bien,
L'homme sensible alors peut dire : *tout est bien.*

FIN DE L'OPTIMISTE.

LES

CHATEAUX EN ESPAGNE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1789.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux

LA FONTAINE, fable de *la Laitière et le Pot au Lait.*

PERSONNAGES

M. d'Orfeuil.

Henriette, sa fille.

M. de Florville, son futur époux.

M. d'Orlange, l'homme aux châteaux.

Victor, son valet.

Justine, femme de chambre d'Henriette.

François, valet de M. d'Orfeuil.

Olivier, autre valet de M. d'Orfeuil.

Un laquais.

La scène est au château de M. d'Orfeuil.

LES

CHATEAUX EN ESPAGNE

COMÉDIE

La scène représente, pendant la pièce, une salle du château.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père ne vient point !

JUSTINE.

Il ne tardera guères :
Il avait à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois...
La nuit...

JUSTINE.

Bon ! bon ! monsieur est suivi de François.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et, dis-moi, que feraient deux hommes seuls sans armes ?

Mon père devrait bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, surtout lorsqu'on l'attend,
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience ;
Pourquoi monsieur est-il de la sorte attendu ?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu ;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville,
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

On dirait que vraiment je ne pense qu'à lui !

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui :
Sujet inépuisable ! et, depuis six semaines,
Encore neuf !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir :
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh bien ! je te l'avoue, oui, ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, sur ce point, beaucoup de curiosité.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déjà je le vois qui s'avance
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance ;
Car il sait allier la grâce et la fierté,
Et ce qui frappe en lui surtout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat ;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Assurément ;
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bleuettes ;
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes :
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrais distinguer entre mille :
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Émile.

JUSTINE.

Eh ! vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmants ;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait ?

Laisse-moi l'espérance ; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait ; il ne paraîtra rien.
Moi je monte moins haut, afin de moins descendre ;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un valet ;
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait,
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même ;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop ni demander trop peu :
Mais vous, mademoiselle, oh ! c'est une autre affaire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras, si c'est une chimère !

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur :
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi ? j'entends du bruit ; c'est monsieur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! Justine.

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon ! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL,
JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour! bonsoir, ma chère fille.
Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, malicieusement.

Ah! oui, si vous saviez ce que c'est que l'attente!
Nous soupirions!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, vivement.

Comment se porte donc ma tante?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille; et c'est par là que je veux commencer.
Il l'embrasse.
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire :
Je te donne à présent la moitié de mon bien...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Epargnez-moi, de grâce, et changeons d'entretien.
Mon père... avez-vous ?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles?

M. D'ORFEUIL, feignant de ne pas comprendre.

Des nouvelles? ah! oui.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vraiment? Quelles sont-elles?

M. D'ORFEUIL, de même.

Le grand-seigneur...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive, et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte;
Et nous ne connaissons qu'un pays sur la carte :
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah! ah! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre :
Dès demain en ces lieux Florville peut se rendre.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas : vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non,
Il sera plus prudent de t'en faire un mystère.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion!
Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh mon Dieu! nous savons ce que c'est qu'une fille :
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à demi-voix.*

Pour Justine, on pourrait l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh ! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste :
Aussi je prétends bien tout entendre, et je reste.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

Il tire une lettre de sa poche, et lit.

« Mon vieux ami... »

Il s'interrompt.

Que ce titre m'est cher !
Aussi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

M. D'ORFEUIL.

Ah! oui.

Il continue de lire.

« D'hier matin,
« Notre jeune homme est en chemin,
« Et de près il suivra ma lettre.
« Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein,
« Assez bizarre, au fond, s'il faut ne rien vous taire.
« De sa future il désire entre nous,
« Observer, à loisir, l'humeur, le caractère.

« Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous
« En simple voyageur, avec l'air du mystère,
« Et non comme futur époux. »

JUSTINE.

Plaisante idée !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais !... elle semble promettre...
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL, avec intention.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! j'ai tort en effet.

M. D'ORFEUIL continue de lire.

« Je suis loin d'approuver un semblable projet ;
« Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire.
« Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
« Vous pourriez, sinon l'éconduire,
« Mon cher, au moins le négliger.
« Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
« Je suivrais mon neveu, si je me portais bien.
« Adieu. Derval. »
Plus bas, on lit par apostille :
« Gardez mieux mon secret, que je ne fais le sien. »
A sa fille.
Eh bien ! voilà le tour que Florville te joue.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connaissent trop peu.
Le projet de Florville annonce une belle âme ;
Et qui d'avance ainsi veut connaître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître :
Tu ne peux que gagner à te faire connaître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : eh bien! jouons le nôtre.
Paraissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourrait arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir,
Mais sans faire semblant du tout de le connaître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville, peut-être.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, hors d'haleine.

Monsieur, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.
Je t'avais défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon;
Je l'oubliais. Enfin, voici monsieur Florville...

M. D'ORFEUIL.

Encor! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même il se trahit. Tenez, il me parlait,
A moi comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure?

FRANÇOIS.

Eh! mais il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter; il faut le recevoir.
A François.
Qu'il vienne.
François sort.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, à sa fille, qui paraît embarrassée.

Eh! mais, qu'as-tu?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Eh bien! quoi?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue...
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon! cela ne fait rien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien!
Passer à la toilette une heure; et je parie
Qu'au retour tu seras une fois moins jolie.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.
Elle sort.

SCÈNE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout à l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

M. d'Orfeuil sort.

SCÈNE VI.

JUSTINE, seule.

Fort bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le cœur me battre.

Elle regarde.

A merveille. Ils sont deux, ainsi nous serons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE en bottes, VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment, monsieur vient de sortir.
Si vous le désirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir? point du tout. Ne dérangez personne ;
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah ! vous êtes trop bonne.
Moi, j'attendrais longtemps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, lui rendant sa révérence.

Vous êtes bien poli ; je ne puis m'arrêter.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, triomphant.

Eh bien ?

VICTOR.

Charmant accueil ! rencontre inespérée !
D'honneur !

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paraît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh mon Dieu ! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grâce, à la réalité,
Monsieur ; elle a de quoi suffire, en vérité.
On ouvre... moi, j'étais tremblant comme la feuille.
Je m'avance : on sourit, on s'empresse, on m'accueille ;
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de monsieur l'on m'a même appelé :
J'entre enfin, et déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il était dur et fier, ils seraient insolents.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable ;
Aussi, monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir ; elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! suis-je partout reçu d'autre manière ?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah ! vous voilà bien fier !
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure ; ici le hasard nous procure
Un asile ; et demain ?

M. D'ORLANGE.

Demain ? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit ;
C'est fort bien ; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde ?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais, que vous reste-t-il, enfin, de vos voyages ?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois ; et dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous ballotte,

Pestant, grondant, surtout quand vous vous égarez,
Et parfois espérant, lorsque vous espérez ;
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre ;
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre ;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher ; mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidèle.
Tu seras quelque jour bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part...

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Ah ! oui, c'était un digne et galant homme
Qui nous faisait passer tous les mois quelque somme.
Mais las ! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimais bien, cependant, ceux qu'il vous envoyait.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre !
Il me reste, en tout cas, la faveur du ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom :
De mon père, au collège, il était compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme.

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connaissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance.
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Oui, dès demain, je pars, et je vole à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courrier, je descends ;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis : « Monsieur, vous trouverez peut-être
« Mon entrée un peu leste : elle me fait connaître :
« Tel à vos yeux d'Orlange en ce jour vient s'offrir ;
« Tel, et plus prompt encor, vous le verrez courir,
« S'il pouvait être utile à son prince, à la France. »
Cet air d'empressement, et surtout d'assurance,
Le frappe : nous causons ; il m'observe avec soin ;
Et je l'entends qui dit : « Ce jeune homme ira loin. »
Dans la journée il vaque un honorable poste ;
Mille gens l'attendaient ; et moi qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte ; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis de grade en grade,
Tout naturellement aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin !... je puis être... ministre un jour :
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, persuadé par degrés.

Ah ! vous n'oublierez pas, j'espère, mon bon maître,
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non, tu dois me connaître ;
Sois tranquille ; toujours tu seras mon ami :
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible ?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, *humblement.*

Ah ! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte.
Il me prend par la main, me conduit au salon.
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah ! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies ;
Et ces dames, monsieur, à coup sûr sont jolies.

M. D'ORLANGE.

Oh ! oui. La demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmante ; et d'honneur, j'en suis d'abord frappé,
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entre elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la demoiselle chante ;
Quel goût délicieux ! et quelle voix touchante !
On me mène en un grand et bel appartement :
Je suis las ; je m'endors délicieusement,
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être :
On déjeune. Victor vient avertir son maître.
Je me lève... l'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *hors de lui-même.*

Restons, monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment : daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

A Victor.

Vous ! Mon ami, quelqu'un va vous faire connaître
L'appartement que doit occuper votre maître ;
Croyez, d'ailleurs, qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... monsieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête :
Le jour où l'on s'égare est un vrai jour de fête.

Il sort.

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, monsieur, soyez le bien venu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connais si bien, que je vous ferai grâce
De ces remercîments, dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remercîments ? bon !... il ne m'en est point dû ;
Et dans votre alentour, si je m'étais perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route ?
A part.
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins,
L'un vraisemblablement conduisait à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais trop bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah ! fort bien.
A part.
J'attendais les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien ;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs ?

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron !

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors ?

M. D'ORLANGE.

J'étais seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très-ferme, et je leur dis :
« Messieurs, que me veut-on? ma bourse? on peut la prendre;
« S'agit-il de mes jours? je saurai les défendre. »
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Les étonne.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien.

M. D'ORLANGE.

Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit : « Les braves gens nous plaisent.
« L'argent, nous le gardons, nous en avons besoin :
« Mais attaquer vos jours? nous en sommes bien loin.
« Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. »
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi; voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

A part.

Le récit est piquant. On ne peut mieux trouvé.

Haut.

Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme.
Et... de grâce, peut-on savoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez,
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, monsieur; c'est toute ma famille,
Ma seule joie; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, monsieur, de la louer;
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrais que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse;
Je m'en consolerai si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi! vous en doutez?
J'en répondrais pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connaître :
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paraître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;
Car vous êtes chez vous, monsieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE, *d'un accent très prononcé.*

Monsieur! les anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissaient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile.
A tous les voyageurs ici j'offre un asile,
De bon cœur : après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paye avec usure.
Établissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

A part.

Monsieur !... Il est vraiment aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

De mon gendre je suis déjà très-satisfait.

Ils sortent ensemble.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh! non. Ils ne le sont pas tous;
Tous ne sont pas, monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable! oh! moi, je suis bon enfant; mais du reste
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un vraiment qui serait attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vite?

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte :
Nous les trouvons, sans doute, excellents ; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE.

Que sais-je?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête monsieur; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours : dès le matin il part.
Vous ne connaissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connaître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand;
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre;
Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, vivement.

Vous êtes marié?

VICTOR.

Non, vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, à part.

Tant mieux; j'avais bien peur.

VICTOR.

Je disais seulement
Que j'étais fait pour l'être; aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore;
Et de longtemps, je pense, il ne se mariera.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par là.

VICTOR.

Vous croyez?

JUSTINE.

Au revoir; j'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc : allez, dites-le lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il ferait mieux d'éviter l'entrevue;
Et pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

Il sort.

JUSTINE, le suivant des yeux.

Il n'est pas mal.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parlait?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'entends. C'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paraître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, vivement.

Il était comme il faut.
Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvait tantôt vous dire même chose.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine?

JUSTINE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin, comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure;
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle; il plaît dès le premier abord:
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah! doucement. Ce n'est qu'un indice léger:
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, avec un nouvel habillement.

Voici, mademoiselle, une heureuse disgrâce.
A la nuit, au hasard, que je dois rendre grâce !
De détours en détours m'amener jusqu'ici,
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! cet accident chez moi n'est pas très-rare :
Je l'avouerai, souvent cela m'est arrivé :
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte ;
Mais je marche au hasard. Si la nuit m'a surpris,
De ce petit malheur moi-même je souris,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin, une lumière ;
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici je trouve encor, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grâce, et j'admire, d'honneur !...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Ah ! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais..., on se fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! en vérité,
De se fixer ici l'on serait bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et surtout un accueil plus aimable ?
Mais je ne puis longtemps m'arrêter nulle part.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déjà vous parlez de départ !

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce soir ; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon ! demain vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marierez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh ! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet... qui vous plaît, qui sait vous engager ;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serais parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi, monsieur ?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts ; car je suis ennemi de la gêne ;
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais, en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes.
Je le vois ; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable ;
Et je pourrais, par jour, être souvent coupable.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudrait bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois, pendant un mois, je puis me promener.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudrait bien encor pardonner cette absence :
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh ! je l'en préviendrais ;
Car, si j'étais au point d'épouser, je voudrais
Connaître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui-dà !

M. D'ORLANGE.

Je lui dirais : « Tenez, mademoiselle... »
Mais quoi ! je vous ennuie ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît ;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

A part.

Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine :
(Dirais-je à ma future...)

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh ! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant ; tel même, j'en convien,
« Que l'on pourrait, parfois, me croire un peu volage.
« Toute femme jolie a droit à mon hommage :
« Trop heureux de lui plaire en tous temps, en tous lieux!
« Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux ;
« Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
« Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisserait la même liberté ;
Verrait avec plaisir, même après l'hyménée,
De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup-d'œil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil,
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Partout aller sans lui, puisqu'il irait sans elle ;
Et, comme vous disiez, fidèle à son époux,
Le préférer, d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudrait permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserais promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, monsieur : Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi ! seriez-vous, monsieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourtant il faudrait, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux ;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi je le sens bien dans le fond de mon âme;
Je suis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, à part.

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense; excusez ma franchise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentiments j'ai regret de vous voir;
Mais je suis très-charmée, au fond, de le savoir.

M. D'ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose :
Aussi bien, ce serait s'inquiéter sans cause.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin, à part.

Ah! mon gendre n'a point un air embarrassé.
(Haut.)
Eh bien! mon cher monsieur, êtes-vous délassé?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourrait ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grâce qui brille!...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, monsieur, il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, et j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi j'écouterais pendant des mois entiers.
Je prends le plus souvent leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Êtes-vous voyageur, dans la force du mot?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A quelque chose près.

JUSTINE, à part.

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, monsieur, quelqu'étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu :
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, monsieur, êtes-vous?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence? Voyez! je ne l'aurais pas cru :
Vous n'avez point l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru!
En voyageant, l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, *bas, à sa maîtresse.*

Il ment fort bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *bas, à Justine.*

Avec trop d'aisance et de grâce.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur ; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe?

JUSTINE, *à part.*

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau, comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver :
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, monsieur? ma foi, je mangerai
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grâce jusqu'au dessert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Aussi bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Espérance bien chère!
J'aurais trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avais du moins l'espoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! quand il faudrait se détourner un peu.
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmants je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle donc?

M. D'ORLANGE.

Eh oui! votre réception
Me touche, me pénètre; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage serait le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors, vous accompagnerait.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Partout avec plaisir j'accompagne mon père.
Cette partie aurait surtout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle; moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettais pour longtemps en campagne,
Au lieu d'un compagnon d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer :
Elle est en amazone, ou bien en cavalier;
Tout prend autour de vous une face nouvelle :
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle; enfin on le voit mieux.
Est-on las? on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublierait sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito;*
Car c'est là ma manière, et je hais, en voyage,
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu, tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encore, en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même, en écoutant;
Et vos riants tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons en effet au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel!...

M. D'ORFEUIL.

Et vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, embarrassé.

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'était un bel endroit ! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et dites-moi, la mer est-elle loin ?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup-d'œil superbe !

M. D'ORLANGE.

Oh ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien ! c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez ;
Et même en pleine mer vous vous promènerez.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais... j'aurais peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle faiblesse extrême !
Eh ! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime ?...
Il se reprend.
Près d'un père ?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper ;
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, monsieur... monsieur d'Orlange ?

JUSTINE, à part.

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

A d'Orlange. A sa fille.

Venez. Ma fille, et toi, viens-tu?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans le moment,

Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL, bas, à sa fille.

Allons. Il est charmant.

Il emmène d'Orlange.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE, qui se regardent quelque temps.

JUSTINE.

Eh bien, mademoiselle?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Plaît-il?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur!

JUSTINE.

Le voilà.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui? moi, mademoiselle! Oui, je vous l'ai prédit :
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire :
En un mot, le premier a fait tort au second.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! quelle différence!

JUSTINE.

Écoutez donc : au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage ;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage
Est aimable...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un tel mot est bien vague à présent.
De séduisants dehors, un babil amusant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable ;
Et Florville, à mes yeux, serait fort agréable,
Si Florville, pour moi n'était qu'un étranger :
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre ;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh ! tout son entretien.
Quelle légèreté !

JUSTINE.

C'était un badinage ;
Il fallait bien ainsi jouer son personnage.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours ;
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui, vains, légers, inconséquents, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même en fort peu de paroles :
Amant fort agréable, et fort mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vite, entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée.
D'un beau portrait votre âme était préoccupée.
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce ?

FRANÇOIS, à Justine.

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment ?...

FRANÇOIS.

Oh ! celui-ci s'est perdu tout de bon.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être ?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle ; il est tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais ! en vérité, la rencontre est unique.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va-t-il monter ?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père ?

FRANÇOIS.

Pas encor.
J'y courais ; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Écoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.

Pour moi, je vais trouver mon père, de ce pas,
Et je l'avertirai ; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

Elle sort.

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon le voici.

Elle le regarde.

Il n'est pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, UN LAQUAIS, qui sort après l'avoir introduit.

FRANÇOIS.

Dans ce salon,
Voulez-vous bien, monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,
J'attends, vous avez l'air d'un serviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai ;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui ? votre maître... a-t-il des enfants ?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable ?

FRANÇOIS.

Oh ! oui. Partout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt ; cela me désespère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier ?

FRANÇOIS.

Hélas ! monsieur son père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux ?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit Monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre ?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé ?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas ; mais, sans être informé

De ces secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

Il sort.

SCÈNE IX.

M. DE FLORVILLE, seul.

Je suis content de ce court entretien ;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître :
Celui-ci pour Florville est loin de me connaître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'était traité par lettre,
Et si j'avais voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe : si je suis content, je me déclare :
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage !

SCÈNE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part, de loin.

Où donc est-il ? Je suis curieux de le voir.
Haut.
Ah ! bon. C'est moi, monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître ?...

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois monsieur son fils, peut-être ?

M. D'ORLANGE.

Je ne suis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon :
Monsieur est, je le vois, ami de la maison.

M. D'ORLANGE.

Moi ! point du tout : bientôt je le serai, sans doute.
Je suis un voyageur, égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, sans doute, ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quel est ce zèle extrême ?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui !

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur ! surtout d'une gaîté !
Sur ma foi, vous serez ravi de le connaître.

M. DE FLORVILLE.

C'est assez, en un soir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connaissez pas le maître de ces lieux,
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connaître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui ? moi ! j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi, vous plairez dès le premier coup-d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne !...
C'est sa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante ;
C'est dans tous ses discours une grâce touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur ? je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée :
Par degrés... que dirai-je ? elle s'est animée ;
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté :
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui serait agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez ce soir pour la première fois ?

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. DE FLORVILLE, à part.

Tout ceci cache-t-il un mystère ?

Haut.

Et... comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrais. Mais quoi ! je ne puis ; dès demain,
Il faudra, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain.

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très-forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, monsieur ?

M. DE FLORVILLE, à part.

Je puis mentir,

Haut.

Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble ?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

Oh ! le charmant voyage !
Il nous paraîtra court celui-là, je le gage ;
Henriette fera les frais de l'entretien :
Henriette est le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! fort bien.

A part.

Ce monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure !
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier :
Mais quoi ! les voyageurs font bientôt connaissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! monsieur !

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouillerait point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez ?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce serait bien dommage !
Mais si la même belle obtenait notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé ; l'autre, quoiqu'à regret.
Céderait sans murmure, et se retirerait.

M. DE FLORVILLE.

L'effort serait cruel pour une âme sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirais pour une fille unique,
Et que vous survinssiez... ?

M. D'ORLANGE.

Bon ! bon ! terreur panique !

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu ;
Monsieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE

Par exemple, ici, si j'aimais Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrète ;
Et moi, je vous rendrais même service ailleurs.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, messieurs ?

M. D'ORLANGE.

Pour souper ?

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, à Florville.

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, à part.

Ma foi ! si j'y comprends un seul mot, que je meure !
Serais-je donc ici venu trop tard, d'une heure ?

Ils sortent ensemble. Olivier les suit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE FLORVILLE, seul.

Je n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette ? Ah ! rien n'est plus possible :
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible ?
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grâce, esprit, elle a tout ; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avait prévenu !

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur ?

M. DE FLORVILLE

J'ai parcouru cette aimable demeure :
Elle paraît charmante.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! charmante !... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure :
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL

Monsieur aimerait donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préfèrerais à la ville, à la cour;
J'aime les prés, les bois, surtout la solitude.
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur.
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avais une aimable compagne,
Je passerais ma vie au sein de la campagne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous:
J'entends une retraite isolée et profonde.
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur, et nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites:
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement,
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi! mademoiselle,
Ce monsieur qui d'abord m'a montré tant de zèle,
N'est donc qu'un voyageur égaré?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paraît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable ;
Et le premier coup-d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déjà beaucoup, et surtout aujourd'hui...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien ! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocents plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très-solitaire.
Une autre trouverait cette retraite austère :
Eh bien ! ma solitude a pour moi des appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! je le crois. D'ailleurs cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre :
Vous faites son bonheur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi, dès mes plus jeunes ans ;
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisants,
Écarter loin de lui les ennuis, la tristesse,
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse !
Il aime la musique : eh bien ! chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suis, de plus, sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire :
Doux emploi ! tous nos soirs sont bien vite écoulés.

M. DE FLORVILLE.

Très-vivement. En se reprenant.
Ah ! je vous aiderai... ce soir, si vous voulez,
Vous vous reposeriez...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je vous suis obligée.
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, eh bien, je le dirai tout bas :
Car un autre en rirait; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule :
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisais sa partie, ensuite je lisais;
Je l'écoutais, surtout; enfin, je l'amusais;
Et moi j'étais heureux en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à la fois, m'est chère et douloureuse.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir !
Une mère! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir ! pourquoi, mademoiselle ?
Ah ! gardez-vous en bien : la cause en est trop belle ;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerais :
Qui connut vos plaisirs, doit sentir vos regrets.
J'éprouve en ce moment un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas ! pourquoi faut-il que des moments si doux
S'échappent aussi vite !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être en ces lieux n'ai-je que peu d'instants...
L'autre étranger ici restera-t-il longtemps,
Mademoiselle ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais !... je l'ignore ; mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère ;

Et... nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui...

M. DE FLORVILLE *à part.*

Comme elle paraît émue en le voyant?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout, d'honneur! je puis être indiscret :
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gênerait.

M. DE FLORVILLE *à part.*

Fort bien! vous allez voir que c'est moi qui le gêne.

M. D'ORLANGE *à Florville.*

Je suis un paresseux ; mais j'en porte la peine :
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement,
Vous me sûtes hier prévenir...

M. D'ORLANGE.

D'un moment,
Ma venue en ces lieux a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, monsieur, bien heureux l'un et l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai ?
Le portrait que j'ai fait vous paraît-il flatté ?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grâce;
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainsi je rêvais donc à vous, mademoiselle.
Je vous voyais partout, au château, dans le bois;
Et je vous voyais... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon âme était charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée.
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même de loin la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,
Et je vais voir... partout règne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui, le feu, justement,
Avait pris, par malheur, près de mademoiselle,
Chez Justine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! bon dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grâce à mon zèle.
On est bien dispensé de politesse alors.
Je pousse votre porte, et, redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déjà vous étiez éveillée,
D'une robe légère à la hâte habillée :
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor :
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi ! déjà la flamme en barrait le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire ?

M. D'ORLANGE, à mademoiselle d'Orfeuil.

Mon manteau vous couvre le visage,
Même aux dépens du mien : moi, je risquais si peu !
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en était chargé ;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille :
Monsieur portait le père, et je portais la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

En ce cas qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh ! j'aurais eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut ; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'était qu'un rêve.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mille grâces, monsieur, d'un si généreux soin :
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin.

Messieurs, vous paraissez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connaissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disais.

M. DE FLORVILLE.

Et surtout on la fait
Si vite avec monsieur!

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet
J'ai vu que nos humeurs étaient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur...

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies.
Hein?.. qu'en dis-tu, ma fille?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est.
Mon père, je le sens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, à part.

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, partout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeuné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, à part.

Il l'entend bien.
Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(Haut.)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille,
(A Florville.)
Vous, monsieur, venez voir ma petite famille.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Monsieur la reverrait peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon dieu, point du tout; je l'ai vue à loisir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh! non, depuis une heure, au-moins, je me promène.

M. D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourrait la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non, voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, saluant mademoiselle d'Orfeuil.

Il n'était pas besoin de sortir du château.

(Il sort avec M. d'Orfeuil.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte !

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de moments à passer près de vous !
Et j'irai perdre, moi, des instants aussi doux !...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais ! la fiction vous paraît familière,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah ! pardonnez : ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci,
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je croyais que monsieur aimait la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord ; mais tel plaisir est insipide et fade
Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien :
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grâce,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sitôt ?
Je ne le croyais pas.

M. D'ORLANGE.

Ah ! souvent, il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup d'œil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, mademoiselle,
J'étais un voyageur, distrait, toujours errant,

Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh bien ?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi ! Je suis... hélas ! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon :
De deviner, monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre ;
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le : jusque-là, je dois tout ignorer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, seul.

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire,
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant, je ne suis qu'un simple voyageur.
Même à voir de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé j'ose la croire atteinte :
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornaient, en son essor, ma haute destinée !
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands événements je me sens réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le roi, l'état, pacifier la terre.

De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.

Arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision.

Le vaisseau, sur lequel je m'étais embarqué,
Par un corsaire turc, en route, est attaqué...
Je défends, presque seul, mon timide équipage...
Mais enfin le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends... Les Turcs, charmés de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur
Qu'avait tué mon bras. Le sort me favorise :
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens, par degrés, à de très-haut emplois...
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au visir ; il prétend qu'on me chasse...
On le chasse lui-même, et je monte à sa place...
— « Pacha, dit le visir, les Russes sont là ; cours,
« Et bats-les. » Je les bats ; puis je prends, en trois jours,
Ismailow, Okzakow, Crimée et Valachie...
Mon nom devient fameux par toute la Turquie...
Le sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,
Me fait son gendre : il meurt ; et je règne après lui,

Au comble du délire.

Me voilà donc le chef de la sublime Porte !...
Mais ma religion, mais mon culte !... Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers ?
Mon dogme est d'adorer le dieu de l'univers.
Il est celui des Turcs ; et tous, à mon exemple,
Vont ne bénir qu'un Dieu, dont le monde est le temple.
Ce n'est pas que je sois jaloux d'être empereur ;
Mais instruire un grand peuple et faire son bonheur,
Voilà la gloire unique, oui...

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

N. B. Victor est déjà entré sur la scène, et sans être vu, a écouté, depuis ces mots : *Le capitan pacha, etc.*

VICTOR se prosternant.

Sultan !

M. D'ORLANGE

Eh bien ! qu'est-ce ?
Que veut-on ?

VICTOR.

Au sérail on attend ta hautesse...

M. D'ORLANGE, se croyant encore le grand-seigneur.

Quel est l'audacieux ?...

VICTOR.

La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !... c'est toi, Victor. Malheureux ! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage ; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel ; je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé...?

M. D'ORLANGE.

Eh ! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit ; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite ;
Un commis est ministre ; un jeune abbé, prélat ;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,

Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien ! chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels c'est une utile trève.
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais ?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur, que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux ;
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes ;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuné pourtant serait bien de saison ;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change ;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raisonne assez passablement.

Il sort.

SCÈNE VIII.

VICTOR, seul.

Il est fou... là... se croire un sultan ! seulement !
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie ;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non.

Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot !... quel bonheur !
J'acheterai d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh ! oui ! dans ce canton, j'aime ce pays-ci ;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service !
Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier !... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir !
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup-d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Plus heureux que monsieur... le grand turc sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas sur mon passage, on se dira : « Voilà
« Ce bon monsieur Victor » ; cela me touchera.
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,

Il cherche.

Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh ! mais...
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? serait-il bien possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.

Il crie.

Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, monsieur ?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre ?...

VICTOR.

Ah ! mademoiselle, excusez, je vous prie ;
Venez m'aider, de grâce, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds ? expliquez-vous.

VICTOR.

Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.

Ils sortent ensemble.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE l'amène mystérieusement.

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur ; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL sourit.

Quel est donc ce mystère ?

M. D'ORLANGE.

Ah ! si vous pouviez lire
Dans ce cœur ?...

M. D'ORFEUIL, toujours de même.

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois ; mais saurai-je à la fin ce secret ?

M. D'ORLANGE.

Oui ; c'est assez longtemps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute ; puis, pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Eh bien ! puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment ?

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre :
En un mot, je l'adore ; et si j'osais prétendre
A sa main, cet hymen ferait tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être ;
Mais il est naturel de se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez ;
Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connais fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, monsieur, que vous trouvez ma fille...?

M. D'ORLANGE.

Ah ! monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé ;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé ?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Écoutez, je vais voir notre jeune personne ;
J'espère que tous trois serons bientôt d'accord.
Car, si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

Il sort.

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, monsieur.

SCÈNE II.

M. D'ORLANGE seul.

Mais comme tout s'arrange!
J'aime, je plais, j'épouse... O trop heureux d'Orlange!
Qui m'aurait dit hier, lorsque je m'égarais,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrais :
Qu'en ce château, moi-même... Il est un peu gothique.
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père est un brave homme, il entendra raison ;
Car je suis, à peu près, maître de la maison.
Ces grands appartements sont vraiment détestables,
Nos bons aïeux étaient des gens fort respectables ;
Mais ils ne savaient pas distribuer jadis.
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin ; car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille...
Quoi ! je fais tout ôter. Nous avons du terrain :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt ; ils sont tous dans mon portefeuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un bien sombre : on n'y voit rien du tout ;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on? un Amour, un vieux temple ?
Un kiosque ? oh ! non, rien d'étonnant ; par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeste en dedans ; le luxe en est banni :
On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi : je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs : je les arroserai ;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure,
Et tout autour de moi la plus belle verdure...
De ce lieu tout mortel est d'avance exilé.
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.
Là, je rêve, je lis ; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette

Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit,
Retenant son haleine ; elle ouvre et s'introduit.
Ah ! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, mademoiselle, a comblé tous mes vœux :
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande ;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non, vraiment. Et ma noce ? oh ! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs sont déjà dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête :
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfants, des vieillards, les filles, les garçons ;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice...
Que vous dirai-je enfin ? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu ! que tout cela sera charmant à voir !
Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce.
Le jour n'est pas si près...

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

Voyant arriver Florville.

Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, *qui a entendu le dernier vers.*

Je vous suis obligé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire;

J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.

Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher.

Cela s'entend, je crois.

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'est plus clair.

Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vite.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces, monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi! vous partez? sur vous j'avais compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvait
Qu'Henriette déjà fût promise à quelqu'autre,
Qu'auriez-vous fait alors ?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre ?
Je trouverais, d'honneur, on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère ;
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que lui ?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurais été charmé de le connaître.

M. DE FLORVILLE, faisant un geste.

Et... si...

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival :
Je ne le tuerais point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête :
S'il vous tuait ?

M. D'ORLANGE.

Eh bien! si le destin m'apprête
Une si belle mort, soit; je m'y dévouerai,
Monsieur; par deux beaux yeux heureux d'être pleuré!
Mais c'est mal à propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis; car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrais pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant!
Peut-être... le beau sexe est si compatissant!
De sa main... pourquoi non? Jadis les demoiselles
Soignaient les chevaliers qui se battaient pour elles.
Mon Henriette est tendre : oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse :
Mais Bayard près de lui n'avait point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira : je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard!... de ses yeux une larme est tombée.
Ah! si je suis malade, elle n'est guère mieux;
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrais, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi! si par malheur vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux est bien loin de paraître.
Mais de votre départ je suis très-affligé:
Car vous m'êtes si cher!...

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais...

M. D'ORLANGE.

Je serais enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime surtout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE, *frappé tout à coup d'une idée.*

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai sur vous des vues...
N'en dites mot. Adieu.

Il sort

SCÈNE VI.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit! Je le voi :
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrais d'un seul mot me faire reconnaître...

Mais non, elle aime l'autre ; il est trop tard peut-être ;
Et je l'affligerais, sans être plus heureux.
Cet hymen, cependant, eût comblé tous mes vœux.
Le père me convient, et la jeune personne
Est charmante : il est vrai qu'elle se passionne
Un peu vite... Eh ! pourquoi me suis-je déguisé ?
Pour ce monsieur, vraiment, le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercherait querelle...
Mais pourquoi ? sa méprise est assez naturelle...
Il arrive ; on lui fait un gracieux accueil ;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup-d'œil.
Laissons-lui son erreur ; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Ah ! puisqu'excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.
Oui...

SCÈNE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur, recevez mes adieux...

M. D'ORFEUIL.

Bon ! qu'entends-je ?
Vous partez ?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel dessein étrange !
Vous n'en avez rien dit à déjeuné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me suis consulté, monsieur et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! avant de partir, vous dînerez, sans doute ?

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose...
Qui vous plairait.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrais d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ah! croirais-tu, ma chère,
Que monsieur veut partir?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, avec un peu de dépit.

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir...

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout, ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvait me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connaissez point les moulins, l'ermitage...

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressait le plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quelle froideur extrême!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins, la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardonnez... je voyage si peu!
Je dis à ce pays un éternel adieu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce matin même encore il paraissait vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour
J'aurais voulu, monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, à part.

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.

Haut.

C'en est trop; je m'oublie en ces touchants adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grâce...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture.

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, monsieur, je vous conjure.
Mille remercîments de vos généreux soins.
Adieu, mademoiselle ; et puissiez-vous, du moins,
Puissiez-vous, dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur ! bonheur, hélas ! si rare,
Et que vous avez droit cependant d'espérer.

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déjà ? mademoiselle est donc bien satisfaite ?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.
Adieu, monsieur, adieu, pour la dernière fois.

Il sort.

SCÈNE IX.

M. D'ORFEUIL, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne :
Mais il a l'humeur sombre ; et ce n'est pas la mienne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvait les cacher :
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'âme tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc ! comme il est toujours gai !
Quel aimable babil ! quelle grâce !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjouement, surtout de la franchise.
Mais j'aurais souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles âmes!
En un mot, je voudrais...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, mesdames!
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh mais! demeure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Permettez-moi ; je vais revenir tout à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah ! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels ; ils couronnaient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre âme,
Vous pardonnez, monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment ?

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit ; mais c'était sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE

Eh mais !... daignez permettre.
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre
De mon oncle ?

M. D'ORFEUIL.

Eh oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi ! mon oncle vous écrit ?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle lui-même.

M. D'ORLANGE.

Allons donc ! monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel ! que ma surprise est grande !
Est-il bien vrai ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, à M. d'Orfeuil.

Monsieur... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

A M. d'Orlange, en s'en allant.

J'y vais. Oui, j'étais prévenu ;
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Ah ! Victor, qu'est-ce donc qu'il veut dire ?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Eh bien ?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Se peut-il ? comment me savait-il ici ?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre ;
Car vous saurez, monsieur qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre ! et pour qui ?

VICTOR.

Pour un futur époux ;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu ? je m'y perds. Répète donc, de grâce...

VICTOR.

Oui, monsieur : un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, était d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venait pour surprendre.
Vous parûtes ; d'abord, on vous prit pour le gendre :
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé ;
Voilà pourquoi sitôt vous vous crûtes aimé,

Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville.
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je comprends enfin... J'étais surpris aussi
De voir... Mais quoi ! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, monsieur, je vous supplie ?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

Il sort.

VICTOR, en s'en allant.

Encor quelque folie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. D'ORLANGE, seul.

Victor est donc parti ! je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramènera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice,
Cruel, mais qu'après tout il fallait que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser.
Cet homme est le futur ; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais disparaître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant ; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route ;
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits !
Ah ! l'accueil qui m'attend paiera tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'allégresse !...
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits enfants.
Henriette me dit... que ces mots sont touchants !
« Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère !...
« Je vous dois mon bonheur, mes enfants et leur père. »
Serais-je plus heureux si j'étais son époux ?
Quelqu'un vient : c'est le père, allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. D'ORFEUIL, D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre ?...
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui ; je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre ?
A cet oncle indiscret ?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu pour vous ; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser, mais je ne puis m'en plaindre :
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre ?

M. D'ORLANGE.

Il avait ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.
Savez-vous bien, monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime ?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvait vous échapper ?
Mais, monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper.

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos désirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendrait de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère ;
Je sens que l'étranger nous était nécessaire,
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché : mais quoi ! je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce monsieur gagnerait à se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je serais très-fâché, s'il ne revenait point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus ; justement, la voici.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, à sa fille.

Eh bien ! voilà Florville, et tout est éclairci.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à désirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.

Je vous laisse tous deux ; car vous avez, je pense,
A vous faire en secret plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Ah ! oui.

M. d'Orfeuil sort.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part.

De mon rival servons les intérêts.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

C'en est fait, écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non : vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez : mais quoi !
Si je ne l'étais point ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais ! monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, vivement.

Vos alarmes, monsieur ? quel sujet ?..

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je me rends justice.

J'ai (car d'avance il faut que je vous avertisse)
Mille défauts, d'honneur, pour un mari, s'entend.
Je me connais; je suis vif, volage, inconstant;
Et capricieux même, il faut que je le dise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable;
Qu'en dites-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est tout-à-fait estimable.

A part.

Voudrait-il m'éprouver?

M. D'ORLANGE.

Eh! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observais tantôt,
Ses discours sont remplis de raison, de justesse;
Ils respirent la grâce et la délicatesse :
Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous plaisantez...

M. D'ORLANGE.

Moi! non, je suis de bonne foi.
A vos charmants attraits j'ai cru le voir sensible :
Qui ne le serait pas?.. Et s'il était possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher!
Dites-le : je suis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin? à lui céder moi-même
Tous mes droits... si j'en ai.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême!
Mais, encore une fois, il n'est plus question
De vain déguisement, de supposition;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,

Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est vous qui bientôt me connaîtrez, je crois.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR qui entre mystérieusement, et à l'air de vouloir parler en secret à son maître.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE, voulant emmener Victor.

Je vais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Restez : c'est moi, monsieur, qui me retire.

Elle sort.

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Eh bien?

VICTOR,

Il va venir : il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutais pas.
Et ma lettre?...

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre?...
Mais qu'avez-vous donc mis, monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment?

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant, il a d'abord pâli;
Puis il a pris un air... un air... là... très poli,

Mais extraordinaire. « Oh! oui, j'irai sans doute,
« (A-t-il dit.) Je comptais poursuivre au loin ma route;
« Mais ceci me retient. Vite (dit-il alors
« Au postillon), retourne au château d'où tu sors... »
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

Victor sort.

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, monsieur? c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Non, je vous connaissais assez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux;
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'était dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,
Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant;
Lisez.

Il le lui remet.

M. D'ORLANGE lit.

« Voulez-vous bien revenir à l'instant?
« Ne demandez que moi; j'ai deux mots à vous dire;
« Gardez qu'on ne vous voie. » Ah!...

Il rit.

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
D'un ton martial.
Attendez, je reviens.

Il sort.

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, seul.

Il faut que je l'attende!
Il me rappelle; il veut qu'en ces lieux je me rende;
Je revole à l'instant; et monsieur n'est pas prêt!...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paraît?...
Je crains pour le futur sa tendresse inquiète....
Hélas! je crains surtout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?
Je suis bien malheureux! J'ai des droits à sa main:
J'arrive : mais je vois qu'un autre est aimé d'elle:
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient... c'est elle! Ah! ciel!

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, de loin, sans voir Florville.

Florville dans ces lieux

Apercevant Florville.

M'avait dit que quelqu'un me demandait... Ah dieux!

Haut.

C'est vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir....
Je ne me flattais pas de jamais vous revoir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? c'est.... pardon. Une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais : votre père a reçu mes adieux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je les avais reçus moi-même... Il serait mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paraître;
Ma visite, à présent, le troublerait peut-être.
Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçait, ce semble, une union prochaine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, j'étais sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesait d'avance, et j'en aurais gémi.
Mon père, heureusement, est mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père :
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisais trop d'honneur :
Je le croyais aimé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins je le soupçonne,
L'a prévenu...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimais personne,
Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE, à part.

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh dieu! l'espoir enfin me serait-il rendu?
Haut.
Votre cœur serait libre encor, mademoiselle?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A lieu de me toucher! heureux Florville!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh quoi!
Vous enviez son sort?

M. DE FLORVILLE, vivement.

Ah! je parle de moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

De vous, monsieur!

M. DE FLORVILLE.

Eh! oui. La feinte est inutile,
Vous êtes libre encore, et moi je suis Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous Florville?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour!
Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis et que je vous adore.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'entends-je! eh quoi? c'est vous qui m'étiez destiné?
A part.
Se peut-il? Ah! mon cœur l'avait bien deviné.
Haut.
Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étais aimé! qu'entends-je? et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici; j'étais loin de songer...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.
Du désespoir je passe au comble du bonheur;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCÈNE X.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avais-je donc, monsieur, si mal choisi la place?
Et faut-il dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Épargnez-moi, de grâce :
Je sens assez, monsieur, combien je suis ingrat.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi je sens tout le prix d'un trait si délicat.
A monsieur d'Orlange.
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime :
Vous en avez, monsieur, de vrais à mon estime.
A son père.
Vous savez notre erreur, mon père?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville : enfin on le connaît!

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grâce à ce dessein étrange,
S'était trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allais sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour moi, je vous pardonne,
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! discours superflus!
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah! que je dois rendre grâce
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace!

M. D'ORLANGE.

Moi! j'ai fait mon devoir. Ah! respirons... l'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang :
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai.
Assez d'autres sans moi serviront bien le prince;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Serait-il une terre à vendre en ce canton?

M. D'ORFEUIL.

Justement : j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achète. J'y prends une femme estimable,
D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfants; le grand nombre m'en plaît;
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élèvera les filles :
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi :
Je saurai démêler leur goût, leur caractère;
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné!

A M. d'Orfeuil.

Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme :
Il pourrait épouser la fille de madame.

Il montre mademoiselle d'Orfeuil.

A M. d'Orfeuil.

Trop heureux! Tous alors, nous serons vos enfants.
Vous sourirez, mon père, à nos soins caressants.
A cent ans, vous direz : « Je n'avais qu'une fille;
Et tout ce qui m'entoure est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des Châteaux en Espagne.

FIN DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Représentée, pour la première fois, le 4 *mars* 1791.

PERSONNAGES

M. (le baron) de Crac.

Mademoiselle de Crac, sa fille.

M. d'Irlac, sous le nom de Saint-Brice, fils de M. de Crac.

M. Francheval, amant de Mademoiselle de Crac.

M. Verdac, parasite.

Thomas, laquais, jardinier et garde.

Jack, page de M. de Crac.

Le Magister du village.

Tout le village.

La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL

COMÉDIE

SCÈNE I.

SAINT-BRICE, seul.

Oui, des événements j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice!
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'était... qui? Crac, mon père; il m'embrasse
Sans me connaître encore : en son petit château,
Où j'allais, il m'emmène, et j'entre *incognito.*
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile
Le papa me retient : moi, je suis si facile!
Il est brave homme au fond, spirituel et gai;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant : le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler.. que sait-on?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu, mais tranchons : l'air aisé, le ton ferme,
Du front; gardons surtout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.

...Peut-être est-ce manquer de respect au cher père;
Mais le cœur paternel fera grâce, j'espère :
Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval;
Oh! oui. Voici ma sœur: mais elle n'est pas mal.

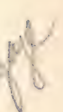
SCÈNE II.

SAINT-BRICE, MADEMOISELLE DE CRAC.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous vois d'abord : c'est un heureux présage.
Déja levée!

MADEMOISELLE DE CRAC, avec l'accent.



Eh mais! c'est assez mon usage.
Ici, grâce à l'emploi qué l'on fait dé ses jours,
Plus tôt on les commence, et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi, surtout en ces demeures;
Les jours coulent, je crois, plus vite que des heures.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah! dé grâce...

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instants si doux,
Je regrette le temps que j'ai passé sans vous.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Toujours à cé ton-là jé mé trouve étrangère,
Bien qu'en cetté maison parfois on ésagère.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier soir, un conte sans égal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein, pourtant... Non pas qué jé l'excuse :
Car moi, jé n'aime rien qué la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi ; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté,

Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur.. si j'ose ici diré cé qué jé pense,
Entre nos traits, jé crois, il est quelqué rapport.

SAINT-BRICE.

Eh bien! je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Oui, vous mé rappelez lé souvenir d'un frère,
Qué j'aimois tendrement, à qui j'étais bien chère :
Il sérait dé votre âge... Ah! régrets superflus!
Cé frère si chéri, probablement n'est plus ;
Dès longtemps nous n'avons dé lui nullé nouvelle.

SAINT-BRICE.

Se peut-il ? Que sait-on pourtant, mademoiselle ?
Des frères qu'on crut morts... ressuscitent souvent.
Peut-être un jour...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh mais! si lé mien est vivant,
Il m'oublie, et cé coup né m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier ? Oh non! cela n'est pas possible.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé né m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frère,
En tout cas, un amant console et sait distraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Un amant, dités-vous ?

SAINT-BRICE.

Eh oui!... vous rougissez ?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui ? moi, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Vous-même ; et c'est en dire assez.
Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être ;
Et j'aurais grand plaisir... on vient ; c'est lui peut-être.

MADEMOISELLE DE CRAC, vivement.

Lui-même.

SAINT-BRICE.

Alors, je vais troubler votre entretien :
Je crains d'être importun.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, né craignez rien.

SAINT-BRICE.

A part.

Vous permettez ? je reste. Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, avec l'accent et le ton vif.

De loin, à part.

Quel contré-temps ! encore avec cet étranger !

Haut.

Pardon, madémoiselle, on peut vous déranger.

MADEMOISELLE DE CRAC, à Francheval.

Eh ! pourquoi donc, monsieur, cetté cérémonie ?

FRANCHEVAL.

Jé né vous savais pas sitot en compagnie ;
Sans quoi... l'on m'avait dit qu'avec votré papa,
Dès le matin, monsieur chassait...

MADEMOISELLE DE CRAC.

On vous trompa.

FRANCHEVAL.

Eh mais ! jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi, je ne chasse guère :
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est cé qui mé paraît ; et meme j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand jé suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenais de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé de cet ecès dé zele ;
Mais dé votré discours fus-jé seul lé sujet ?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous, discret.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'aperçois Verdac, ét jé né l'aime guère.
Vous permettez, messieurs ? jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui.

Mademoiselle de Crac sort

Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère ?

FRANCHEVAL.

Au moins, un mot, dé grâce.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir seul un instant ?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi j'entend.

Il sort.

SCÈNE IV.

M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on mé fuit ; la pétite personne
Ne m'aime pas beaucoup, du moins jé lé soupçonne.

FRANCHEVAL, de mauvaise humeur.

Elle a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux la meme aversion :
En flatteurs caressés cet univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher, est vieux commé lé monde.
Éve a péché, pourquoi ? parcé qu'on la flatta ;
Esemple qué dépuis mainté femme imita.
C'est un poison si doux qu'il chatouillé les ames...
Que d'hommes en cé point, dé tout temps furent femmes ?
Mon varon l'est surtout : or, c'est l'essentiel.
Si la fille mé hait, mon poison, grâce au ciel,
Dans lé cœur du papa sé glisse à la sourdine ;
Il m'aime enfin ; ét c'est chez lé papa qu'on dine.

FRANCHEVAL.

Comment pour un répas blesser la vérité !

VERDAC.

Un bon répas jamais fut-il trop acheté ?
Et qué m'en coûté-t-il ? un peu dé complaisance.
Jé n'ai pas avec lui besoin de médisance.
Il suffit dé lé croire : il hable à chaque mot,
C'est sa manie : hé donc, jé serais un grand sot,
D'aller lé démentir sur uné vagatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle...?

VERDAC.

Votré délicatesse est bien peu dé saison :
Quand on a bonné table, on a toujours raison ;
Aussi, jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.

S'il parle, j'applaudis ; jé ris dès qu'il veut rire.
Jé né suis pas sa dupe, ét m'amuse *in petto;*
Par là jé m'établis dans son pétit chateau,
Chateau qui n'est au fond qu'uné gentilhommière :
Qué dis-je ! cé serait uné simple chaumière.
On y dîne, mon cher, on y soupe ; il suffit :
Crac en a lé plaisir, ét j'en ai lé profit.

FRANCHEVAL. On entend un cor.

A merveille, monsieur ; mais j'entends grand tapage ;
Ah ! c'est notré chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage ? Oh, oui ! lequel est composé
D'un jardinier bonace, en garde déguisé,
D'un page, pétit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau dé livrée.
Jack est essentiel. En cé pétit garçon,
On voit lé dindonnier, lé page et l'échanson.
Il s'acquitte assez bien surtout du dernier role.
Mais voici tout lé train ; il n'est rien dé plus drole.

On entend le cor de plus près.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK.

Quatre petits garçons, paysans, armés de bâtons.

M. DE CRAC, gravement.

Enfants, pétits laquais qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, jé pairai vos papas,
On né mé vit jamais prodigué de louanges,
Mais ils ont rabattu comme des pétits anges.

Les petits garçons sortent.

SCÈNE VI.

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

Bonjour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur lé varon.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.
Je mé suis amusé comme un roi ; mais du reste,
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DE CRAC.

En effet.
Jé n'en suis pas moins las ; car j'ai couru, Dieu sait !
Moi, jé né chasse point comme vos pétits maîtres.

Il s'assied.

Page, mets bas ton cor, ét viens m'oter mes guetres.

JACK, avec l'accent.

Oui, monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor

VERDAC.

Lé compère déjà donné fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh ! jé lé formerai. Songé bien à ma meute.

JACK.

A votre?... Monseigneur, je n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne ét lé petit ?

J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites cé qu'on vous dit.

Jack sort.

SCÈNE VII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

Pourquoi t'es-tu là-bas si longtemps fait attendre,
Thomas ? Quel est lé bruit qui sé faisait entendre ?

THOMAS, *sans accent.*

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC.

Un soufflet ?

THOMAS.

Oui, vraiment.

M. DE CRAC.

Ah ! si jé l'avais su !

Et dé qui donc ?

THOMAS.

De qui ? mais de monsieur de Trape

En personne.

M. DE CRAC.

A ce point le jeune homme s'échappe ?

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on né vit jamais brutalité pareille.

Il fait mine de sortir.

Cadédis ! jé m'en vais lui parler à l'oreille.

Il revient.

Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parce qu'il part demain.

VERDAC.

Eh! mais à quel propos
Cé démelé? pourquoi?

M. DE CRAC.

Pour une vagatelle,
Qui né mérite pas qué jé vous la rappelle.
Cé jeune hommé prétend qué jé tire chez lui :
Suis-jé dans le cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Lé faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte ét moi né sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis uné certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur sé souviendra, j'espère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chosé s'est passée entré lé comte ét moi.
Jé né sais cé qué c'est dé prendre la trompette :
Mais jé vous l'ai méné, messieurs, jé lé répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi! toujours mé commettre avec un imprudent!
Dieu m'en garde! mais quoi, laissons céla dé grâce.
Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.
J'avais tué lévreaux et perdraux, Dieu merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte ?

M. DE CRAC.

Eh ! quand tu récévais un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier ; ces messieurs sont témoins...

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue uné pièce dé moins !

FRANCHEVAL.

Dé lièvres cépendant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, à M. de Crac.

Votre histoire ?

M. DE CRAC.

A Thomas.

Écoutez, jé... Qué fais-tu là, toi ?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon, l'ayant vu commé moi ?

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh ! sors.

Thomas sort.

SCÈNE VIII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, à part.

Comme il va s'en donner !

M. DE CRAC.

Lé fait est très-certain ;
Mais vous en douterez ; car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute ?

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drole.
J'allais tranquillement, mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un lièvre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh ! rien n'est plus commun :
Il ne m'arrivé pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil : à tirer je m'apprete ;
Frrr... un perdreau s'envole au-dessus dé ma tête.

FRANCHEVAL.

Qué faire ?

M. DE CRAC.

Un autre, alors, sé sérait contenté
Dé tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh ! oui, j'aurais opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Eh bien ! moi qui suis un bon apotre,
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un ét l'autre.
L'un s'arrete tout court ; l'autre la tête en bas
Descend...

VERDAC.

Oh ! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous né voyez pas
Lé perdreau justément tomber dessus lé lièvre,
Qui respirait encore.

VERDAC, riant beaucoup.

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, semblait être à chéval,
Et fût resté longtemps dans la meme posture,
Si mon chien n'avait pris cavalier et monture.
Eh donc ? qu'en dites-vous ?

FRANCHEVAL.

Monsieur... en vérité...

VERDAC.

Rien dé plus curieux, surtout dé mieux conté,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encore ensemble ;
Et jé prétends qu'un jour la broche les rassemble;
Qué dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'uné telle union les yeux séront ravis.
Quel jour est-ce ?

M. DE CRAC.

Verdac, vous lé saurez sans doute.

A Francheval.

Mais, vous né dites rien, jeune homme ?

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.
L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il, vraiment ?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Je lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne ?

M. DE CRAC.

Il était temps. Déjà j'en avais fait fuir dix ;
Et quand Saint-Brice vint, ils étaient encor six.

VERDAC.

La peste !

FRANCHEVAL.

On disait trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien ; ils auraient été cent...
Mais enfin jé perdais mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, serrant M. de Crac dans ses bras.

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SAINT-BRICE, toujours froid et calme.

M. DE CRAC, à Saint-Brice.

Avec moi qué n'etes-vous vénu,
Monsieur ?

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle !

M. DE CRAC.

Qui vous a dit cela ?

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu ; tout au plus trois lévreaux.
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux ;
Au lieu qué très-souvent j'en rapporté cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontait une histoire piquante,
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, à Saint-Brice.

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE.

J'entends.
Ce fait est, après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde :
Il éclate enfin, tombe....

VERDAC.

Où ?

SAINT-BRICE, froidement.

Dans mon bassinet ;
Le fusil part, et tue un lièvre qui passait.

FRANCHEVAL.

Cette aventuré-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante ; ét puis lé varron narre
Avec certaine grace, avec un goût, un tact...
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, un peu piqué.

Surtout jé suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot ; César, d'étonnanté mémoire,
Dieu mé damne ! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous ; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures ?

Il m'en est arrivé dé bizarres, partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerré surtout.

SAINT-BRICE.

Ah ! vous avez servi ?

M. DE CRAC.

Sans doute ; un gentilhomme
Doit servir, ét surtout quand dé Crac il se nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé chateau jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très jeune ; ét jé puis bien vous dire
Qué jé savais mé vattre, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah ! je le crois. Piqué de son air de hauteur,
A dix ans, je me bats contre mon précepteur ;
Je le tue.

VERDAC.

A dix ans ? Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, s'animant.

La bataille, pour moi ! c'était un jour dé noce.
J'ai vu plus d'uné guerre ; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé né couchai point dé toute uné campagne.
Trois fois dans un combat, jé changeai dé chéval.
Et j'ai sauvé la vie à notré général.
Il est réconnaissant, il faut que j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne ;
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul ?

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, à part.

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'était donc, monsieur, pas un chat dans la place ?

SAINT-BRICE, à M. de Crac.

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grâce ?

M. DE CRAC.

Ah ! jé brûlais d'en etre : eh mais, voyez un peu !
Moi qui traverserais un océan dé feu,
Jé crains l'eau... non dé peur ; mais elle m'incommode ;
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Eh bien ! moi, j'en étais. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat dé Lépante, on comptait bien lé prendre ;
Mais il sé fit sauter, plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut ;
Et me voilà.

VERDAC, à M. de Crac.

. Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipagé, monsieur, dut bien etre étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cetté transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeuner est le répas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici, meme à tous les repas !

M. DE CRAC.

Jé donne peu de mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi ? Votre vin dé Gascogne...
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas ? pour moi, je l'aurais crû.

M. DE CRAC, souriant.

Eh non ! mon cher monsieur, c'est du vin dé mon crû.
Vous croyez qué jé raille ?

SAINT-BRICE.

Eh mais !...

M. DE CRAC, à l'oreille de Saint-Brice.

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE, bas, à M. de Crac.

Haut.

Je m'en doutais. Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est uné cave, au fond, qu'uné source pareille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, varon ?

M. DE CRAC, très-gravement.

Qué lé trait est fort gai :
Mais, comme a dit quelqu'un, *rien dé beau qué le vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeuner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

Aux autres.

Ah ! jé vous aime. Allons.

SAINT-BRICE.

Oh ! j'ai déjeuné, moi.

VERDAC, à Francheval.

Et vous, mon cher ?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangerai pour trois. Adieu.

Il sort.

FRANCHEVAL, retenant Saint-Brice.

Deux mots, dé grace.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCÈNE X.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, très-vivement toujours.

Permettez qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cetté maison, dépuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant ; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il est possible aussi qu'un autre soit sensible
Aux charmes dé Lucile.

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourrait.

FRANCHEVAL.

Si c'était vous, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Si c'était mon secret ?

FRANCHEVAL.

Est-cé vous ?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est... qué sais-je? encor plus cavalière.
Si vous l'aimiez, monsienr, jé lé prendrais fort mal :
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais ! vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Cela peut être.
Prénez lé meme ton, vous en etes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais...

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non ?

SAINT-BRICE.

Eh bien ! si je l'aimais ?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierais, alors, dé quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, pret à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi? déjà le prendre sur ce ton!
Vous offrez de vous battre, et vous êtes Gascon!

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du notre,
Un Gascon, s'il le faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et surtout la valeur :
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile,
Au moins autant que vous; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien rabattre :
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous vattre.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis :
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé rémettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper?

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

Mais...

SAINT-BRICE, bas.

Eh ! parlez donc plus bas,
Et feignons d'être amis ; car j'aperçois Lucile.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC.

En vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs; jé lé vois trop, vous avez quéréllé
Mon abord a fait treve à quelqué démélé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Votre sang-froid mé cause une frayeur mortelle.

A Francheval.

Ah ! né mé trompez pas. Jé gage qué c'est vous
Qui fatiguez monsieur par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh ! quand céla sérait, ma crainte est-elle vaine ?
Vous verrez qué céci n'en valait pas la peine !

MADEMOISELLE DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier...
Mais je suis bonne ici dé mé justifier.
Quoi ! dé mes actions né suis-je pas maîtresse ?
Et quand pour moi monsieur aurait dé la tendresse,
Qué vous importe à vous ?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe ?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et quoi !

Né saurait-on m'aimer, sans etre aimé dé moi ?

FRANCHEVAL.

Et ! non, jé lé sais bien, j'éprouve lé contraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu dé mérite, hélas ! qui mé fait peur.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui craint qu'on né lé trompe, est lui-même un trompeur.

FRANCHEVAL.

Toujours une amé tendre est tant soit peu jalouse ;
Et pour moi, jé craindrai, jusqu'à cé qué j'épouse.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Suis-je forcée, enfin, moi, dé vous épouser ?
Et n'ai-je pas encor lé droit dé réfuser ?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

MADEMOISELLE DE CRAC.

J'admire aussi ma complaisance ;
Oui, monsieur, à l'instant; sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Né révénez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et surtout dé la discrétion
Avec monsieur ; jamais né lui cherchez quérelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, madémoiselle.
Jamais on n'a vu tant dé partialité,
Et votre affection est touté d'un coté.

MADEMOISELLE DE CRAC, vivément

Eh ! oui, sans doute, ingrat ! mais sortez, je l'esige.

FRANCHEVAL.

Quoi ! vous né voulez pas qué jé ?..

MADEMOISELLE DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure ; mais...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qué veut dire cé *mais...?*

FRANCHEVAL.

On veut qué jé m'en aille ; eh bien !...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi ?

FRANCHEVAL.

Jé m'en vais.

Bas, à Saint-Brice :

Au révoir.

SAINT-BRICE.

A demain. Francheval sort.

A part.

Si je n'étais le frère,
Le joli rôle, ici, que l'on me verrait faire !

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Il est au désespoir.

MADEMOISELLE DE CRAC,

Plaignez-le, en vérité !

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité...
Bien mal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh lui ! comment mé traité-t-il moi-même ?
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime !
Mérité-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié ?

SAINT-BRICE.

Il faut pour un amant avoir de la pitié.

MADEMOISELLE DE CRAC, souriant.

Dans lé fond dé mon âme, aussi, jé lui pardonne,
Jé vous assure.

SAINT-BRICE.

Oh ! oui, car vous êtes si bonne !

MADEMOISELLE DE CRAC.

Pardonnez-lui de même.

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous le promets.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête, sans doute.
Mais dès démain, monsieur, poursuivez votré route :
La quérelle pourrait tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché ; mais quoi ? je ne puis vous quitter.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire :
Permettez qué, du moins, monsieur, jé mé rétire.

SCÈNE XIII.

SAINT-BRICE, seul.

D'un amour si naïf un tiers serait jaloux :
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.

Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient : jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Protée, il voudra m'échapper.
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCÈNE XIV.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, avec un autre habit.

Ami, qué jé vous conte uné chanson à boire,
Qué j'ai faite impromtu, commé vous pouvez croire.
Verdac, qui l'entendait, en riait comme un fou.

Il chante.

J'aimé beaucoup les femmes blanches ;
Mais j'aime encor mieux le vin blanc ;
Jé n'ai point vu de femmes franches ;
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe né m'est rien quand jé flute ;
Et dans céla commé dans tout,
    Chacun a son goût ;
    Point dé dispute,
    Chacun a son goût [1].

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais ! je ne sais où,
Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée.

M. DE CRAC.

Il sé peut ; dé mes vers, oui, la France est séméе.

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé.
Dé mon absence il a profité, lé compère.
Jé l'aimais fort au reste ; il m'appelait son père.
Mais dépuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,

1. Ce couplet est de Collé, *Théâtre de Société*.

Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin? les muses esilées,
Dans quelqué coin obscur, plaintives, désolées...
Jé né puis y penser, sans répandre des pleurs.

SCÈNE XV.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, *un peu échauffé du repas.*

Jé viens, mon cher varon, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez-vous?

VERDAC.

Qui? moi? j'étais à table.
Sandis! j'avais encore un appétit dé diable.
Jé né sais... Vous mangez si vite qué jamais,
D'honneur! jé n'ai lé temps dé gouter chaque mets;
Et tous assurément méritent qu'on les goute.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait.

SAINT-BRICE.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

VERDAC.

Au révoir.

M. DE CRAC.

Quoi! sitôt vous partez, mon ami?

VERDAC.

Jé lé fais à regret : pardon si jé vous quitte :
D'une visite ou deux il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez pas : jé réviendrai souper.

Il sort.

SCÈNE XVI.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste! jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes, dieu sait! tous deux sont mes vassaux.
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.
Mais quoi! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre;
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alesandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né voulait que des rois :
Comme dé vrais amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paraît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et surtout il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu qué Franchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paraît empressé près de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitement qu'il soupiré pour elle.
Ma fille né veut pas du tout sé marier.

SAINT-BRICE.

Est-il possible?

M. DE CRAC.

Eh! oui; rien n'est plus singulier :
Lucile a refusé vingt partis d'importance;

A l'oreille.

Lé fils du gouverneur. Là-dessus, jé la tance!

Jé né puis davantage; et l'honneur mé défend
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue.
Jé né puis la louer; mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est qu'elle a tout, monsieur : elle est belle, d'abord;
Elle a les plus beaux yeux!

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord.
Verdac, pétit flatteur, dit qu'ellé mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison : elle a de vos traits...

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère était aussi d'uné raré beauté.
Vous jugez si ma femme était dé qualité!
Ses aïeux remontaient aux comtes dé Bigorre.
Dans cet essaim d'amants qu'elle avait fait éclore,
Les Gaston, les De Foix, surtout les d'Armagnac,

Il s'attendrit.

Clotilde démela lé chévalier dé Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il me fallut les vattre,
Et conquérir mon bien, commé fit Henri quatre.
Si j'avais un trésor, il m'avait bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvait trop cher être acheté,
Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille?

M. DE CRAC.

Eh non! vraiment, monsieur, j'ai dé plus lé bonheur
D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon! il est donc absent?

M. DE CRAC.

Il sert contré lé Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savait l'apprécier; ét lé grand Frédéric,
En fait d'opinion, valait tout un public.
Il admirait mon fils: j'en ai plus d'uné marque;
Et j'ai, sans vanité, réçu dé cé monarque
Des lettres... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivait un jour: « Votré cher fils sera
« Le plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Jé pensé qué l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à se vérifier.
A mon fils, depuis peu, l'on vient dé confier
Un beau, mais en revanche un très-périlleux poste.

SAINT-BRICE.

A part.

Ah! le papa ment bien: il faut que je riposte,

Haut.

On le nomme?

M. DE CRAC.

Son nom dé famille est dé Crac:
Mais dans touté l'Europe on lé nommé d'Irlac.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.
D'Irlac votre fils?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même.
J'en faisais très-grand cas. Jeune encore, il servait
Dans mes gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos...?

SAINT-BRICE, feignant de se reprendre.

Partout il me suivait.

M. DE CRAC remarque cela.

Il sé pourrait?

SAINT-BRICE.

Hélas! pauvre d'Irlac! sans doute
Vous savez... pour servir voilà ce qu'il en coûte!

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Vous l'ignorez?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE, très-mystérieusement.

Contre son colonel
Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

Jé réconnais les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur, au contraire,
Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas! j'en suis faché.
Et mon fils?

SAINT-BRICE.

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi? mon fils sé cacher! Pour mon nom quellé tache!
C'est la premièré fois, sandis! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel!

SAINT-BRICE.

On lui fait son procès.
Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CRAC.

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne...

M. DE CRAC.

A quoi?

SAINT-BRICE.

Mais... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah! malheureux enfant!

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.
Il charme heureusement la fille du geôlier.

M. DE CRAC.

Hai! lé gaillard doit être un joli cavalier.
Eh bien?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah! jé respire.

SAINT-BRICE.

Oui; mais on court à leur poursuite.
Ils étaient à cheval comme les fils Aymon.

M. DE CRAC.

O ciel! on les poursuit! Et les attrapé-t-on?

SAINT-BRICE.

La fille était en croupe, et sans peine on l'attrape :
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Le jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

Il sé sauve?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah! jé meurs : et laquelle?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-memé jé chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu des nouvelles de lui?
Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.

Il appelle.

Thomas! Thomas! fut-il accident plus funeste?

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THOMAS.

M. DE CRAC, à Thomas.

Mes lettres?

THOMAS.

Eh! monsieur, vous demandez toujours
Vos lettres; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC.

Mais jé né conçois pas cé contré-temps bizarre.
Il faut assurément qué lé courrier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, bas, à Thomas.

Veux-tu té conténir,
Vabillard?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment?

THOMAS.

Eh oui, morbleu! prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays : je ne suis point Gascon.
Grâces au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse;
Et jamais *oui* pour *non*.

M. DE CRAC.

Eh bien! rétournes-y.
Jé té dois?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, mettant la main à sa poche.

Tiens, drole, les voici.

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC.

Voyez un peu! sur moi jé n'ai pas cetté somme.
Jé pourrais dé cé pas l'aller chercher là-haut;
Mais jé veux mé défaire à l'instant du maraud.
(A Saint-Brice.)
Prêtez-moi dix écus.

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise :
Je n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les-moi.
(Il reçoit les dix-huit francs.) (A Thomas, en le payant.)
J'ai lé reste. Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, d'un ton tragique.

Gardé qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne,
Du jardin, de la cave, et même du grenier.
Le garde, le laquais, surtout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCÈNE XVIII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, courant après Thomas.

(Saint-Brice le retient.)

Insolent! pour jamais fuyez de mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.

Uné fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais il né m'en reste aucun;
Mécontent de mes gens, et n'en réténant qu'un,
L'un dé ces jours passés j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE

Quoi, neuf?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte.
Enfin à cet éclat jé m'é ais décidé.
Thomas était fidèle, ét jé l'avais gardé.
Céci mé contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paraît superbe.

M. DE CRAC.

Ah! vraiment, jé lé crois.
Deux mille arpents dé terre, ét lé double dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie?

M. DE CRAC.

D'où rélève, entré nous, mainté chatellenie.
J'ai bien les plus beaux droits! Un autre, assurément,
S'en targuérait; mais moi, j'en usé rarément.

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise;
Lé plus beau de mes droits est d'avoir pour dévise,
Ces trois mots seuls : JE VINS, JE VIS, et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et surtout bien acquis.
Voici lé fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,
(Il montre son portrait.)
Dans cé chateau soutint un siége dé deux mois
Contre Jules-César... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

Bon!

M. DE CRAC.

Il né sé rendit encor qué par famine.
César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès-lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé chateau quelques jours dé répos.
On voit encor pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée? il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

Vous croyez? Jé pourrais mé tromper par hasard :
Jé soumets, en tous cas, mes lumières aux vôtres.
S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC.

L'on n'est pas fâché
Dé sé dire : « Jé couche où César a couché. »
Monsieur sourit; peut-être il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.
(Il feint de se reprendre.)
(A demi-voix.)
Qu'ai-je dit?

M. DE CRAC.

Plaît-il?

SAINT-BRICE.

(A demi-voix.)
Rien. Que je suis indiscret!

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un sécret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout à l'heure encor vous avez, par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé dé votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi! j'ai dit...

M. DE CRAC.

Oui, voyez! vous en etés fâché!
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché;
Et puis d'ailleurs, tenez, j'ai la vue assez fine.
J'entrévois... Oui, votre air et votre haute mine,
Tout m'annonce...

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Eh donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis long-temps j'ai su vous reconnaître.

SAINT-BRICE.

Moi?

M. DE CRAC.

Vous-même.

SAINT-BRICE.

Eh bien!... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis,
Je ne saurais vous dire encore qui je suis :
L'honneur, pour quelque temps, me condamne au silence;
Pardon, avec regret je me fais violence.
Vous serez bien surpris tantôt, en vérité :
Je vais prendre un peu l'air.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

M. DE CRAC, seul.

Jé m'en étais douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelqué grand prince,
Qui court *incognito* dé province en province.
Dé ma fille en sécret jé lé crois amoureux.
S'il pouvait l'épouser, qué jé serais heureux!
J'ai toujours éludé les amants dé Lucile.
Marier uné fille, est chose difficile;
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot.
L'inconnu, s'il est prince, épouserait sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare;
Car j'aime ma Lucile, ét né suis point barbare.

Jack !... Elle aime, jé crois, cé monsieur Franchéval ;
Mais il né tiendra pas contre un pareil rival.
Jack !...

SCÈNE XX.

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

Monsieur lé varon !

M. DE CRAC.

Eh ! venez donc ; du zèle.

JACK.

Mais jé suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à madémoiselle
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais... monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Eh bien ! qu'est-ce ?

JACK.

C'est qué.... c'est qué....

M. DE CRAC, l'imitant.

C'est qué....

JACK.

Pardon,
Madémoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire ?

JACK.

Mais...

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle ?

JACK.

Elle est fort en colère ;
Elle gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui?

JACK.

Monsieur Franchéval.

M. DE CRAC.

Il serait?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal,
Il démandé pardon.

M. DE CRAC.

Comment?....

JACK.

Madémoiselle
Lui disait qu'il n'avait nulle estime pour elle;
Et monsieur Franchéval disait qu'il l'adorait,
Qu'il l'aimérait toujours. Dame, c'est qu'il pleurait!
Il mé faisait pitié, vraiment...

M. DE CRAC.

Eh bien! ensuite?

JACK.

Vous m'avez appelé, jé suis vénu bien vite.

M. DE CRAC.

Rétourné vite; va, Jack.

JACK.

Où faut-il aller?

M. DE CRAC.

Va dire à Franchéval qué jé veux lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah! jé m'en vais lé traiter, Dieu sait comme!
Non, j'aimé mieux parler à la fille qu'à l'homme:
Franchéval est bouillant, et l'on connaît les Crac.
Fais-moi vénir ma fille.

JACK.

Eh! mais...

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

JACK.

Mais monsieur Franchéval...

M. DE CRAC.

Eh bien ?

JACK.

Il vient lui même.

M. DE CRAC.

Quoi?... Jé suis étonné dé cette audace estreme.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur le varon ? vous semblez...
Jé né sais... on dirait vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant ! jé tremble !
Mais lé voici. Va, Jack, et laisse-nous ensemble.

(Jack sort.)

SCENE XXI.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, à part.

Jé lé croyais bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.
(Haut.)
Quoi ! monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais ?

FRANCHEVAL.

Eh ! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire uné chose :
J'adoré votré fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez ?

FRANCHEVAL.

Sans doute ; ét pourquoi pas ?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez!
C'est peu qué l'on vous trouve aux génoux dé Lucile...
Mais vous mé prenez donc pour un père imbécile?

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur? point du tout.

M. DE CRAC.

Vous me manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi? mais au surplus, jé suis hommé d'honneur.
Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous, en ce jour
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour?

FRANCHEVAL.

Eh! mais vous lé savez. C'est parcé qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-meme
Permis dé l'espérer.

M. DE CRAC.

J'ai changé dé dessein.
Dé ma fille à présent n'attendez plus la main.
Quelqu'un... qui vous vaut bien, va dévénir mon gendre.
Ainsi. ..

FRANCHEVAL.

Croirai-jé bien cé qué jé viens d'entendre?
Un autré?... pourriez-vous à cé point mé jouer?

M. DE CRAC.

La démande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise;
Vous mé la retirez; c'est uné trahison:
Et vous mé permettrez d'en démander raison.

M. DE CRAC.

A moi?

FRANCHEVAL.

Vous n'êtes plus à présent mon beau-père,
Et voudrez bien vous vattre avec moi, jé l'espère ;
Vous hésitez ?

M. DE CRAC.

J'hésite, ét suis dé bonné foi.

FRANCHEVAL.

Auriez-vous peur ?

M. DE CRAC.

Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, jé plains, Franchéval, votre jeunesse estreme,
Et j'ai quelque régret... Dans le fond jé vous aime.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, à part.

Bon. Saint-Brice paraît.

(Haut.)

Oui, oui, nous nous vattrons, à l'instant, s'il vous plaît.

(Plus haut.)

Jack, descends mon épée.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Eh ! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte?

M. DE CRAC.

Mé vattre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille un valet a trouvé.

SAINT-BRICE.

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme?

A Francheval

Et vous, cher Francheval, que partout on renomme,

Bas.

Quoi! c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez?

Haut.

Contre le père, enfin, de ce que vous aimez.

Déclamant.

Songez que l'offenseur est père de Chimène.

FRANCHEVAL

Ah! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.

A M. de Crac,

Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

Dé tout mon cœur : moi-meme, après tout, j'avais tort;
Cé combat inégal pouvait mé compromettre.

SAINT-BRICE.

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurais-je pu choisir?

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, qué Lucile vous coûte
Quelque combat, au moins; car vous êtes sans doute
Ce rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être; au fait, mes droits
Sur son cœur valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur?

M. DE CRAC, bas, à Saint-Brice.

Mon prince, si c'est vous, j'y consens dé bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Je n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi, je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, bas, à Saint-Brice.

Il eût toujours fallu qué nous nous vattissions.

SAINT-BRICE.

A M. de Crac.

Sans doute. S'il me tue, il doit avoir la pomme.

Bas, à M. de Crac.

Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, bas, à Saint-Brice.

Lé gaillard sé bat bien; puis l'amour rend adroit :
Il est bouillant.

SAINT-BRICE, bas, à M. de Crac.

Tant mieux; moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, commé doit etre un juge.

M. DE CRAC, à part.

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.

Haut, à Saint-Brice.

Eh bien donc! jé consens qué Lucile aujourd'hui
Épousé le vainqueur, qué ce soit vous ou lui.
J'en sérai le témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a mille charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, commé quand on voit un naufragé du port.

SAINT-BRICE, déclamant.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée...
Avec laquelle un jour César tua Pompée?...

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.

Il sort.

SCÈNE XXIII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

Çà, mon cher, il est temps de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire.
De Lucile voyez, non l'amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel!...

SAINT-BRICE.

D'honneur! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les moments sont chers; reconnaissons la carte :
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte,
Il lève l'épée de Francheval en l'air.
Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous vous me verrez charmé :
Mais ne me tuez pas; car ce serait dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL

Plutot mourir cent fois. Jé vois, aimable ami,
Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE. *Voyant M. de Crac.*

Chut!

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

La voici : peut-être est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.
Ils se battent.

M. DE CRAC.

Ma fille! ô ciel!

FRANCHEVAL, tout en se battant.

Monsieur, dé grâce, écartez-la.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAÇ.

Ciel! qué vois-je, mon père?

M. DE CRAC.

Éloignez-vous, Lucile,

Sortez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé cas d'etre dòcile.

Elle court aux combattants.

Cruels, séparez-vous, ou tuez-moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d'eux?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé mé murs.

Elle s'évanouit.

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vivé tendresse!

Saint-Brice se laisse désarmer.

Cher Crac, pansez monsieur : jé vole à ma maîtresse.

M. DE CRAC, à Saint-Brice

Vous vous vantiez si fort, et vous voilà vattu?

SAINT-BRICE.

C'est la première fois.

MADEMOISELLE DE CRAC, revenant à elle.

Cher Franchéval, vis-tu?

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer... qué sais-je?
Pour etre ton époux.

M. DE CRAC, à part.

Comment éluderai-je ?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Mon père, est-il bien vrai ?

M. DE CRAC.

A part.

Ma fille, j'en conviens. Bon ! jé trouve un délai.

Haut.

Il survient un ostacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie ?

M. DE CRAC.

Mon fils ; il né veut pas qué sa sœur sé marie.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi !...

M. DE CRAC.

Dé lui jé reçois une lettre, à l'instant.
Il mé mande, en effet, son facheux accident.
Mais sa jambé va bien ; il a bonne espérance ;
Et nous lé réverrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah !

M. DE CRAC. Il feint de lire, mais se tient à l'écart.

« Surtout, cher papa (m'écrit-il), n'allez pas
« Vous hater d'établir ma sur dans la province ;
« Jé l'ai presqué promise au fils d'un très-grand prince. »
On sent qu'un tel hymen et surtout qu'un tel fils
Méritent quelqu'égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avais fait la gageure,
Et j'espérais gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.

Monsieur d'Irlac enfin, (et c'est mon coup de maître)
Vous le faites écrire ; et je le fais paraître.

M. DE CRAC.

Qué voulez-vous dire?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère...

M. DE CRAC.

Hé quoi ?...

SAINT-BRICE, gasconnant un peu.

Vous ne dévinez pas, cher papa, qué c'est moi?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ciel! mon frère!

M. DE CRAC.

Mon fils? il s'est cassé la jambe,
Dis-tu?

SAINT-BRICE, gasconnant dans le premier vers.

Jé lé croyais, il rédévient ingambe.
Quoi! vous n'avez pas eu quelques pressentiments?
Comment! depuis au moins dix heures que je mens,
Gasconnant encore.
Vous n'avez pas connu votré sang, mon cher père?

M. DE CRAC.

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère!

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? elle est de notre avis?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ou vous êtes du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous etés pourtant, mon fils, ne vous déplaise,
Le plus hardi havleur!...

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on?...
Votre exemple, et peut-être, enfin, la circonstance;
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé temps ici dé me facher, vraiment!
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, VERDAC.

M. DE CRAC, à Verdac.

Verdac, voilà mon fils.

VERDAC, à part.

Surcroît dé bonné chère.

Haut.

Est-il vrai? Qué pour moi cetté nouvelle est chère!
C'est là monseu d'Irlac!

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De...

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si régretté!
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous révoie!

M. DE CRAC.

Par vos ravissements, jugez-donc dé ma joie!

VERDAC.

Oh! oui; quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer le veau gras?
Dieu sait si j'aimé, moi, les répas dé famille!

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Franchéval.

VERDAC, à part.

Bon! encor nouveau festin.

Haut.

Né mé trompez-vous pas?

M. DE CRAC.

Non, rien n'est plus certain.

VERDAC, à Francheval.

Ah! mon cher Franchéval, quel bonheur est lé votre!

A part.

Ces deux répas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union je suis tout occupé.
Venez, mon père.

VERDAC.

Allons-en causer à soupé.

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, JACK.

JACK, accourant.

Monsieur lé varon!

M. DE CRAC.

Quoi?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais! qué mé veut-il?

JACK.

Vous rendre son hommage.
On vient dé touté part pour voir monseu d'Irlac.

A Saint-Brice.

Veut-il bien agréer l'humblé salut dé Jack?

SAINT-BRICE, lui donnant une petite tape.

Bonjour, petit ami.

M. DE CRAC.

Le village est honnête :
Mon bonheur fut toujours uné publique fête.

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, LE MAGISTER à la tête du village.

LE MAGISTER chante[1], toujours avec l'accent.

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits dé M. d'Irlac.
Et qu'était la chétive Ithaque,
Auprès du beau chateau dé Crac?
Ah! si l'on aimé sa patrie,
Fut-on Iroquois ou Lapon;
Combien doit-elle etré chérie,
Dé célui qui naquit Gascon!

M. DE CRAC.

Magister, vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père me cède, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Ci-gît
« Mon fils, mon maître en l'art suprême,
« Où d'exceller nous nous piquons;
« Qui me battit enfin moi-même,
« Moi qui battais tous les Gascons. »

MADEMOISELLE DE CRAC, à Francheval.

J'admire uné tellé victoire :
Mais né va point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire;
Né viens pas meme mé flatter.
Qué l'amant parfois esagère,
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins, j'espère,
L'époux né séra point Gascon.

1. On peut chanter ces couplets sur l'air du *Petit Matelot*.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége;
J'en tirerais peu dé profit.
A quel propos té flatterais-je,
Puisqué la vérité suffit?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un vain préjugé, d'un vain nom.
On peut être Gascon ét brave ;
On peut être franc ét Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval!
Si l'on était toujours à table,
On né férait jamais dé mal.
Moi jé né suis point ridicule :
Peu m'importe l'état, lé nom.
Jé mangérais, sans nul scrupule,
Chez lé Grand-Turc, foi dé Gascon!

JACK commence à chanter.

Donner déjà du cor en maître...

M. DE CRAC.

Eh quoi! lé pétit Jack sé donne la licence!...

SAINT-BRICE.

Ah! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M. DE CRAC, souriant à Jack.

Allons.

JACK.

Donner déjà du cor en maître,
Verser à boire à mons Verdac,
Méner encor les dindons paître,
Tel est le triple emploi de Jack :
Mes dignités né sont pas minces :
Jé suis pétit; mais qué sait-on?...
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant Gascon.

M. DE CRAC, au public.

On sé fait là-bas uné fete
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas ma réponse est prête :
Jé dirai que j'ai réussi.
Mon sort serait digné d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, uné fois dans ma vie,
J'aurais dit vrai, quoiqué Gascon.

Divertissement.

FIN DE M. DE CRAC.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée, pour la première fois, le 24 février 1792

PERSONNAGES

M. Dubriage. le vieux célibataire.

Madame Évrard, sa gouvernante.

Armand, neveu de M. Dubriage, sous le nom de Charle.

Laure, femme d'Armand.

Ambroise, intendant de M. Dubriage.

George, filleul et portier de M. Dubriage.

Julien et Suson, enfants de George.

Cinq cousins de M. Dubriage.

La scène est à Paris, chez M. Dubriage.

LE

VIEUX CÉLIBATAIRE

COMÉDIE

La scène représente, pendant la pièce, un salon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHARLE, seul.

Je viens de l'éveiller; il va bientôt paraître.
Allons.... il m'est si doux de servir un tel maître!....
Rangeons tout comme hier, il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout; et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.

SCÈNE II.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Ah! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand.

CHARLE.

Toujours tu me nommes Armand,
Et tu me trahiras.

GEORGE.

Pardon, je vous supplie.

CHARLE.

Charle est mon nom.

GEORGE.

Eh! oui, je le sais, mais j'oublie.
Je m'en ressouviendrai, ne soyez pas fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons : dites-moi donc bien vite où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites :
Votre sort en dépend ; j'y suis intéressé.

CHARLE.

Eh mais ; je ne suis pas encor très avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis, j'attends qu'en ces lieux ma femme s'introduise,
Pour agir de concert.

GEORGE.

Oui, vous avez raison ;
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLE.

Ah! comment! à quel titre, et combien il m'en coûte!
Moi, domestique ici!

GEORGE.

C'est un malheur, sans doute :
Mais pour servir son oncle, est-on déshonoré?
Je le répète encor, c'est beaucoup d'être entré :
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente ;
Ce fut de vous offrir à notre gouvernante
Comme un parent.

CHARLE.

Jamais pourrai-je m'acquitter?...

GEORGE.

Allons!... ce que j'en dis n'est pas pour me vanter...
Je ne me prévaux point, mais je vous félicite,
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.
Votre bon père, hélas! dont j'étais serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.

Oui, cher Armand... pardon... mais je vous ai vu naître ;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître :
Jugez si George doit aimer, servir leur fils !

CHARLE.

Pourquoi le ciel sitôt me les a-t-il ravis?
Ah! pour m'être engagé par pure étourderie...

GEORGE.

Eh! monsieur, laissez là le passé, je vous prie :
Oui, voyez le présent, et surtout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,
Que je sois le filleul de monsieur Dubriage ;
Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage,
La gouvernante m'ait, j'ignore encor pourquoi,
Fait venir tout exprès pour être portier, moi,
De sorte que je pusse ici vous être utile;
Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,
Vous me l'ayez fait dire, au lieu de vous montrer :
Que j'aie imaginé, moi, de vous faire entrer,
Et que madame Évrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine?

CHARLE.

Il est vrai...

GEORGE.

C'est votre air de décence, et surtout
De jeunesse... que sais-je?... Oui, la dame a du goût.

CHARLE.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On dirait qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGE.

Ne voudrait-elle pas vous faire par hasard
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort ; madame Évrard!
Elle est d'une sagesse, oh mais! à toute épreuve.
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu'elle est veuve,
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudrait l'épouser : cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve!...

CHARLE.

Je l'observe en effet.

GEORGE.

A propos, moi j'observe
Qu'Ambroise vous hait fort.

CHARLE.

Rien n'est moins surprenant;
Avec mon oncle même il est impertinent :
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGE.

Écoutez donc, monsieur ! sa place est excellente ;
Et vraiment mon parrain vous aime tout-à-fait,
Sans vous connaître encor.

CHARLE.

Je le crois en effet,
George, et c'est un grand point : oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu :
Si je ne touche un oncle, au moins j'égaie un maître.

GEORGE.

A de tels sentiments j'aime à vous reconnaître.

CHARLE.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grâce aux yeux
D'un oncle qui me hait sous mon nom véritable.
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Évrard, qui, grâce à mon déguisement,
Semble sourire à Charle, en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGE.

Oui, courage;
Madame votre épouse achèvera l'ouvrage.

SCÈNE III.

CHARLE, GEORGE, LE PETIT JULIEN.

GEORGE.

Eh! que veux-tu, Julien?

JULIEN, regardant autour de lui.

Moi, papa?

GEORGE.

Qu'as-tu là?

JULIEN, lui remettant une lettre.

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire, et puis d'une vitesse extrême,
Crac, il s'est en allé : moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivait... ah! bon dieu!
Au revoir, monsieur Charle.

CHARLE, affectueusement.

Oui, Julien... Sans adieu.

Julien sort.

SCÈNE IV.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Il est gentil... Eh bien! quelle est donc cette lettre?

GEORGE.

Ouvrant la lettre.

Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre?...

CHARLE.

Eh! lis.

GEORGE.

C'est le billet que j'attendais.

CHARLE.

Lequel?

GEORGE.

Oui, le certificat de ce maître d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLE.

Ah ! de monsieur Lagrange.
Eh bien?

GEORGE.

Eh bien ! monsieur, grâce au ciel, tout s'arrange,
Comme vous allez voir.

Il donne la lettre à Charle.

CHARLE, lisant.

« Mon cher Ambroise... Eh quoi?

GEORGE.

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLE, continuant de lire.

« J'ai su que vous cherchiez une jeune servante,
« Qui tînt lieu de second à votre gouvernante.
« J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet;
« C'est celle qui vous doit remettre ce billet :
« Vous en serez content; elle est bien née, et sage,
« Et docile : peut-être à son apprentissage...
« Mais sous madame Évrard elle se formera;
« Je vous la garantis, mon cher... » *et cœtera.*

GEORGE.

Sous l'habit de servante, il fait entrer la nièce.

CHARLE.

Voilà, mon ami George, une excellènte pièce.

GEORGE.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passeport,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLE.

Oui, j'ose l'espérer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,
Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connais pas.

GEORGE.

Si fait.

CHARLE.

Eh oui ! tu sais qu'elle a quelques appas;

Mais tu ne connais point cet esprit, cette grâce
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,
A Colmar. J'y servais ; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avais eu le bonheur d'être utile à son père :
Cela seul me rendit agréable à la mère.
Sans savoir qui j'étais, on m'estimait déjà ;
Je me nommai ; le père alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien ! j'ai toujours chez ma femme
Trouvé même douceur et même bonté d'âme.
Je regrettais mon oncle ; elle me suit d'abord :
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus ? elle travaille et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même ;
J'oserais en répondre. Encor quelques instants,
Et nos maux sont finis : je me tais et j'attends.

GEORGE.

Je fais la même chose aussi, je dissimule.
Dans le commencement je m'en faisais scrupule ;
Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi,
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi,
Dans la maison, volait, pillait à sa manière :
Sans parler des envois de notre cuisinière,
Qui ne fait que glaner ; madame Évrard tout bas
Moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande,
Achetée aux dépens de qui ? je le demande :
Chaque jour il y met un nouveau meuble ; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici ;
De façon que bientôt, si cela continue,
L'une sera garnie et l'autre toute nue.

CHARLE.

Je leur pardonnerais tout cela de bon cœur,
S'ils avaient de mon oncle au moins fait le bonheur :
Mais ce qui me désole est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres.
Pauvre oncle ! il sent son mal ; et je vois à regret
Que, s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SCÈNE V.

CHARLE, GEORGE, MADAME ÉVRARD.

GEORGE, bas, à Charle.

Voici madame Évrard : oh ! comme, à votre vue,
Elle se radoucit !

CHARLE.

Bas, à George. A madame Évrard.

Paix donc !... Je vous salue,
Madame.

GEORGE, avec force révérences.

J'ai l'honneur...

MADAME ÉVRARD, à Charle.

Ah ! bonjour, mon ami,

A George.

Que fais-tu là ?

GEORGE.

Pendant qu'on était endormi,
Nous causions.

MADAME ÉVRARD.

Va causer en bas.

GEORGE.

C'est moi qu'on blâme,
Et c'est lui qui toujours me parle de madame.

MADAME ÉVRARD.

De moi ? que disait-il ?

GEORGE.

Que vous embellissiez,
Qu'il semblait chaque jour que vous rajeunissiez.

MADAME ÉVRARD.

Oui ? Charle dit toujours des choses délicates ;
Mais il est trop galant, ou c'est toi qui me flattes :
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGE.

Oh ! dieu merci,
L'on sait un peu...

MADAME ÉVRARD.

Ne laisse entrer personne ici
Sans m'avertir.

GEORGE.

Non, non.

MADAME ÉVRARD.

Surtout pas une lettre,
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGE.

Oh non! je ne crois pas qu'on écrive à présent.

MADAME ÉVRARD.

Il n'importe. Va donc.

George sort.

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD, à part, pendant que Charle range dans la chambre.

George est un bon enfant :
Mais sur de telles gens quel fonds pourrait-on faire?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire ;
Et c'est le dernier homme à qui je me fierais...
Si j'intéressais Charle à mes desseins secrets ?
Il me plaît; monsieur l'aime ; il a de la prudence,
De l'esprit : mettons-le dans notre confidence...

Haut.

Comment vous trouvez-vous ici?

CHARLE.

Fort bien, ma foi,
Et je serais tenté de me croire chez moi.

MADAME ÉVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable :
Cette maison pour vous sera très-agréable;
Monsieur semble déjà vous voir d'assez bon œil.

CHARLE.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MADAME ÉVRARD.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLE.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

MADAME ÉVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté :
Hélas! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici!

Se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.

Charle,
Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle;
Car vous m'intéressez : vous êtes doux, prudent,
Discret; et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son cœur, et lise au fond du vôtre,
Et que vous n'êtes point un laquais comme un autre...

CHARLE.

Non : j'espère qu'un jour vous le reconnaîtrez.

MADAME ÉVRARD.

Écoutez donc, mon cher; et bientôt vous verrez
Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.
Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts,
Mon pauvre Evrard et moi!... (car il vivait alors;
Depuis bientôt deux ans, cher monsieur, je suis veuve,

Essuyant ses yeux.

Et c'est avoir passé par une rude épreuve!...)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parents, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLE.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MADAME ÉVRARD.

Reste encore un neveu, mais un neveu tenace...

CHARLE.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfants?

MADAME ÉVRARD.

Aucun.

CHARLE.

Il a donc des neveux, madame?

MADAME ÉVRARD.

Il n'en a qu'un;
Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine!...
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mène.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLE.

En effet.

MADAME ÉVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait!
Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père.
Monsieur n'eut qu'un beau-frère : il l'aimait!...

CHARLE.

Comme un frère.

MADAME ÉVRARD.

Les brouiller tout-à-fait eût été trop hardi;
Mais pour le frère au moins, je l'ai bien refroidi.

CHARLE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage!
Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite : on me crut.

CHARLE.

Ah! fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

CHARLE, à part.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Qu'avez-vous!

CHARLE.

Rien.

MADAME ÉVRARD.

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains...

CHARLE.

Que vous?... Terreur panique!
C'est à lui de vous craindre.

MADAME ÉVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui :
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.
« Son entretien sera moins coûteux en province,
« Lui dis-je, chargez-m'en. » L'entretien fut très-mince,
Comme vous pouvez croire. Il se découragea;
Il jeta les hauts cris, enfin il s'engagea.
C'est où je l'attendais. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;
Et monsieur l'excusait encore.

CHARLE.

Il est si bon!

MADAME ÉVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon;
Je supprimai la lettre et vingt autres messages...
J'en ai mon coffre plein.

CHARLE.

Précautions fort sages!

MADAME ÉVRARD.

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLE.

Oh! je m'en fie à vous.

MADAME ÉVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHARLE.

Et comment, je vous prie?

MADAME ÉVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLE.

A l'insu!
Il n'avait point écrit?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.
Moi j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse,
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta;
De malédictions il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLE, se contenant à peine.

Tout cela me paraît on ne peut mieux conduit.
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit?

MADAME ÉVRARD, regardant encore si personne n'écoute.

Pas tout-à-fait : je vais vous confier encore
Un secret délicat, qu'Ambroise même ignore.
Le dessein est hardi : j'ose me proposer,
Pour tenir mieux mon maître...

CHARLE.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

De l'épouser.

CHARLE.

D'épouser!... En effet, j'admire la hardiesse...

MADAME ÉVRARD.

Jusque-là je craindrai le neveu, quelque nièce...

CHARLE.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir?

MADAME ÉVRARD.

Un peu.
Depuis un an je cache adroitement mon jeu.
D'abord, parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLE.

La conséquence est bonne.

MADAME ÉVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs;
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs;

Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLE.

A merveille!

MADAME ÉVRARD.

D'enfants à dessein je l'entoure.
J'ai fait venir exprès son filleul, le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfants, leurs naïves caresses,
Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,
Pénètre dans son cœur, ébranle son esprit :
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLE.

Mais c'est déjà beaucoup.

MADAME ÉVRARD.

Ce n'est pas tout, il faut frapper le dernier coup.
Charle, seul avec vous, quand monsieur s'ouvre, cause,
S'il soupire et paraît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé,
Que par une compagne il serait consolé;
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes;
Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes,
Du maintien, de l'esprit, des talents variés,
Que je suis fraîche encore... enfin vous me voyez.
Dites, si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame;
Qu'en entrant, de monsieur vous me crûtes la femme...

CHARLE.

Volontiers.

MADAME ÉVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLE.

Oui, madame, il suffit.

MADAME ÉVRARD.

Vous m'entendez donc bien?

CHARLE.

Rassurez-vous, de grâce;
Je dirai... ce qu'enfin vous diriez à ma place.

MADAME ÉVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste; et soyez sûr
Qu'un salaire...

CHARLE.

Croyez qu'un motif bien plus pur...

MADAME ÉVRARD.

Paix... j'aperçois monsieur.

SCÈNE VII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

C'est vous? bonjour, madame!

MADAME ÉVRARD, très-tendrement.

Monsieur, je vous salue, et de toute mon âme.

CHARLE.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami?

MADAME ÉVRARD.

Vous paraissez rêveur... Auriez-vous mal dormi?

M. DUBRIAGE.

Moi? très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante;
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

MADAME ÉVRARD.

Je m'en vais parier que c'est votre neveu

Qui cause en ce moment votre sombre tristesse ;
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse ;
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeais.

MADAME ÉVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets?...

M. DUBRIAGE.

Non.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore?
Depuis plus de huit ans, l'ingrat vous déshonore :
Oubliez-le, monsieur, sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MADAME ÉVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles.
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidèles :
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,
Vous tiendrons lieu tous trois de parents et d'amis.

(Prenant la main de M. Dubriage.)

Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte :
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Charle vous reste : il saura converser.

CHARLE.

Heureux, si je pouvais jamais vous remplacer!

MADAME ÉVRARD, bas à Charle.

Songez à notre plan.

CHARLE, bas, à madame Évrard.

Oui, j'y songe, madame.

(Madame Évrard sort.)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Cette madame Évrard est une digne femme ;
Elle a bien soin de moi.

CHARLE.

Monsieur... certainement...
Mais qui n'aurait pour vous le même empressement ?

M. DUBRIAGE.

Oh ! je ne suis pas moins content de ton service,
Charle.

CHARLE.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice ?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLE.

Le désir de plaire est si propre à former !
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis, me touche, m'intéresse.

CHARLE.

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse !

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise ; oui... je ne sais pourquoi,
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi :
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLE.

Heureux qu'en moi, monsieur, quelque chose vous plaise !

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein ; il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher ;
Je n'ai pas un ami dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLE.

Les peines!... quoi, monsieur, vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!

Je te parais heureux, et je ne le suis pas.

CHARLE.

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,

Triste...

CHARLE.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.

Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr,
Ne faisais-je pas choix d'une femme!

CHARLE.

Il est sûr

Que, pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrais... vœux tardifs!

CHARLE, à part.

Haut.

Hélas!... Vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs,
Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.

J'en eus, que je croyais très-solides. Écoute :
J'avais dans mon commerce un jeune associé :
Par inclination il s'était marié :
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnait peu d'envie
D'en faire autant.

CHARLE.

Sans doute, il pouvait faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurais eu l'espoir de faire un choix meilleur;
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse
Aurait rendu la sienne encore plus affreuse.
Il mourut. D'un commerce entre nous partagé,
Chargé seul, à l'hymen dès lors j'ai peu songé :
Je quittai le commerce.

CHARLE.

Enfin vous étiez maître,
Libre...

M. DUBRIAGE.

En me mariant, j'aurais cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

CHARLE.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi :
Monsieur!... pour se soustraire à cette servitude,
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes, (sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie);
Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe!... Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on serait fâché de devenir l'époux;
Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'âme
Gémit...

CHARLE.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme,
Modeste en ses désirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Soit. En est-il beaucoup?

CHARLE.

Plus qu'on ne croit peut-être:
Moi qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connaître.

M. DUBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis...

CHARLE.

Mais où n'en a-t-on pas?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embarras-là même :
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,
Vous embarrasse aussi sans vous dédommager;
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve;
Et c'est précisément l'état où je me trouve :
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je croi;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi...

CHARLE.

En effet...

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse;
Et parfois je voudrais, honteux de ma faiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déjà donné congé :
Je le reprends toujours; car, s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme, au fond. Parfois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Évrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourrait... Mais quoi, j'ai si peu de courage!
Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLE.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...
Car tu ne conçois pas ma retraite profonde :
Je n'avais qu'un neveu qui m'eût pu consoler
Dans mes maux... et c'est lui qui vient les redoubler.

CHARLE.

Ce neveu... pardonnez... il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

Lui, coupable? il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savais!... Mais non, laissons ce malheureux.

CHARLE.

Ah! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLE.

Il rirait de vos peines?
Il se ferait un jeu de prolonger les siennes?
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé :
J'en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible;
Mais Armand n'a point d'âme.

CHARLE.

O ciel! est-il possible?
Quoi?... Cet Armand, monsieur, le connaissez-vous bien?

M. DUBRIAGE.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLE.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison comment s'est-il conduit?

CHARLE.

En êtes-vous certain?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit :
Et ses lettres!

CHARLE.

Eh bien?

M. DUBRIAGE.

Étaient d'une insolence...
Il m'écrivait un jour, j'en frémis quand j'y pense,
Qu'il viendrait, qu'il mettrait le feu dans la maison...

CHARLE.

Ah ! mon dieu ! quelle horreur et quelle trahison !

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLE, faisant un effort pour se contenir.

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur ? Avez-vous lu vous-même cette lettre ?

M. DUBRIAGE.

Non. C'est madame Évrard : encore par pitié,
Elle me faisait grâce au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infâme...

CHARLE.

Se reprenant et à part.

Infâme, dites-vous ? Laissons venir ma femme.
Haut.
Ah ! si l'on vous trompait !...

M. DUBRIAGE.

Et qui donc ?

CHARLE.

Je ne sais...
Mais quoi ! je ne puis croire à de pareils excès :
Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix. Jamais ne m'en ouvrez la bouche.
Se radoucissant.
Entendez-vous ? Au fond, ton zèle ardent me touche,
Mon ami, je l'avoue ; il annonce un bon cœur,
On ne saurait plaider avec plus de chaleur.

CHARLE.

Je parle pour vous-même : oui, bon comme vous êtes,
Cette colère ajoute à vos peines secrètes.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle !

CHARLE.

Permettez que je sorte un moment ;
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors ; mais reviens promptement.

M. Dubriage rentre chez lui.

SCÈNE IX.

CHARLE, seul.

Allons chercher ma femme : il est temps, l'heure presse ;
Et plus tôt que plus tard il faut qu'elle paraisse.

Il sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DUBRIAGE, seul, un livre à la main.

Que ce mot est bien dit ! Consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
« On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espère. »
Je jouirais aussi déjà, si j'étais père ;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.

Fermant le livre.

Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie ;
Mais aujourd'hui, surtout, je sens que je m'ennuie ;
C'est qu'il est des moments où je me trouve seul,
Et porterais, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive :
Dans l'état où je suis, il faut bien que je vive...
Ils m'abandonnent tous... je ne sais ce qu'ils font.

Appelant.

Madame Évrard !... Ambroise !... Aucun d'eux ne répond.
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaires :

Il s'assied.

Je ne saurais me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, GEORGE.

GEORGE, de loin, à part.

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, se croyant seul encore.

Oui, j'ai moins de chagrin
Quand Charle est avec moi ; nous causons.

GEORGE, toujours de loin et à part.

Bon parrain

Il parle, et n'a personne, hélas ! qui lui réponde :
Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, George ? Où donc est tout le monde ?

GEORGE.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Évrard aussi?

GEORGE.

Elle aussi : chacun a ses affaires, ici.
Et moi de leur absence, entre nous, je profite,
Pour vous faire, monsieur, ma petite visite :
Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGE.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude.

GEORGE.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire,... et le temps aujourd'hui
Est sombre : tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGE.

Vous êtes malheureux ; jamais je ne m'ennuie :
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal ; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois.

GEORGE.

Je bénis mon sort à chaque instant.
Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être :

D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain ; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier :
Une loge ne peut occuper seule un homme ;
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement ma petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arrière-saison.

M. DUBRIAGE.

C'est bien fait. D'être heureux ce George fait envie.

GEORGE.

Ajoutez à cela le charme de la vie,
Une femme : la mienne est un petit trésor ;
Elle a trente ans ; je crois qu'elle embellit encor.
Point d'humeur ; elle est gaie, elle est bonne, elle est franche !
Elle aime son cher George !... Oh ! j'ai bien ma revanche !
Dame, c'est qu'elle a soin du père, des enfants !...
Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmants.
Sans cesse autour de moi, l'on passe, l'on repasse ;
C'est un mot, un coup d'œil ; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGE.

Un peu : mais le plaisir !...
Il faut bien se donner un moment de loisir :
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille ;
Car moi, tout en riant, en causant, je travaille [1].
Mais quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis,
(Car la petite bande, à présent, soupe à table,)
Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable !
Je me dis quelquefois : « Je ne suis qu'un portier :
« Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au premier. »

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

1. Il indique, par son geste, le métier de tailleur.

GEORGE.

Ah ! la nôtre est la vraie, et vous ne l'êtes guère,
Heureux ! C'est votre faute aussi ; car, entre nous,
Pourquoi rester garçon ? Il ne tenait qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu ?... j'ai toujours aimé le célibat

GEORGE.

Célibat, dites-vous ! C'est donc là votre état ?
Triste état, si par là, comme je le soupçonne,
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne !
Vive le mariage ! Il faut se marier,
Riche ou non : et tenez, je m'en vais parier
Que si quelqu'un offrait au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,
Pour qu'il vécût garçon, il dirait : « Grand merci ;
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre, au fond de la campagne,
« Pauvre, grattant la terre, auprès d'une compagne. »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGE.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié ;
C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié, dis-tu ?

GEORGE.

Pardon, c'est qu'il est incroyable
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre diable,
Sois plus heureux pourtant : c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé :
Mais changeons de sujet.

Il se lève.

GEORGE.

Très-volontiers. Encore,

Si, pour charmer, monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent !...

M. DUBRIAGE.

Oui ! tu vois mon neveu !

GEORGE.

Mais cela me surprend,
Et vraiment je ne puis du tout le reconnaître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu longtemps ?

GEORGE.

Je l'ai vu naître.
Depuis, pendant dix ans, j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, George, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devait donc avoir un bouillant caractère ?

GEORGE.

Eh non ! il était doux !

M. DUBRIAGE.

Bon !

GEORGE.

A ne vous rien taire,
Moi, je ne saurais croire à ce grand changement :
Il faut qu'on l'ait...

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il était doux ?

GEORGE.

Charmant.
Sa mère ne pouvait se passer de sa vue.
Hélas ! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restait ; mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, à part.

Hélas !

GEORGE.

Abandonné dès lors, au dépourvu...

M. DUBRIAGE, voyant venir Ambroise.

Chut !

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce ?

AMBROISE, toujours d'un ton rude.

De l'argent, monsieur, qu'on vous apporte,
Cent bons louis ; tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte :
Mais enfin cet argent va me faire du bien ;
Car depuis très-longtemps, je ne touchais plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute, à moi ? croyez-vous que je touche ?
Aucun fermier ne paye : ils ont tous à la bouche
Le mot *grêle*.

M. DUBRIAGE.

Hélas ! oui.

AMBROISE.

Vous-même le premier,
Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.
Saint-Brice avait besoin de réparations ;
J'ai fait à Montigny des augmentations :
Aussi, de plus d'un an, vous ne toucherez guères,
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires,
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGE, à part.

Bon apôtre !

AMBROISE, à George.

Plaît-il ?

GEORGE.

Qui, moi ? Je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici ! c'est donc au premier que tu loges ?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGE.

J'entretenais monsieur, et voulais l'amuser .
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste ?

GEORGE.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe ;
Je veux t'y voir aussi ; va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, à Ambroise.

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

A George.

Chacun a sa manière. Allons, vite.

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGE.

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur ?

GEORGE.

Est-ce vous faire offense
Que de venir un peu causer?

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton!...

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protége.
Il a beau me manquer...

GEORGE.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGE.

Mais à qui, s'il vous plaît?
Vous n'êtes point mon maître; et c'est monsieur qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui! moi seul.

AMBROISE.

Comment?

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD.

Ambroise encor s'emporte,
Je gage?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que George sorte,
Descende : il me résiste; et monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

MADAME ÉVRARD.

D'un tapage si grand comment c'est là la cause?

M. DUBRIAGE.

Ah! je suis plus choqué du ton que de la chose.

MADAME ÉVRARD, à M. Dubriage.

Vous avez bien raison; mais vous le connaissez,
Ce cher homme... il est vif.

AMBROISE.

Eh morbleu!

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie,
A George, d'un ton d'autorité.
Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGE.

Eh oui! je descends.

MADAME ÉVRARD.

Bon.

GEORGE, à part, en s'en allant.

Oh! que j'ai de chagrin
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain!
Il sort.

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

MADAME ÉVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, encore ému.

Je suis bon; mais aussi c'est trop en abuser.

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne nous dispense.

AMBROISE.

Eh qui vous dit, madame?...

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord;
Il me tient des propos... et devant George encor!

MADAME ÉVRARD.

Cela n'est pas croyable... Ambroise!...

AMBROISE.

Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...

MADAME ÉVRARD.

Oh oui! je vous assure...

AMBROISE.

Eh! monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAGE.

Je le sais; sans quoi...

MADAME ÉVRARD.

Bon, vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me semble
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.

M. DUBRIAGE.

N'en parlons plus.

MADAME ÉVRARD.

Non, non, plus du tout.

Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.

M. DUBRIAGE.

Sans adieu :
Je vais au Luxembourg me promener un peu.

MADAME ÉVRARD, de loin.

Revenez donc bientôt, cher monsieur : il me tarde...

M. DUBRIAGE.

Oui, bientôt

Il sort.

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

AMBROISE.

Savez-vous que si l'on n'y prend garde,
Il nous fera la loi

MADAME ÉVRARD.

Nous sommes sans témoin;

Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,
Et je crains que monsieur ne perde patience.

AMBROISE.

Je voudrais voir cela!

MADAME ÉVRARD.

Ce ton de confiance
Pourrait vous attirer quelques fâcheux éclats;
Je vous en avertis, ne vous exposez pas.

AMBROISE.

Eh! je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse;
La maison sauterait plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien céler;
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès longtemps je vous aime, et vous presse, madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme :
C'est trop longtemps aussi me jouer, m'amuser ·
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.

MADAME ÉVRARD.

Mais vous pressez les gens d'une manière étrange,
Il le faut avouer.

AMBROISE.

Je ne prends plus le change.
Tenez, madame Évrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant : mais vous me plaisez fort.

MADAME ÉVRARD.

Monsieur Ambroise !...

AMBROISE.

Eh oui, votre air, votre figure,
Que vous dirai-je enfin? toute votre tournure
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux :
Vous êtes fraîche, et moi je ne suis pas très-vieux;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.
Ma fortune est assez ronde, vous le savez
Je ne m'informe point de ce que vous avez :
Vous ne vous êtes pas sûrement oubliée...
Allons, madame Évrard...

MADAME ÉVRARD.

Je crains d'être liée...

AMBROISE.

Eh! plutôt craignez tout, si nous nous divisons;
Oui : je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles,
Et tous deux nous pourrions en raconter de belles;
Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...
A propos, j'oubliais de vous dire, madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

MADAME ÉVRARD.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là.
Je ne suis point d'accord, avec vous, sur cela.

AMBROISE.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide?

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

AMBROISE.

Si fait, et puis qui vous succède?...

MADAME ÉVRARD.

Qui?...

AMBROISE.

Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours?
Notre service est doux; mais nous servons toujours.

MADAME ÉVRARD.

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudrait mieux peut-être
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

AMBROISE.

Mais cela peut durer encore très-longtemps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans;
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :
Et pour la faire sûre, honorable et discrète,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

MADAME ÉVRARD.

S'ils allaient de monsieur captiver la tendresse...
Enfin nous verrons.

AMBROISE.

Bon! vous remettez toujours.

MADAME ÉVRARD.

Eh! moins d'impatience.

AMBROISE.

Et vous, moins de détours;
Plus de délais : demain je veux une réponse.

MADAME ÉVRARD.

A part, en s'en allant.

Demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce,
Que faire? Allons, il faut le presser au plus tôt.

Elle sort.

AMBROISE.

A demain donc.

SCÈNE VII.

AMBROISE, seul.

Voilà la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune
Quand on la mange seul? Monsieur sert de leçon :
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon!
On se marie, on a des enfants; on amasse :
Et, si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille?... A propos, c'est, je croi...
Déjà?

SCÈNE VIII.

AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, d'un ton rude.

Qu'est-ce?

LAURE, tremblante.

Monsieur... Ambroise?...

AMBROISE.

Eh bien ! c'est moi.

LAURE.

Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dérange...
C'est moi... dont vous a pu parler monsieur Lagrange...

AMBROISE.

C'est différent. J'entends, c'est vous qui souhaitez
Entrer ici?

LAURE.

Du moins si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre?

AMBROISE, s'asseyant.

Vous tremblez !

LAURE.

Moi !.. pardon.

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...
Voyons... « Sage, bien née et docile... » Il suffit.

Regardant Laure très-fixement.

Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE.

Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... vingt ans?

LAURE.

Pas tout-à-fait encore.

AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déjà?

LAURE.

Qui, moi?... jamais.

Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes pas, je crois, mariée?

LAURE.

A mon âge,
Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois

Se levant.

Que vous me convenez... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me faire,

AMBROISE.

Oh! non. Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai monsieur ; car il est à propos
Qu'ensemble, ce matin, nous en disions deux mots.
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute.

AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

LAURE.

Oh! oui.

AMBROISE.

Puis, pour la gouvernante,
Madame Évrard, soyez docile et prévenante.
Monsieur la considère, et moi j'en fais grand cas :
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge :
C'est un homme de bien, respectable d'abord,
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déjà je le révère.

AMBROISE.

C'est tout simple : surtout souvenez-vous, ma chère,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,
Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, monsieur que j'en dois rendre grâce.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content

SCÈNE IX.

LAURE, AMBROISE, CHARLE.

CHARLE, de loin, à part.

L'aura-t-il agréée?

AMBROISE.

Ah! Charle, dans l'instant
J'arrête, je reçois cette jeune servante;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder :
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLE.

Oui, je l'espère.

AMBROISE, à Laure.

Bon. Allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures sans faute.
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instants,
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps;
A Charle.
Ni vous non plus.

CHARLE.

Oh, non! Croyez, je vous supplie.
Que toute ma journée est assez bien remplie.
Ambroise sort.

SCÈNE X.

CHARLE, LAURE.

CHARLE.

Te voilà donc entrée. Ah!... nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la nièce et le neveu.

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLE.

Rassure-toi, ma chère.
Mon oncle va te voir; il suffit, et j'espère.
Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon cœur dès la première fois...
Ah! je voudrais déjà qu'à loisir il t'eût vue.

LAURE.

Je désire à la fois et crains cette entrevue;
Cette madame Évrard, ô dieu, que je la crains!

CHARLE.

Qu'elle est fausse et méchante!

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLE.

Chère épouse! faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise?

LAURE.

Eh! Charle, que m'importe?
Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien;
Tu me tiens lieu de tout; le reste ne m'est rien.
Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage;
Mais tu me consolais; nous mêlions nos douleurs :
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les moments les plus doux de ma vie.

CHARLE.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'envie...

LAURE.

Mais adieu; car je crains...

CHARLE.

A peine pouvons-nous
Peindre nos sentiments.

LAURE.

Ils n'en sont que plus doux :
Adieu, Charle.

CHARLE.

Au revoir?

LAURE, en sortant.

Au revoir.

SCÈNE XI.

CHARLE, seul.

Quelle femme!
De l'esprit, de la grâce, avec une belle âme!
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,
Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi.
Je craignais son courroux : ah! bien loin de le craindre,
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plaindre...
Mais que veut George?

SCÈNE XII.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Eh bien?

GEORGE.

Elle vient de partir.
Sans qu'on l'ait, grâce au ciel, vue entrer ni sortir...
Mais vous ne savez pas!

CHARLE.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGE.

Quelque chose entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déjà ses papiers dans les mains :
Ils viennent par monsieur se faire reconnaître.
« Il est sorti, » leur dis-je. « Il rentrera peut-être, »
Dit l'orateur. Enfin ils ont voulu rester.
Qu'en ferai-je, monsieur?

CHARLE.

Eh mais! fais-les monter.

GEORGE.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourraient fort bien...

CHARLE.

Il n'importe; qu'ils viennent.

GEORGE.

Allons.

Il sort.

SCÈNE XIII.

CHARLE, seul.

Ces chers cousins, je crois, se doutent peu
Qu'ils vont être reçus ici par un neveu.

Ils approchent, fort bien ; sachons encore feindre.
... Ils ne sont pas heureux : c'est à moi de les plaindre.

SCÈNE XIV.

CHARLE, LES CINQ COUSINS, vêtus assez modestement.

N. B. Il ne faut pas que leur habillement tienne de la caricature.

LE GRAND COUSIN, bas, aux autres, de loin.

Laissez-moi parler seul.

Haut à Charle, avec maintes révérences, que les autres imitent.

Nous avons bien l'honneur,
Monsieur...

CHARLE.

C'est moi qui suis votre humble serviteur.
Vous venez pour parler à monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, monsieur; c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras pour le voir seulement.

CHARLE.

En vérité, j'admire un tel empressement;
Et je ne doute pas qu'à monsieur il ne plaise.

LE TROISIÈME COUSIN.

Le cousin de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLE.

Le connaissez-vous ?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, d'un air important.

Ils ne l'ont jamais vu ;
Mais mon air au cousin pourrait être connu.
Je l'allai voir alors qu'il faisait son commerce,
En... n'importe : il vendait des étoffes de Perse!...
Dame aussi, le cousin est riche à millions;
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLE.

Ètes-vous frères, tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère, à moi : les trois autres sont frères.
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,

Déployant ses papiers.

Surtout par ce tableau... Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN, *avec force révérences.*

Pour vous servir : voici mon nom et mon paraphe.

Déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charle.

Roch-Nicodème-Armand (c'est notre aïeul commun,

Ils ôtent tous leurs chapeaux.

La souche), eut trois garçons; mon grand-père en est un.
Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLE, *suivant des yeux sur l'arbre généalogique.*

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un neveu :
Il exclut les cousins; la chose paraît claire.

LE DEUXIÈME COUSIN, *embarrassé.*

Oui; mais... frère, dis donc..,

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guère.

CHARLE.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLE.

Fort bien!

LE TROISIÈME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connaître;
Mais il nous gêne fort.

CHARLE.

Il aurait droit peut-être
De vous dire à son tour : « C'est vous qui me gênez,
« Et c'est ma place enfin, messieurs, que vous prenez. »

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

LE TROISIÈME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!
A Charle.
Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIN.

Quels meubles!

LE TROISIÈME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE CINQUIÈME COUSIN.

De bijoux.

LE DEUXIÈME COUSIN, d'un ton grave.

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire :
« Nous aurons tout cela », ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, riant aux éclats.

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLE.

En effet, à présent,
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!...

CHARLE.

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN.

Quelle est donc cette dame?

CHARLE, bas, aux cousins.

C'est une gouvernante... Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant :
Il faut la ménager.

LE GRAND COUSIN, bas, à Charle.

Allez, je suis prudent,
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE XV.

CHARLE, LES CINQ COUSINS, MADAME ÉVRARD

LE GRAND COUSIN.

Madame, nous avons...

MADAME ÉVRARD, d'un air très-inquiet.

Je suis votre servante :
Messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez?

LE GRAND COUSIN.

Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez...

LES QUATRE AUTRES COUSINS, tous ensemble.

Nous sommes les cousins de M. Dubriage.

LE GRAND COUSIN, bas, aux autres.

Haut, à madame Évrard.

Paix! Nous venons d'Arras, tout exprès...

MADAME ÉVRARD.

C'est dommage.
Monsieur vient de sortir.

LE GRAND COUSIN.

C'est ce qu'on nous a dit :
Mais quoi, nous l'attendrons fort bien, sans contredit.
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère.

MADAME ÉVRARD.

Non : il ne rentrera que très-tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN.

Demain nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Ne venez pas demain :
Il part pour la campagne, et de très-grand matin.

LES TROISIÈME ET QUATRIÈME COUSINS.

Après demain ?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute... enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.
D'ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus ;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.

TOUS LES COUSINS.

Oh ! nous voulons le voir.

MADAME ÉVRARD.

Très-volontiers ; lui-même
Sera ravi de voir de bons parents qu'il aime.
Au revoir donc, messieurs ; car dans ce moment-ci...

LE GRAND COUSIN.

Madame...

LE TROISIÈME COUSIN, bas, au grand cousin.

Je croyais qu'on dînerait ici.

LE GRAND COUSIN, bas, au troisième cousin.

Haut, à madame Évrard.

Paix donc !... Nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Pardon, je vous supplie,
Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN.

Vous êtes trop polie.

CHARLE, les reconduisant avec politesse.

C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.

Il sort avec eux.

SCÈNE XVI.

MADAME ÉVRARD, seule.

Qu'ils aillent présenter leur cousinage ailleurs...
Quel malheur, si monsieur eût vu cette recrue !
Prêtant l'oreille.
On ferme... Ah ! Dieu merci, les voilà dans la rue...
Au surplus, ces parents m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un neveu...
Mais quoi ! je perds le temps en de vaines paroles.
Les enfants du portier doivent savoir leurs rôles :
Faisons-les répéter ; oui, sachons avec art
Employer des enfants pour toucher un vieillard.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME ÉVRARD, LES DEUX ENFANTS DE GEORGE.

MADAME ÉVRARD.

Bon, mes petits enfants, je suis très-satisfaite.

JULIEN.

Aussi, depuis au moins deux heures je répète.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien ! Çà, mes enfants, je m'en vais vous laisser.
Vous, dès qu'il paraîtra, vous irez l'embrasser...

TOUS DEUX.

Oui, oui,

MADAME ÉVRARD.

Comme papa, maman.

TOUS DEUX.

Ah ! tout de même.

MADAME ÉVRARD.

Appelez-le du nom de papa ; car il l'aime.

JULIEN.

C'est bien vrai : moi, toujours je l'appelle *papa.*

LA SŒUR.

Moi, *bon ami.*

MADAME ÉVRARD.

Sans doute il vous demandera
Si vous avez appris, ce matin, quelque chose,
Alors vous lui direz votre scène.

LA SŒUR.

Je n'ose.

MADAME ÉVRARD.

Tu n'oses ?... pauvre enfant !

LE FRÈRE.

Oh ! moi, je ne crains rien.
Je sais par cœur mon rôle, et je le dirai bien.

MADAME ÉVRARD.

Bon, Julien. Soyez donc tous les deux bien aimables :
Et, si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez... quelque chose.

LE FRÈRE.

Oui, moi, mais pas ma sœur ;
Elle a peur, elle n'ose...

LA SŒUR.

Oh ! non, je n'ai plus peur.

MADAME ÉVRARD.

J'entends monsieur venir ; adieu donc, bon courage !

A part, s'en allant.

Après, je reviendrai pour achever l'ouvrage.

SCÈNE II.

LES ENFANTS, M. DUBRIAGE qui s'avance en rêvant, sans les voir.

LA SŒUR.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

LE FRÈRE.

Bas.

Je te soufflerai, moi. Chut, ma sœur, le voilà.

LA SŒUR, bas.

Il ne nous voit pas.

LE FRÈRE, bas.

Non ; il rêve.

LA SŒUR, bas.

Ah ! que c'est drôle !

LE FRÈRE, bas.

Eh ! paix donc !

LA SŒUR, bas.

On dirait qu'il répète son rôle.

Ils rient tous deux et se font des mines.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce ?

LE FRÈRE, courant à lui.

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, l'embrassant.

C'est toi, petit Julien ?

LA SŒUR, allant aussi à M. Dubriage.

Oui, bon ami.

M. DUBRIAGE, l'embrassant aussi.

Bonjour.

M. Dubriage s'assied.

LA SŒUR.

Comment ça va-t-il ?

M. DUBRIAGE.

Bien.

Et vous ?

LE FRÈRE.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages.

Dites-moi, mes enfants, êtes-vous toujours sages ?

LE FRÈRE.

Oh ! toujours ! Ce matin, maman nous le disait.

M. DUBRIAGE, se tournant tour à tour vers chacun d'eux.

Vraiment ?

LA SŒUR.

Si tu savais comme elle nous baisait !

LE FRÈRE.

Et papa ? Tout exprès il quitte son ouvrage.

LA SŒUR.

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien ?

LA SŒUR.

Oui, comme nous t'aimons.

LE FRÈRE.

Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.
Hier encore, ma sœur était bien endormie,
Moi pas ; je l'entendais qui disait : « Mon amie,
« Conviens que nous devons être tous deux contents,
« Et que nous avons là de bien jolis enfants ?... »
Et maman répondait : « C'est vrai qu'ils sont aimables. »
« Dame, c'est qu'à leur mère ils sont tous deux semblables. »
Disait papa. « Julien, soit, répondait maman ;
« Mais Suson te ressemble, à toi ; là, conviens-en. »

M. DUBRIAGE.

Fort bien, mes bons amis ; comment va la mémoire ?
Savez-vous ce matin une fable, une histoire ?

LE FRÈRE.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions
Un petit dialogue, à nous deux,

M. DUBRIAGE.

Ah ! voyons.

LE FRÈRE.

Çà, commence, ma sœur.

Les enfants récitent chacun leur couplet comme une leçon.

LA SŒUR.

« Quel est le patriarche
« Qui prévit le déluge et construisit une arche ?

LE FRÈRE.

« Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,
« S'est échappé lui-même et nous a tous sauvés.

LA SŒUR.

« On me l'avait bien dit. Quoi, tous tant que nous sommes !
« Comment ! un homme seul a sauvé tous les hommes !

LE FRÈRE.

« Oui, sans doute ; et voici comment cela s'est fait ;
« Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham et puis Japhet.

« Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,
« Dont il eut maint enfant : Jacob seul en eut douze.
« Ces enfants se sont vus pères d'enfants nombreux :
« C'est de là qu'est venu le peuple des Hébreux.

LA SŒUR.

« Ah, ah !

LE FRÈRE.

« Je n'ai parlé que de Sem : ses deux frères
« Du reste des humains ont été les grands-pères.
« Dieu dit : *Multipliez et croissez à l'envi.*
« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi,
« Et l'on continuera sûrement de le suivre. »

M. DUBRIAGE.

Où donc avez-vous vu cela ?

LE FRÈRE.

Dans un beau livre,
Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

LA SŒUR.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE.

Finissez.

Il rêve ; et pendant ce temps-là les enfants se font des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à M. Dubriage.

LA SŒUR, allant tout doucement à lui.

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...
Elle lui caresse la joue.
Je fais comme cela... Puis alors il regarde,
Me voit, rit, et m'embrasse, enfin, comme cela.
Elle témoigne vouloir l'embrasser.

M. DUBRIAGE, lui tendant les bras.

Chère petite, viens.

LE FRÈRE.

Et moi, mon bon papa ?

M. DUBRIAGE

Viens aussi.

Il les tient tous deux serrés dans ses bras.

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LES ENFANTS, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, de loin, sans être vue.

Mes enfants s'en tirent à miracle :

Haut, toujours d'un peu loin.

Il est temps de parler, à mon tour. Doux spectacle !
Il m'enchante ; d'honneur !

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Évrard?

MADAME ÉVRARD.

Oui, monsieur ; du tableau je prends aussi ma part.
On croirait voir un père au sein de sa famille.

LA SŒUR, à madame Évrard.

J'ai fort bien dit ma scène...

MADAME ÉVRARD, l'arrêtant.

A merveille, ma fille !
Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfants.
Allez jouer tous deux : en restant plus longtemps,
Vous importuneriez ce bon papa peut-être ;
Allez.

LES ENFANTS, en sortant.

Adieu, papa.

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE assis ; MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, à part.

Si je puis m'y connaître,

Haut.

Il est ému. Vraiment ces enfants sont gentils.

M. DUBRIAGE

Oui, tout-à-fait : pour moi, j'aime fort leurs babils.

MADAME ÉVRARD.

Et leurs caresses donc, naïves, enfantines!
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes mines!...
Une grâce, un sourire ; enfin je ne sais quoi...
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimerait? cela n'est pas possible.

MADAME ÉVRARD.

Je me dis quelquefois : « Monsieur est bon, sensible :
« S'il a tant d'amitié pour les enfants d'autrui,
« Qu'il aurait donc d'amour pour des enfants à lui! »

M. DUBRIAGE, à demi-voix.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGE.

Oui vraiment ! et Julien, il ressemble à sa mère!...

MADAME ÉVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux,
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme d'autres eux-même?

M. DUBRIAGE.

J'y pensais : ce doit être une douceur extrême.

MADAME ÉVRARD.

Je ressemblais aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon père... digne homme! il était assez bien...
Ayant moins de richesse, hélas! que de naissance...
On le félicitait sur notre ressemblance :
Aussi m'aimait-il plus que ses autres enfants...
Finement.
Et puis il m'avait eue à plus de soixante ans.
Je flattais son orgueil autant que sa tendresse :
Il m'appelait souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans!

MADAME ÉVRARD.

Oui ; c'est qu'il était frais !...
Et même il a vécu vingt ans encore après.
Allons, vous retombez dans votre rêverie.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... excusez, je vous prie...
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

MADAME ÉVRARD.

Si fait : vous êtes triste, oh ! je le vois fort bien...
Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...
Moi qui vous parle, eh bien ! j'ai moi-même les miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui, vous, madame Évrard ?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute

M. DUBRIAGE.

A quel propos ?

MADAME ÉVRARD.

Ambroise me tourmente : il désire, en deux mots,
Qu'avant peu, que demain, je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

La faisant asseoir à côté de lui.

Ambroise, dites-vous ?... Répétez donc, madame.

MADAME ÉVRARD.

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser.
Depuis plus de deux ans, je sais le refuser.
J'élude chaque jour une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lasseront sa constance :
Non ; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui surtout, il devient plus pressant ;
Il insiste ; et vraiment je ne sais plus que faire.
Je viens vous demander conseil en cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais ! je ne sais trop quel conseil vous donner...
Car enfin ce parti n'est pas à dédaigner :
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

MADAME ÉVRARD.

Oui, vous avez raison ; et pour la probité,
Ambroise assurément sera toujours cité :
Mais il parle d'hymen ; la chose est sérieuse :
Je crains, je l'avouerai, de n'être pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Et pourquoi ?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... tenez, c'est, qu'entre nous,
On peut être honnête homme et fort mauvais époux.
Ambroise est quelquefois d'une rudesse extrême ,
Vous le savez : souvent il vous parle à vous-même,
D'un ton...!

M. DUBRIAGE.

Un peu dur, oui ; mais vous l'adoucirez :
Vous avez pour cela des moyens assurés.

MADAME ÉVRARD.

Quelle tâche ! j'en suis d'avance intimidée...
Puis... j'avais de l'hymen une tout autre idée :
Car j'étais faite, moi, pour un lien si doux ;
Et... sans l'attachement, monsieur, que j'ai pour vous,
A coup sûr, je serais déjà remariée.
Dans mon premier hymen je fus contrariée ;
Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Évrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su contraindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,
Si je manquai pour lui de soins, d'attention !...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien ! en pareil cas, si je fus complaisante,

Jugez, monsieur, combien je serais douce, aimante,
Si j'avais un mari qui fût... là... de mon choix,
Dont l'humeur me convînt, en un mot!

M. DUBRIAGE.

Je le crois.

MADAME ÉVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...
Je n'aurais point voulu d'un jeune homme; à cet âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé :
Ce que vous dites là, madame, est très-sensé.

MADAME ÉVRARD.

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la première jeunesse,
Peu m'importe quel âge aurait eu mon époux :
Je parle sans détour; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,
Un, deux enfants, voilà tout ce que je désire...
Il me semble déjà que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfants, le père au milieu d'eux,
Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre...
Oh ! quel ravissement serait alors le nôtre !
(Se reprenant.)
J'entends le mien, celui du mari que j'aurais,
Je parle en général, je n'ai point de regrets :
Auprès de vous mon sort est trop digne d'envie;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie :
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher!

MADAME ÉVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme, au moindre signal, je vole, je m'empresse;
Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux,
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est pas l'intérêt, le devoir qui me mène;

C'est l'amitié, le cœur : cela se voit sans peine...
Enfin, sur le motif qui me faisait agir
On s'est mépris... au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise :
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi?

MADAME ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire... je dis d'avoir touché votre âme.
Charle, en entrant, a cru que j'étais votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter :
C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter...
Mais je vous le demande, avec un cœur sensible,
Puis-je épouser?...

M. DUBRIAGE.

Non, non! cela n'est pas possible;
Ambroise, je le sens, est indigne de vous;
Le ciel ne l'a point fait pour être votre époux.

MADAME ÉVRARD.

Le croyez-vous?

M. DUBRIAGE.

Oh, oui!

MADAME ÉVRARD.

Peut-être je me flatte,
Et peut-être ai-je l'âme un peu trop délicate :
Lorsqu'en moi je descends, je ne sais... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois,
M'humilie... Ah! j'ai tort... mais malgré moi j'en pleure

M. DUBRIAGE, plus ému.

Chère madame Évrard!... chaque jour, à toute heure,
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avaient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

MADAME ÉVRARD.

Qu'est-ce qu'un entretien, de grâce?.. Ah! que serait-ce
Si je pouvais, un jour, donner à mes transports
Un libre cours, monsieur! J'ose le dire : alors,
Combien de qualités vous pourriez reconnaître,
Que ma position empêche de paraître!

M. DUBRIAGE.

Ah! je les entrevois, et je devine assez
Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes?

MADAME ÉVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes!
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, se levant, et hors de lui.

Je n'y puis plus tenir : toute votre personne
Me charme... C'en est fait...

(On sonne.)

MADAME ÉVRARD, laissant échapper un cri.

Ah, ciel!

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien donc, vous disiez?... Achevez en deux mots.

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

MADAME ÉVRARD, à part.

Bon dièu, qu'il vient mal à propos!

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

M. DUBRIAGE, à Ambroise.

Eh bien, qu'est-ce?...

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille,
Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je viens vous présenter...

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi?

AMBROISE.

Mais... pour vous soulager, madame Évrard.

MADAME ÉVRARD.

Qui, moi?
Oh! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage;
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.... je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer,
Et dans cette maison, quoi qu'en dise madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés.
Madame Évrard, qui parle, en était prévenue.

MADAME ÉVRARD.

Moi! jamais de ce point je ne suis convenue:
Je vous ai toujours dit: «Attendons, il faut voir.»
Savais-je, par hasard, qu'elle viendrait ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurais-je dit? je l'ignorais moi-même.
La Grange m'a servi d'une vitesse extrême...
Mais qu'elle soit venue un peu plus tôt, plus tard;
(A M. Dubriage.)
La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard,
Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Évrard, je la crois trop honnête,
(En regardant fixement madame Évrard.)
Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion...

MADAME ÉVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.
(A M. Dubriage.)
Ainsi, monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE.

En effet, je ne vois
Nul inconvénient... Allons, je la reçois.
A part.
Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.
Haut.
C'est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la vôtre.
Elle est pour vous aider plus que pour me servir.
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, à Laure.

Remerciez monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon âme.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Évrard.

LAURE.

Madame...

MADAME ÉVRARD.

Je vous dispense, moi, de tout remercîment.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paraît assez bien.

MADAME ÉVRARD.

Ah! vraiment,
Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chère...
Instruisez-la tous deux de ce qu'elle doit faire;
(A part, à lui-même.)
Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...
Cette madame Evrard!... en vérité, je croi...
(Il sort en regardant avec intérêt madame Évrard, qui feint de n'y pas prendre garde (1).

1. Je désire que l'acteur chargé du rôle de Dubriage se renferme

SCÈNE VI.

AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

AMBROISE.

Eh mais! vit-on jamais refus aussi bizarre!
Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MADAME ÉVRARD.

(A Ambroise.) (A Laure.)
Paix donc!... Un peu plus loin.

LAURE, à part, en s'éloignant.

Allons, résignons-nous.

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Eh! j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous.
Quelle obstination!

SCÈNE VII.

CHARLE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

CHARLE, de loin, à part.

Je veux savoir l'issue...

AMBROISE, à Charle.

Que voulez-vous?

CHARLE, embarrassé.

Je viens... je viens...

LAURE, bas, à Charle.

Je suis reçue.

CHARLE, bas.

Bon.

AMBROISE.

Vous venez... pourquoi?

exactement dans les termes de la note ci-dessus. Tout ce qui va au-delà est exagéré, et j'ose le dire, hors de toute convenance.
(*Note de l'auteur.*)

CHARLE.

Pardonnez, s'il vous plaît :
Je me retire.

MADAME ÉVRARD.

Au fond, ceci prouve son zèle.
(A Charle.)
Retournez vers monsieur, en serviteur fidèle.

CHARLE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD, de loin.

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLE.

Non, madame.
Bas, à Laure, au fond du théâtre.
Courage !

Il sort.

SCÈNE VIII.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE toujours au fond.

MADAME ÉVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre !

MADAME ÉVRARD.

Belle excuse !
Proposer à monsieur des gens que je refuse !
Je vous avais prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours !
En cela, comme en tout, vous remettez toujours.
Je ne veux plus attendre.

LAURE, de loin, à part.

O ciel ! est-il possible !
Ma situation est-elle assez pénible !

MADAME ÉVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

MADAME ÉVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai mainte chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent... Que sais-je?.. oh! quel ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

MADAME ÉVRARD.

Eh! vous vous occupez en même temps des vôtres.

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel... Mais dites donc *des nôtres*.

MADAME ÉVRARD.

Des nôtres, soit.

AMBROISE.

A Laure. A part.

Je sors... Allons j'ai réussi;
J'ai si bien fait, qu'enfin cette fille est ici.

Il sort.

SCÈNE IX.

MADAME ÉVRARD, LAURE.

MADAME ÉVRARD, à part.

Oh! qu'elle me déplaît! jeune et jolie encore!..
Haut, d'un ton sec.
Eh bien! vous dites donc que vous vous nommez?..

LAURE.

Laure.

MADAME ÉVRARD.

Ah!.. quel âge avez-vous?

LAURE.

Pas encor vingt ans.

MADAME ÉVRARD.

Non?

C'est dommage. Eh! trop jeune... oui, beaucoup trop.

LAURE.

Pardon.

Ce n'est pas ma faute...

MADAME ÉVRARD.

Ah! c'est la mienne.

LAURE.

Madame,

Je ne dis pas cela.

MADAME ÉVRARD.

Qu'êtes-vous? fille, femme?

Dites.

LAURE.

Qui, moi! jamais je ne me marierai.

MADAME ÉVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise! Il vient, sans m'avoir prévenue,
Nous amener ici d'emblée une inconnue.

LAURE.

Je me ferai connaître.

MADAME ÉVRARD.

Il sera temps alors.
Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

MADAME ÉVRARD.

Tenez, c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître;
Mais il vous a trompée, à coup sûr, en ceci,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi n'est-ce donc pas à moi qu'on vous adresse?

Mais je verrai bientôt si vous me convenez :
Car enfin c'est à moi que vous appartenez,
Et vous êtes vraiment entrée à mon service.

LAURE.

Soit.

MADAME ÉVRARD.

Jamais au premier ; tenez-vous à l'office.

LAURE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE.

Jamais.

MADAME ÉVRARD.

Si l'on vous donne une commission,
Intruisez-m'en toujours avant que de la faire.

LAURE

Toujours.

MADAME ÉVRARD.

Que m'obéir soit votre unique affaire.
Allez m'attendre en bas.

LAURE.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Que dites-vous?

LAURE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD.

Vous raisonnez!.. Sortez.

Laure sort.

SCÈNE X.

MADAME ÉVRARD, seule.

Elle a l'air doux
Et semble assez docile... Eh! qui peut s'y connaître?

La peste soit d'Ambroise ! Il fait ici le maître,
Et cependant il faut encor le ménager.
Patience ! avant peu, tout cela va changer.
Si j'épouse une fois monsieur, me voilà forte :
Une heure après l'hymen, ils sont tous à la porte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DUBRIAGE, seul, s'avance en rêvant.

Cet entretien toujours me revient à l'esprit :
Je ferais bien, je crois... oui, cet hymen me rit.
Cette madame Évrard est tout-à-fait aimable ;
Elle est très-fraîche encor ; sa taille est agréable :
Elle a les yeux fort beaux ; et ses soins caressants,
Tendres, réchaufferaient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête et douce comme un ange...
Mais mon neveu?.. Ma foi, que mon neveu s'arrange.
Faudra-t-il consulter ses neveux? Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.

Rêvant de nouveau.

C'est qu'il est marié ; bientôt il sera père,
Et ses nombreux enfants seront dans la misère...
C'est sa faute : pourquoi s'être ainsi marié?
D'ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage!
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!
Que résoudre? Je suis indécis, en suspens...
Voici Charle; à propos le hasard me l'amène.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charle.

CHARLE.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLE.

Vous, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis dans un grand embarras,
Sur un point... qu'à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLE.

Lequel ?

M. DUBRIAGE.

Moi qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirais-tu qu'à présent, dans le fond de mon âme,
J'aurais quelque penchant à former ce lien?

CHARLE.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous ferez fort bien.

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLE.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie,
Que de vous attacher une femme chérie,
Qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets?
Si cet hymen était l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point?

CHARLE.

Eh, pourquoi donc, de grâce?
Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!... En vérité, je suis... presque amoureux;
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards parfaite,
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours;
Madame Évrard...

CHARLE.

Eh quoi, madame Ev....!

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh, d'où vient donc, mon cher, cette surprise extrême?

CHARLE.

Ma surprise ?

M. DUBRIAGE.

Oui; j'ai vu ton soudain mouvement :
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.
A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLE.

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non; tu viens de piquer ma curiosité :
Explique-toi.

CHARLE.

Qui, moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLE.

En vérité,
Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre :
Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen; oh! oui, je le vois bien :
Tu veux dire par là...

CHARLE.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne pense :
Ainsi de t'expliquer, Charle, je te dispense;
Car, moi-même, aussi bien je m'étais déjà dit
Ce que tu me voudrais faire entendre. Il suffit :
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.

CHARLE.

Trop heureux, monsieur! Charle est à votre service;
Vous n'avez qu'à parler.

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme : et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche : elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis, comptés dans cette bourse :
Je voudrais, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser?
Car, en tout ceci, moi, je ne veux point paraître.
Toi, Charle, par hasard, si tu pouvais connaître
A Colmar...

CHARLE.

J'y connais quelqu'un, précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand?
Elle est si peu connue!

CHARLE.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends

CHARLE.

Mais non : plutôt que de prendre d'avance,
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je croi :
Alors...

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLE.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c'est la femme.
Lui-même je l'ai plaint dans le fond de mon âme;
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurais mille fois déjà déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes...
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLE.

Oui, je crois...

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,
Je répugnai toujours à faire un testament :
Que l'on donne ses biens, soit; alors on s'en prive :
Mais être généreux lorsque la mort arrive!
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus :
« Je veux... » On dit encor *je veux*, quand on n'est plus!
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines... que sais-je? eussent été bien vaines,
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens :
Qu'il les recueille donc; et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui : mais moi je serais sans excuse,
Si j'allais l'en priver. Vivant, je l'ai puni ;
C'en est assez : je meurs; mon courroux est fini.
N'est-ce pas?

CHARLE.

Moi, monsieur, sur une telle affaire
Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLE.

Oui, monsieur, et plus tôt
Que vous ne pouvez croire : et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant!

Charle sort.

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, seul.

Ce garçon soulage mes ennuis :
C'est un besoin pour moi dans l'état où je suis.

LAURE, de loin, à part, amenée par Charle qui se retire.

Je tremble à son aspect... Dieu ! fais que je lui plaise.
Haut, en s'avançant.
Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah ! mon enfant, c'est vous ? j'en suis bien aise...
Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiais un moment aussi doux.
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connaître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE.

Ah ! monsieur...

M. DUBRIAGE.

Non, c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme :
C'est devoir.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai : j'aime à vous voir dans l'âme
Ces principes d'honneur, cette élévation.

LAURE.

C'est l'heureux fruit, monsieur, de l'éducation :
Je le garde avec soin ; c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage :
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parents ?

LAURE.

Honnêtes, oui, monsieur ; mais non pas dans le sens
Que lui donnait l'orgueil ; dans le sens véritable.
Mes père et mère étaient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné ;

Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé *mercenaire,*
Quand on devrait bénir ses travaux bienfaisants :
Mes parents, un un mot, étaient des artisans.

M. DUBRIAGE.

Artisans! croyez-vous qu'un riche oisif les vaille?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

LAURE.

Chaque soir, aux heures de loisirs,
A me former le cœur ils mettaient leurs plaisirs.
Leurs préceptes étaient simples comme leur âme.
« Crains Dieu, sers ton prochain, et sois honnête femme.»
C'étaient là leurs seuls mots, qu'ils répétaient toujours.
Leur exemple parlait bien mieux que leurs discours.
Ils semblaient pressentir, hélas! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à la fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parents vous ont bien élevée.
Quoi! de tous deux déjà vous êtes donc privée?

LAURE.

Un cruel accident tout à coup m'a ravi
Mon père, et de bien près ma mère l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parents, de tels parents encore...!
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur! Le ciel pourtant ne m'a pas tout ôté :
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province?

LAURE.

Oui, de bien loin : aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

On entend une voix du dehors, appelant.

« Laure! Laure! »

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.
Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet?

LAURE.

Oh, oui, monsieur! voici quel en est le sujet :
L'ami dont je parlais, le seul que j'aie au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très-proche parent :
Il m'en parlait sans cesse, et toujours en pleurant :
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
« Jeune, douce, surtout vous êtes malheureuse;
« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »
Je le crus : mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui, croyant suivre mon frère,
Regrettant peu des lieux où n'était plus ma mère.
Après dix jours de marche, enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel, nous éprouvons!

M. DUBRIAGE.

Il vous aurait reçue avec indifférence?

LAURE.

Ah! monsieur, nous aurions encor quelque espérance,
S'il avait seulement voulu nous recevoir.

M. DUBRIAGE.

Quoi! ce proche parent?...

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous? cet homme a donc un cœur de roche!...

LAURE.

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche.
Non, il n'est point cruel; il est humain et bon;
Et sans des étrangers maîtres de la maison...,

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous? Eh! c'est faiblesse pure!
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature?
Je veux voir ce parent; ensemble nous irons :
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah! monsieur, je commence à le croire possible :
Je me flatte, en effet, qu'il n'est point insensible;
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons : je vous vois attendri!

M. DUBRIAGE, voyant venir madame Évrard.

Chut!

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, LAURE, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, de loin, à part.

Encor là!

M. DUBRIAGE, un peu embarrassé, à madame Évrard.

C'est vous! quel sujet vous amène,
Madame?

MADAME ÉVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Comment?

MADAME ÉVRARD.

Que sais-je enfin...? Mais c'est moi qui pourrais
Vous demander quels sont les importants secrets
Que vous confie encore ici mademoiselle.
Depuis une heure au moins, vous causez avec elle;
Et ces mystères-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, d'un ton faible.

Pourquoi, madame Evrard? Eh! oui, j'en fais l'aveu,
J'aime à l'entretenir : ne suis-je pas le maître?...
Et puis, j'étais bien aise enfin de la connaître :
Je ne m'en repens pas.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J'en conviens; et vraiment vous en serez surprise.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien; mais ce n'est pas pour causer qu'on l'a prise.

M. DUBRIAGE.

Soit. Elle me parlait de l'éducation...

MADAME ÉVRARD.

Allons! c'est bien cela dont il est question!
A Laure.
Descendez à l'instant.

LAURE

Que faut-il que je fasse?

MADAME ÉVRARD.

Marthe va vous le dire. Allez donc.

Laure sort.

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah! de grâce,
Parlez-lui doucement : elle est timide.

MADAME ÉVRARD.

Bon!

M. DUBRIAGE.

Elle paraît sensible.

MADAME ÉVRARD.

Eh! qui vous dit que non?...

Se radoucissant.
D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBRIAGE.

Non..., mais c'est que vraiment elle est intéressante;
Elle a...

MADAME ÉVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien...
Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien,
Ces mots charmants qu'allait exprimer votre bouche...

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche;
C'est qu'elle a de la grâce, un choix de termes purs,
Surtout de la sagesse et des principes sûrs.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre âme était frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MADAME ÉVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli...
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?

M. DUBRIAGE.

Non : pourriez-vous le croire?...
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchants
De cette enfant...

MADAME ÉVRARD.

Encor! c'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l'humeur.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au-dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MADAME ÉVRARD.

Oh, c'en est trop! S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh pourquoi ?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais.... mais elle me déplaît :
Je vous dis nettement la chose comme elle est.
Elle n'est bonne à rien, d'ailleurs, à rien qui vaille;
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille! Qui, Laure?

MADAME ÉVRARD.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez!

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment!...

MADAME ÉVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la première venue,
Qu'à peine, en ce moment, vous connaissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais quoi! je ne puis chasser ainsi...

MADAME ÉVRARD.

Fort bien!
C'est votre dernier mot?... Et moi, voici le mien :
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoi! pouvez-vous bien me parler de la sorte?

MADAME ÉVRARD.

Vous-même entre nous deux pouvez-vous balancer?

M. DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

MADAME ÉVRARD.

Non, monsieur : chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse!

MADAME ÉVRARD.

Qu'elle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, en colère.

Vous êtes la maîtresse;
Mais elle restera.

MADAME ÉVRARD.

Plaît-il ?

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton
Puisque vous le prenez, je la garde.

MADAME ÉVRARD.

Pardon,
Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J'entends qu'ici Laure demeure.
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure :
Voilà mon dernier mot.

Il sort très en colère.

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, seule.

L'ai-je bien entendu ?
Est-ce donc là monsieur? .. Comment! j'aurais perdu,
En ce fatal instant, le fruit de dix années...
Quand je touche au moment de les voir couronnées!

Après un moment de repos.

Il m'a dit tout cela dans un premier transport
Qui pourra se calmer... N'importe, j'ai grand tort.
Menacer, m'emporter, quelle imprudence extrême!
J'en avertis Ambroise, et j'y tombe moi-même.
S'il en est temps encor, revenons sur nos pas.

SCÈNE VII.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD.

Mon ami Charle!..

CHARLE.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

Ah! vous ne savez pas?..
Avec monsieur je viens d'avoir une querelle...

CHARLE.

Quoi? vous! A quel propos, madame?

MADAME ÉVRARD.

A propos d'elle,
De Laure.

CHARLE.

Est-il possible?

MADAME ÉVRARD.

Eh! sans doute : j'ai dit
Qu'il fallait qu'à l'instant l'une de nous sortît.
Mais point du tout; monsieur, qui la protége et l'aime,
M'a dit... (le croiriez-vous?) «Eh bien, sortez vous-même;»
Et là-dessus, il est rentré fort en courroux.

CHARLE.

Vous m'étonnez! Aussi comment le fâchez-vous?
Monsieur est bon maître, oui; mais enfin c'est un maître.

MADAME ÉVRARD.

J'en conviens, mon ami, j'ai quelque tort peut-être :
Mais cette fille-là me choque et me déplaît.

CHARLE.

Quel est son crime, au fond? Que vous a-t-elle fait?
Monsieur accepte Laure; il paraît content d'elle,
Et vous le tourmentez pour une bagatelle.

MADAME ÉVRARD.

Le mal est fait : voyons, comment le réparer?

CHARLE.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MADAME ÉVRARD.

A cet hymen tantôt j'ai cru le disposer :
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLE.

Oui, j'entends.

MADAME ÉVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLE.

Vous n'avez pas besoin du tout de mon secours;
Et vous seule bientôt...

MADAME ÉVRARD.

Secondez-moi toujours...
Il revient déjà... Bon.

CHARLE.

Il rêve, ce me semble.

MADAME ÉVRARD.

Tant mieux. J'espère encor... Laissez-nous donc ensemble.

Charle sort.

Seule

Voyons.

Elle se tient à l'écart, et s'assied accoudée sur une table.

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE, se croyant seul.

Personne ici !.. Je suis bien malheureux !
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux;
Je suis leur père... Eh bien! voyez la récompense?

Madame Evrard aussi... Cependant, quand j'y pense,
Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.

Madame Évrard tire vite son mouchoir et s'en couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.

Cette femme est sensible; et véritablement,
C'est la première fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh oui! je l'ai trop maltraitée.

MADAME ÉVRARD, éclatant en sanglots.

Oui, sans doute.

M. DUBRIAGE.

Ah! c'est vous, bonne madame Évrard?

MADAME ÉVRARD, levée, sanglotant toujours.

Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égard,
Vous avez déchiré l'âme sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étais loin de m'attendre,
Après dix ans de soins, de tendresse...

M. DUBRIAGE.

En effet:
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait...

MADAME ÉVRARD.

Après ce coup, je puis supporter tout au monde,
Et dans une retraite ignorée et profonde...

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous songez encore à ce qui s'est passé?

MADAME ÉVRARD.

Jamais le souvenir n'en peut être effacé.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous, madame? oublions, je vous prie,
Cette petite scène, et plus de brouillerie.

MADAME ÉVRARD.

Ah! monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez plus:
Je ferais désormais des efforts superflus...

M. DUBRIAGE.

Eh non! madame Évrard, je suis toujours le même;
Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

MADAME ÉVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser?

M. DUBRIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer?
Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de rancune,
De part et d'autre; moi, je n'en conserve aucune :
Vous non plus, n'est-ce pas?

MADAME ÉVRARD.

Tenez, monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. DUBRIAGE.

Ah! pouvez-vous le craindre? Elle en est incapable :
Tout annonce qu'elle est et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

MADAME ÉVRARD.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille?

M. DUBRIAGE.

Eh mais!...
Ambroise l'a donnée; et c'est lui faire injure
Que de la renvoyer : ainsi, je vous conjure,
N'en parlons plus; cessez d'insister sur ce point :
Surtout, madame Évrard, ne m'abandonnez point.

MADAME ÉVRARD.

J'en avais fait le vœu; mais depuis cette affaire,
Je ne sais trop...

M. DUBRIAGE.

Comment, vous balancez, ma chère!
Je vous en prie.

MADAME ÉVRARD.

Allons : c'en est fait; je me rends.

M. DUBRIAGE.

Charmante femme!

SCÈNE IX.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Eh bien! qu'est-ce donc que j'apprends?
Madame Évrard menace, et veut que Laure sorte.
Oh! je déclare...

M. DUBRIAGE.

Allons, le voilà qui s'emporte,
Comme à son ordinaire!

MADAME ÉVRARD.

Oui, nous sommes d'accord;
Vous serez satisfait, et personne ne sort.

Elle sort.

SCÈNE X.

M. DUBRIAGE, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Elle rit : par hasard serait-ce moi qu'on joue?

M. DUBRIAGE.

Eh non! nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure, un petit démêlé;

Il appuie sur ce mot.

Mais il n'y paraît plus. En maître j'ai parlé :
Laure nous reste.

AMBROISE.

Ah! bon.

M. DUBRIAGE.

Moi, j'aime cette fille :
Je la garde.

LAURE.

Monsieur!...

AMBROISE.

Elle est douce et gentille,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Mais elle est bien mieux que tout cela;
On n'a pas plus d'esprit, de raison qu'elle en a.

AMBROISE.

Oh! j'en étais bien sûr, quand je vous l'ai donnée;
Sans quoi je n'aurais pas...

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est très-bien née;
J'entends bien élevée. Il ne tiendra qu'à vous,
Laure, d'être longtemps... mais toujours, avec nous.

LAURE.

Ah! mon... monsieur, croyez que ma plus chère envie
Est de pouvoir ici passer toute ma vie.

AMBROISE.

Oh! vous y resterez, en dépit qu'on en ait :

Il se reprend.

C'est moi qui vous... je dis, monsieur vous le promet.

Il sort.

SCÈNE XI.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chère :
Mais à madame Évrard tâchez pourtant de plaire...
Je songe à ce parent; je voudrais voir aussi
Cet ami de province avec lequel ici
Vous êtes arrivée.

LAURE.

Ah! qu'il aura de joie,
Si vous daignez, monsieur, permettre qu'il vous voie.

M. DUBRIAGE.

J'en augure très-bien, puisque vous l'estimez.
Est-il jeune?

LAURE.

Oui, monsieur.

M. DUBRIAGE.

Ah ! jeune... Vous l'aimez ?

LAURE, simplement.

Oui, monsieur, en l'aimant j'obéis à ma mère.
« Aime-la, lui dit-elle en mourant ; sois son frère. »
Il le promit : depuis il a tenu sa foi ;
Père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment respectable ;
Et son cruel parent ?...

LAURE.

Peut-être est excusable ;
Car il ne connaît point mon ami : mais enfin
Il se fera connaître ; et ce n'est pas en vain
Que nous serons venus du fond de notre Alsace...

M. DUBRIAGE.

D'Alsace ? dites-vous... De quel endroit, de grâce ?

LAURE.

De Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar !

LAURE.

Oui, monsieur.

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,
Vous avez à Colmar garnison, que je croi ?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connais quelqu'un dans cette ville,
Un soldat : mais comment démêler entre mille ?
Après tout, que sait-on...? Il se nommait Armand...

LAURE.

Je le... connais.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah! par quel hasard, comment?...

LAURE.

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie.
Ce jeune homme à mon père avait sauvé la vie :
Jugez si le sauveur d'un père, d'un époux,
Devait avec transport être accueilli de nous!
L'estime se joignit à la reconnaissance.
Nous vîmes qu'il était d'une honnête naissance :
Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat,
Comme s'il eût par goût embrassé cet état;
Et pourtant doux, honnête...

M. DUBRIAGE, à lui-même.

Oh! oui... le bon apôtre!

A Laure.

C'est assez; je vois bien que vous parlez d'un autre.

LAURE.

Cet Armand-là, monsieur, n'est pas le même?...

M. DUBRIAGE.

Oh non!
Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,
Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite;
Il s'enfuit un beau jour, et s'engage par suite,
Puis se marie, épouse une fille de rien,
Dont le moindre défaut fut de naître sans bien,
Qui menait une vie avant son mariage!...

LAURE, très-vivement.

Monsieur, rien n'est plus faux; je réponds qu'elle est sage.
Elle s'est, je l'avoue, éprise d'un soldat,
Mais estimable, honnête, ainsi que son état :
Elle le vit, l'aima du vivant de son père;
Il lui fut accordé par sa mourante mère :
Elle l'aime; il l'adore, et jusques aujourd'hui,
Elle a toujours vécu sagement avec lui.
Ce qu'on a pu vous dire est un mensonge infâme;
Oui, l'épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez!...

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous!...

LAURE, toujours en colère.

Eh! oui, je suis cette femme d'Armand.

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous seriez?...

LAURE, à part, et revenant à elle.

O ciel! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE.

Vous ma nièce, bon Dieu!... Ma surprise est extrême.

LAURE, aux genoux de M. Dubriage.

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.
Tantôt, de votre air doux, de vos grâces épris,
Je vous trouvais aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure,
Ce serait à la fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi! s'il m'a manqué, vous n'êtes point coupable.
Et votre sort déjà n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah! soyez généreux :
C'est mon époux; il est absent et malheureux.

SCÈNE XII.

M. DUBRIAGE, LAURE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Ah! Charle, conçois-tu les transports de mon âme?
Voilà ma nièce.

CHARLE.

O ciel! se pourrait-il? madame
Serait?...

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.
Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlais tantôt, qui m'a fait tant de peine!
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLE, se ranimant.

Ah! monsieur, est-il vrai? je n'osais l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie!
Eh quoi! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés... quelqu'un qui vous touche de près...
Presque un enfant!... voilà ce que je désirais.

M. DUBRIAGE.

Charle, je suis sensible à ces marques de zèle.
A Laure.
C'est un digne garçon, un serviteur fidèle,
Qui m'aime tout à fait, qui me sert d'amitié.

CHARLE.

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,
J'ai droit de partager aussi votre allégresse :
Car vous avez sans doute, en voyant une nièce,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point : mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette nièce, par qui m'a-t-elle été donnée?
Par un ingrat, qui m'a mille fois outragé...
A Laure.
Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé;
Mais mon cœur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas! continuez, si cela vous soulage.

CHARLE.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois,

Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange.

LAURE.

Épargnez mon époux, ou trêve à la louange.

CHARLE.

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le cœur
Le goût de la vertu : c'est un grand point, sans doute.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

CHARLE.

Un seul mot encor.

M. DUBRIAGE.

Eh bien ! j'écoute.

CHARLE.

Il ne m'appartient pas de le justifier :
Mais, au moins, des rapports il faut se défier.
De ce pauvre neveu l'on vous peignait la femme
Sous d'affreuses couleurs, et vous voyez madame !

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la nièce, et laissons le neveu.

Se reprenant.

Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu :
Du premier mouvement je n'ai pas été maître ;
Mon ami, gardez-vous de rien faire paraître...

CHARLE.

Ah ! monsieur... cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher ; avec madame Évrard
J'ai des ménagements à garder ; et vous, Laure,
Rejoignez-la, sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien !

Avec tendresse, après une petite pause.

D'un malheureux neveu,
Je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle ! ce neveu que votre haine accable...
Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grâce... sur ce point
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons point.
Une fois reconnue, et même avec tendresse,
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon;
Vous vous trompez : je puis être juste, être bon
Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma nièce : ainsi donc, voulez-vous
Rester ici? jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE.

J'obéirai, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE.

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans doute;
Mais il le faut : je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien : mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, à part.

C'est à regret, hélas! que je l'afflige.

Haut.

Suis-moi, Charle.

Il sort.

SCÈNE XIII.

LAURE, CHARLE.

CHARLE, bas, à Laure.

Courage! espérons tout du ciel :
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.

Ils sortent, chacun de son côté.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Non, vous avez beau dire, et plus tôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Évrard :
Je vais donc le trouver, et lui faire connaître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLE.

C'est trahir un secret.

GEORGE.

Bon! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle.
Il en doit résulter une bonne querelle :
Et tant mieux! j'aime à voir quereller les méchants :
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens.
Laissez faire.

Il sort.

SCÈNE II.

CHARLE, seul.

Quel zèle à me rendre service!
Quel ami! Le méchant peut trouver un complice;
Mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCÈNE III.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD.

Ah! Charle, ah! mon ami, savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse?...

CHARLE.

Affreuse? Eh! quelle est-elle,
Madame?

MADAME ÉVRARD.

Cette Laure est femme du neveu.

CHARLE.

Comment?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui! l'on vient de m'en faire l'aveu
A l'instant.

CHARLE.

Bon! Qui donc a pu?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur lui-même,
Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout à coup distrait, embarrassé;
Car j'ai le coup-d'œil sûr; et je l'ai tant pressé,
(A cet âge on n'a pas la force de se taire),
Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLE.

C'est la nièce!

MADAME ÉVRARD.

Ah! l'instinct ne saurait nous trahir!
Vous voyez si j'avais sujet de la haïr!
Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paraisse!
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts :
Si Laure reste ici, mon ami, moi j'en sors.

CHARLE.

Eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Vous-même aussi ; nous sortons l'un et l'autre.

CHARLE.

Vous croyez ?

MADAME ÉVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre :
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLE.

Je voudrais bien pourtant n'avoir pas mon congé.

MADAME ÉVRARD.

Il n'en est qu'un moyen : arrangeons-nous de sorte,
Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLE.

Elle qui sorte ?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui !

CHARLE.

Mais vous n'y pensez pas.

MADAME ÉVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la nièce,
Et même le prouver.

CHARLE.

Ah dieu ! quelle hardiesse !...
Mais quels sont pour cela vos moyens ?

MADAME ÉVRARD.

Tout est prêt.
Armand va nous servir...

CHARLE.

Et comment, s'il vous plaît ?

MADAME ÉVRARD.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme
Est là-bas, près de lui.

CHARLE.

Qu'entends-je ? Ah ciel ! madame...
Contrefaire une lettre ?

MADAME ÉVRARD.

Oh que non pas : d'abord,
Ce faux serait, je pense, un trait un peu trop fort ;
Ce serait une vaine et grossière imposture ;
Car monsieur du neveu connaît bien l'écriture :
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

CHARLE.

Bon !

MADAME ÉVRARD.

Oui : Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLE.

Eh mais, la date ?...

MADAME ÉVRARD.

Je la change.
Ambroise, en paraissant venir de chez Lagrange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux ;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre :
La nièce partira, j'ose bien le promettre.

CHARLE.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que répliquerez-vous ? je voudrais le savoir.

MADAME ÉVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLE.

En êtes-vous bien sûre ?

MADAME ÉVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,
La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de Monsieur.

CHARLE.

Bien, ma foi !
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

MADAME ÉVRARD.

Voici monsieur : je dois dissimuler encore ;
Allez.

CHARLE, *à part.*

Je vais... parer à ce coup imprévu.

Il sort.

SCÈNE IV.

MADAME ÉVRARD, M. DUBRIAGE.

MADAME ÉVRARD.

A part. *Haut.*
Ne désespérons pas. . Vous semblez bien ému ?

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MADAME ÉVRARD.

Très-naturelle, oh ! oui !... Madame, où donc est-elle ?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre ; elle écrit. Elle est bien, entre nous,
Très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Comme vous aviez pris le change sur son compte !
Convenez-en.

MADAME ÉVRARD.

D'accord ; oui, vraiment : j'en ai honte
Pour ceux qui m'ont trompés. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M. DUBRIAGE.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,
Nous étions abusés ?

MADAME ÉVRARD.

Ah ! quelle différence !
Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh ! n'avons-nous pas vu ses lettres ?

M. DUBRIAGE.

Je le sais...
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas coupable,
La pauvre enfant !

MADAME ÉVRARD.

Oh, non ! Vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet ; elle a l'air si touchant !...

MADAME ÉVRARD.

Oui, qui prévient pour elle ; il faut que j'en convienne :
Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chère à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur !

MADAME ÉVRARD.

Hélas ! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chère madame Evrard !... Mais Ambroise s'avance
Fort agité...

MADAME ÉVRARD.

C'est là sa manière, je pense.

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise ?

AMBROISE.

Ah !... J'étouffe de courroux !
On m'a trompé... Que dis-je ? On nous a trompés tous,
Cette Laure, qu'ici l'on me fait introduire...

MADAME ÉVRARD.

Eh! mon Dieu, nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE.

Vous sauriez déjà ?

MADAME ÉVRARD.

Tout ; et ce n'est pas, je croi,
De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi !
Comment, lorsque j'apprends ?...

MADAME ÉVRARD.

Oui, que madame Laure
Est nièce de monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore ;
Elle n'est point sa nièce.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas ?...

AMBROISE.

Eh ! non.
Je sors de chez Lagrange ; il m'a tout dit.

MADAME ÉVRARD.

Quoi donc ?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Laure n'est point la femme,
Mais une aventurière.

MADAME ÉVRARD.

Allons !

AMBROISE.

Paix donc, madame !

MADAME ÉVRARD.

Mais comment écouter des contes ?

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar ; elle connaît Armand.
Sans peine elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avait un oncle riche ; elle entend qu'on le nomme :

Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignements dont elle aura besoin :
Elle part ; de Paris elle fait le voyage.
Et s'offre comme nièce à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel ! qu'entends-je ? eh mais !...

MADAME ÉVRARD.

Il se pourrait, monsieur ?...

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe, et l'air seul de candeur...

AMBROISE.

De candeur ! c'est encor ce que m'a dit Lagrange...
Elle connaît son monde, et là-dessus s'arrange :
Elle sait que monsieur est un homme de bien,
Un sage ; elle a dès lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

MADAME ÉVRARD.

Quoi ! ce serait un jeu que cet air de décence ?
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dît un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'était son époux, vous obéirait-elle ?

MADAME ÉVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très-fidèle.
Où donc est ce neveu ?

AMBROISE.

Preuve encor que cela :
Si Laure était sa femme, il serait bientôt là.

MADAME ÉVRARD.

En effet, il devrait...

M. DUBRIAGE.

Il n'oserait, madame.

AMBROISE.

Il eût osé déjà, si Laure était sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? car pour moi je m'y perd...
Ce secret tôt ou tard se serait découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être
Quelques louis, et puis un beau jour disparaître.

MADAME ÉVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions :
Il faudrait...

AMBROISE.

La chasser.

MADAME ÉVRARD.

Oh non! il faut attendre;
On ne condamne point les gens sans les entendre :

A M. Dubriage.

N'est-il pas vrai, monsieur?

M. DUBRIAGE

Sans doute... Appelons-la :
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien! J'entends quelqu'un... Que viens-tu me remettre,
Petit Julien?

JULIEN.

Madame, eh mais! c'est une lettre.

MADAME ÉVRARD.

Julien sort.

Donne donc... Ah! je vois le timbre de Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous?... Serait-ce par hasard
Une lettre d'Armand?... Enfin il s'en avise!...
Eh! que peut-il m'écrire!

MADAME ÉVRARD.

Encor quelque sottise?
A votre place, moi je ne la lirais pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras.
Lisez.

MADAME ÉVRARD.

Lisez vous-même.

M. DUBRIAGE lit.

Ah! j'ai peine à comprendre...

MADAME ÉVRARD.

Quoi?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Venez, vous allez voir : écoutez un moment.

Lisant.

« Mon cher oncle, » Ah! cher oncle ! il est bien temps vraiment!
« Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire... »

S'interrompant.

Madame, que dit-il? pour la vingtième fois!...
Vingt lettres!

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais : je n'en ai vu que trois...
Mais quoi! voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE continuant de lire.

« En ce moment, Laure est à mes côtés;
« Elle veut que j'implore encore vos bontés.
« Aisément, je l'avoue, elle me persuade...
« Trop chère épouse, hélas! Elle est un peu malade.
« Mais quoi! c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous.
« Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux?
« Mon oncle! quels transports seraient alors les nôtres!..»

Fermant la lettre.

Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

MADAME ÉVRARD.

Qu'importe! je ne vois qu'une chose en ceci :
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu! je disais bien que ce n'était pas elle.
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidèle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé
Comme d'un coup de foudre... Elle m'aurait trompé!

MADAME ÉVRARD.

Rien ne paraît plus clair... Mais, ô ciel! quelle trame!

AMBROISE.

Affreuse! Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non; je veux la voir, moi-même la chasser...

MADAME ÉVRARD.

Comment, vous?...

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

MADAME ÉVRARD.

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible;
Non, cela vous tuerait; vous êtes trop sensible:
Eh! j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étais d'abord pour elle, il faut en convenir;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne...
Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparaisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE.

A l'instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

MADAME ÉVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir... tout à l'heure...

SCÈNE VI.

CHARLE. M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

CHARLE.

Arrêtez :
Ne renvoyons personne.

MADAME ÉVRARD.

Eh quoi donc?

CHARLE.

Écoutez...

A M. Dubriage.

De madame je sais le fond de ce mystère :
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

MADAME ÉVRARD.

Que veut dire ceci? Charle est-il contre nous?

CHARLE.

Si Charle avait lui-même à se plaindre de vous?

MADAME ÉVRARD.

Ah! je vois ce que c'est : Laure est jeune et gentille :
Charle l'aime; et dès lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non; Charle est honnête homme.

CHARLE.

A madame Évrard.

Ah! je le suis. Au fait :
Répondez...

MADAME ÉVRARD.

De quel droit?...

CHARLE.

Voulez-vous bien permettre?...
Vous dites donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui!

CHARLE.

J'en suis fâché pour vous, madame Évrard :
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici, chez son oncle; et c'est lui qui vous parle :
Je suis Armand.

MADAME ÉVRARD.

Ah ciel!

AMBROISE.

Se peut-il!...

M. DUBRIAGE.

Eh quoi! Charle
Serait...

CHARLE.

Ils m'ont réduit à ce déguisement;
Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc!

CHARLE.

Un seul mot va leur fermer la bouche :
J'ai servi, mon cher oncle, et voici ma cartouche.
Par là jugez du reste. Auprès de vous ainsi
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.
Mais de mon père, hélas! cet extrait mortuaire,

Présentant successivement à M. Dubriage toutes les pièces qu'il annonce.

Mon extrait de baptême, et celui de ma mère,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa,

Montrant madame Évrard.

Et dix lettres... Que sais-je?... où cette femme osa
Me défendre d'écrire et surtout de paraître;
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnaître :
Tout vous dit que je suis Armand, votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste dieu!
Tu serais...

SCÈNE VII.

GEORGE, CHARLE, M. DUBRIAGE,
MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

GEORGE.

Armand, oui; croyez mon témoignage;
La vérité n'est qu'une et n'a qu'un seul langage;
La vérité se peint dans mes simples discours...

Voyant arriver Laure.

Ah! madame, venez, venez à mon secours :
Armand est reconnu.

SCÈNE VIII.

LAURE, GEORGE, AMBROISE, CHARLE,
M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

LAURE, *se jetant aux pieds de son oncle.*

Monsieur, faites-lui grâce;
Qu'il reste auprès de vous, ou bien que l'on me chasse!

M. DUBRIAGE.

Non, non; tous vos discours, et je le sens trop bien,
Partent du fond du cœur, et vont jusques au mien.
Ah! je vous crois, amis : j'ai besoin de vous croire,
Et je perce à la fois plus d'une trame noire.

Se tournant vers madame Évrard et Ambroise.

Vous sentez bien qu'ici vous ne pouvez rester.

MADAME ÉVRARD.

Je n'en ai pas envie... Eh! qui peut m'arrêter?
J'ai voulu, j'en conviens, devenir votre épouse :
De les servir tous deux me croyez-vous jalouse?
Allez, au fond du cœur vous me regretterez,
Et peut-être, avant peu, vous me rappellerez :
Il n'en sera plus temps. Adieu.

Elle sort avec Ambroise.

SCÈNE IX.

M. DUBRIAGE, CHARLE, LAURE, GEORGE.

GEORGE.

Les bons l'emportent.
C'est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUBRIAGE.

Eh! voilà donc les gens que j'ai crus si longtemps!
Ce sont eux qui m'ont fait bannir, pendant dix ans,
Un neveu plein pour moi de respect, de tendresse.
A Armand.
Me pardonneras-tu cette longue détresse?

CHARLE.

Ah! ne rappelons point tous mes chagrins passés:
Par cet instant de joie ils sont tous effacés.

M. DUBRIAGE.

Est-il vrai?

LAURE.

Je le sens. Qu'aisément tout s'oublie,
Quand avec son cher oncle on se réconcilie!

M. DUBRIAGE.

De l'effort que j'ai fait, je suis tout étonné.
A Charle.
Il faut que ta présence ici m'ait redonné
Un peu de l'énergie, oui, de ce caractère
Que j'avais autrefois : car, je ne puis le taire,
En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu
Plus d'une jouissance et plus d'une vertu.
Trop juste châtiment! Quiconque fut rebelle
Aux lois de la nature, en est puni par elle.

CHARLE.

Mais à propos, d'Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBRIAGE.

Les Armands? Eh! pourquoi ne les ai-je pas vus?

CHARLE.

Madame Évrard les a congédiés sur l'heure;
Mais j'irai les chercher : ils m'ont dit leur demeure.
Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d'eux,
N'est-ce pas ?

M. DUBRIAGE.

Sûrement, mon ami : trop heureux
D'assister des parents restés dans la misère!
Ah! cela vaut bien mieux que ce que j'allais faire!
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avais un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes,
C'est toi, mon cher Armand, qui vas payer ma dette.

CHARLE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Plus d'oncle; oui, je vous le défends :
Dites *mon père;* moi, je dis bien *mes enfants.*

CHARLE.

Oui, mon père.

LAURE.

Mon père!

M. DUBRIAGE.

Allons donc! Cette image
De la réalité console et dédommage.

LAURE ET CHARLE.

Mon père!

GEORGE.

Cher parrain!

M. DUBRIAGE.

Douce et touchante erreur!

Soupirant.

Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute : du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les célibataires.

FIN DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

POÉSIES FUGITIVES

POÉSIES FUGITIVES

MES SOUVENIRS

—

Je suis las, mes amis ; je puis faire une pause.
Après un long travail, il faut qu'on se repose.
Je vais donc prendre haleine, au moins jusqu'à demain,
Encor ce ne sera que la plume à la main.
Je veux vous rappeler mes secrètes pensées,
Et mes plaisirs présents, et mes peines passées.
Car cet amour des Vers, Dieu sait s'il m'a coûté !
Si je jouis un peu, je l'ai bien acheté.
O toi, que pour mes goûts je trouvais trop sévère,
Je ne t'accuse point : tu m'aimais, ô mon père !
Et tu fus, par tendresse, inflexible pour moi ;
Je me plaignais à tort : soyons de bonne foi :
Presque toujours, un père à bon droit se défie ;
Et c'est l'événement qui seul nous justifie.
Il m'a justifié tout au plus à demi...
Que dis-je ?... ces jours même où j'ai souffert, gémi,
N'étaient pas sans douceurs : souvent je les regrette :
Oui, je regrette, amis, cette obscure retraite,
L'humble Hôtel, dont trois ans j'occupai le plus haut,
Que je serais fâché d'avoir quitté plus tôt.
J'aime à me rappeler ma respectable hôtesse,
Sa longue patience et sa délicatesse ;
Je n'oublierai jamais sa constante amitié.
Je la payais fort mal, étant fort mal payé :

Eh! bien, elle attendait; et je lui dois peut-être
Et mon premier ouvrage, et ceux qui pourront naître.
C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Possédés, comme moi, de ce Démon des Vers,
Bons fils, mais sourds de même à la voix de leurs pères;
Unis par le malheur, nous nous aimions en frères (1).
Vous souvient-il, amis, de nos petits repas?
Bien petits, en effet, si l'on comptait les plats,
Mais joyeux, mais charmants, et cent fois préférables
Au luxe, au vain apprêt de ces superbes tables!
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents;
« Nous étions malheureux : c'était là le bon temps (2)! »
Je nourrissais pourtant quelques peines secrètes,
J'affligeais mes parents; je grossissais mes dettes :
Je capitulai donc. On m'offrit de payer
Jusqu'au dernier mémoire, et de tout oublier;
Pourvu qu'oubliant, moi, Vers et Prose je vinsse
Vivre, honnête Avocat, au fond de ma Province.
J'obéis ; je quittai donjon, hôtesse, amis :
Je promis tout, et tins ce que j'avais promis.
Tout Chartres m'est témoin (le fait est trop notoire)
Que j'ai, trois ans entiers, lassé mon Auditoire.
J'étais plus las moi-même, et je rongeais mes fers.
Je les brise, à la fin, et je retourne aux Vers.
Je plaidais bien encor; mais ma robe discrète
Annonçait l'Avocat et cachait le Poëte.
Vous savez tout le reste : abrégeons ce récit.
L'*Inconstant* est joué : l'*Inconstant* réussit.
L'*Optimiste* le suit: même sort l'accompagne :
Beau moment pour bâtir des *Châteaux en Espagne!*
O bonheur!... chers amis!... car je n'ai plus pour eux
De souhaits à former; eux-même ils sont heureux.

1. A ceux que j'ai nommés dans ma Préface, ajouterai-je vos noms, ô vous, chers *Alix*, frères si bien unis et si dignes l'un de l'autre! doux et noble *Desales*, tous trois ravis sitôt à ma tendresse; et toi, joyeux *Pons* (*de Verdun*), alors tout à la gaieté et aux Muses, maintenant voué à des occupations plus graves, mais toujours aimable!

2. Tout le monde connaît le bon mot de la célèbre Arnoult.

Ils sont, ainsi que moi, malgré tant de traverses,
Arrivés à leur but par des routes diverses.
Tels que des voyageurs au naufrage échappés,
Nous buvons dans le port; et nos petits soupés,
Sans être moins joyeux, sont presque aussi modestes.
Réunion charmante, et passe-temps célestes!
Lorsque vers le passé nous tournons nos regards,
Et que nous nous voyons, bravant mille hasards,
Mêlant toujours l'espoir à nos plus justes craintes,
Souffrants, mais résignés, gais même dans nos plaintes;..
Qu'il est doux, puisqu'enfin luisent des jours sereins,
De se ressouvenir même de ses chagrins!

L'INSOMNIE

Je ne saurais dormir : hé bien, ne dormons pas.
Loin de me désoler, de soupirer tout bas,
De ma longue insomnie il faut que je profite.
Rimons; à ce plaisir, aussi bien, tout m'invite.
Je suis fort à mon aise, et dans un bon moment,
En cet état de calme et de recueillement
Où le vers, s'échappant d'une féconde veine,
Nettement se conçoit et s'arrange sans peine.

Tout dort autour de moi : tout dort, jusques au vent.
Je n'entends rien, sinon l'horloge du Couvent,
Qui, sans troubler la paix de ces douces demeures,
Retentit dans nos bois. — Elle sonne... quatre heures.
Déjà ? de tout l'hiver, je n'avais tant dormi;
Car je n'ai si souvent reposé qu'à demi !
La nature, aujourd'hui, doit être satisfaite :
Cinq heures de sommeil ! c'est trop pour un Poëte.
Oui, rimons jusqu'au jour. Je n'aurai pas besoin
D'aller chercher, je pense, un Apollon bien loin.
J'ai ce bon La Fontaine, ici, dans mon alcôve.
Lassé des importuns, c'est là que je me sauve :
Sous sa protection j'aime à passer la nuit;
Et son portrait charmant, sitôt que le jour luit,
Est le premier objet que découvre l'Aurore.
Mon œil, en ce moment, ne le voit pas encore :
Mais je sais qu'il est là, tout prêt à se montrer;
Je le touche, il suffit : cela doit m'inspirer.
Ah! oui, bon La Fontaine! oui, ton nom seul m'enflamme.
Dis-moi donc..., car il faut que je t'ouvre mon âme;
O mon maître chéri ! te serais-tu douté
De ce haut rang d'honneur où te voilà monté ?
Jamais de ton vivant tu ne l'eusses pu croire.
Tu serais le premier étonné de ta gloire.

Tu ne savais point l'art de te faire valoir :
Poëte par instinct, naïf sans le savoir,
Il n'a pas moins fallu que ton rare génie,
Pour que l'on n'ait pas pris au mot ta modestie.
Et Racine ! et Boileau ! couple de beaux esprits,
S'ils revenaient au monde, ô qu'ils seraient surpris,
En voyant de quel nom la Postérité nomme
Celui que, de leur temps, ils appelaient *Bon-homme!*
Le Bon-homme peut-être a su vous surpasser (1),
Messieurs;... non que je veuille ici vous rabaisser.
De tes sots détracteurs je ne suis point complice,
O Despréaux ! que j'aime à te rendre justice !
Le bon goût n'eut jamais défenseur plus zélé ;
Jamais en si beaux vers la Raison n'a parlé.
Qui n'admire *Andromaque*, *Esther*, *Iphigénie,*
Tout Racine, en un mot ? mais avec leur génie,
Ces rares Écrivains, si purs et si parfaits,
Il le faut avouer, ne m'inspirent jamais
Ce touchant abandon, ce charme inexprimable,
Que j'éprouve toujours en lisant une Fable,
Celle des *Deux Pigeons,* du *Meunier et son fils,*
Le Chêne et le Roseau, *Garo, les Deux Amis,*
Surtout les *Animaux malades de la peste...*
Je finirais, je crois, par nommer tout le reste (2) :
Partout, sel, enjoûment, abandon, vérité.
Moins délicats peut-être en leur naïveté,
Même grâce respire en plus d'un charmant conte...;
Car je les ai lus tous ; je l'avoûrai sans honte :
Je les lis sans malice, ainsi qu'il les a faits.
Tu ne les faisais point, tes Vers : tu les trouvais ;
Et la Postérité, qui met tout à sa place,
De ces Vers, mieux que toi, sent l'esprit et la grâce.
Hélas ! s'il entendait un éloge pareil,
Il dirait que j'abuse un peu de son sommeil.

1. Tout le monde sait le mot simple et profond de Molière. Le grand homme devina le grand homme.

2. Madame de Sévigné comparait le Recueil des Fables de La Fontaine avec un panier de cerises, dont on mange d'abord les plus belles, puis de moindres, puis on finit par manger tout.

Bon-homme inimitable ! ah ! de grâce, pardonne
A ce penchant si doux auquel je m'abandonne...
Mais mon appartement, par degrés éclairé,
Laisse voir *La Fontaine*... O moment désiré !
C'est lui : voilà ses traits, son ingénu sourire :
Il va parler ! pour moi, je n'ai plus rien à dire :
Aussi bien, je serais trop hardi, j'en conviens,
De hasarder mes Vers, quand j'ai parlé des siens.

LA PAIX ! LA PAIX !

Ah ! ah ! des Vers ! voyons : cet homme est-il des nôtres?
Ceci fera-t-il suite aux *Actes des Apôtres?*
— Non, messieurs, bannissez un espoir superflu :
Vous nommez un journal que je n'ai jamais lu.
— Monsieur est Démocrate ! — Oh ! non. — Aristocrate?
— Mon Dieu, non, je vous jure ; et mon oreille ingrate
Ne peut s'accoutumer à tous ces noms nouveaux.
— Eh ! mais, qu'êtes-vous donc, en ce cas?—En deux mots,
Un citoyen loyal. — J'en ai l'âme ravie ;
Mais il faut être, enfin, d'un parti dans la vie.
— Je vous déclare, moi, que je ne suis d'aucun.
Expliquons-nous pourtant : car j'en ai bien pris un ;
C'est de vivre avec tous en bonne intelligence ;
C'est, puisque j'ai besoin moi-même d'indulgence,
D'en avoir pour autrui ; sans être indifférent,
D'être doux, modéré, surtout très-tolérant ;
De n'être pas surpris qu'ici-bas chacun tienne
A son opinion, et de garder la mienne.
— Êtes-vous contre ou pour la Révolution?
— Eh ! pourquoi me tenter par cette question?
Je gage qu'avec vous pour peu que je m'explique,
Vous m'allez répliquer... Dieu sait quelle réplique !
Si je veux me défendre, alors vous prendrez feu :
Et moi, je finirai par oublier mon vœu,
Et dans ce long débat qu'un mot aura fait naître,
Par affliger, blesser un bon ami peut-être ;
Car j'oserai le dire, et j'en fais vanité,
J'ai des amis, j'en ai d'un et d'autre côté.
Eh ! pourquoi voulez-vous, Messieurs, que je m'expose
A perdre une si douce, une si rare chose?

Un grand bien, un beau droit va vous être rendu :
Mais moi, me rendra-t-on l'ami que j'ai perdu?
Et d'ailleurs, qui m'oblige à rompre le silence?
Suis-je donc nécessaire au bonheur de la France?
O que je la plaindrais! mais, grâce au ciel, je croi
Que tout pourra fort bien se terminer sans moi.
Mon inutilité ne manque point d'excuses.
Je cultive en secret le commerce des Muses :
Car on fera des Vers encor, c'est mon espoir.
Fatigués tout le jour, il faudra bien, le soir,
Revenir, tôt ou tard, aux plaisirs doux, honnêtes.
Puis, franchement, Messieurs, grâce au bruit que vous faites,
Lorsque vous parlez tous, à la fois et si haut,
Je n'ai ni les poumons, ni la force qu'il faut :
On ne m'entendrait point. Tout ce que je puis faire,
C'est d'aller, de venir dans ma petite sphère,
D'adoucir les esprits, de calmer les débats;
Je m'approche de l'un, et je lui dis tout bas :
« Vous souffrez, vous perdez; mais quoi? vous êtes père:
« Et moi, je perds aussi, je souffre : hé bien j'espère. »
Et lorsque je rencontre un cœur trop ulcéré,
« L'infortuné, me dis-je, est un objet sacré (1) :
« Quand il serait injuste, il est bien excusable.
« Je suis homme (2), et dois plaindre un homme inconsolable».
Je lui laisse exhaler et sa bile et son fiel,
Espérant tout du temps et laissant faire au Ciel.
Je dis à l'autre : « Eh mais, quelle fureur vous pousse?
« Ayez donc une joie et plus calme et plus douce :
« Supportez le bonheur avec humanité,
« Et montrez-nous qu'au moins vous l'avez mérité. »
Du reste, autour de moi, qu'on murmure, qu'on fronde,
Je vais criant partout : « Ami de tout le monde! »
Non, en valet poltron, et prompt à s'alarmer,
Mais en homme qui sent le doux besoin d'aimer,
Trouvant très-naturel de chérir ses semblables,
Et, pourvu qu'ils soient bons, les voyant tous aimables.

1. *Res est sacra miser.*
2. *Homo sum; humani nihil a me alienum puto.* TER.

La liberté, sans doute, est un bien précieux ;
Mais la Paix ! ah ! la Paix est un présent des cieux.
Mon bon Patron, saint Jean, et non pas Jean-Baptiste
Prêchant dans le désert, mais Jean l'Évangéliste,
Disciple bien aimé du maître le plus doux,
Disait toujours : « Enfants, aimez-vous, aimez-vous, »
Puis, *aimez-vous*, encor. Morale enchanteresse !
Et moi. je le répète, et je le dis sans cesse.
« Aimons-nous, aimons-nous. » Voyons des mêmes yeux,
Soyons du même avis, cela vaudrait bien mieux :
Mais, si nous épousons des sentiments contraires,
Souvenons-nous du moins que nous sommes tous frères.

LE POETE ET SON JARDINIER

DIALOGUE (1)

—

LE POETE.

Eh! c'est toi, Mathurin?

LE JARDINIER.

Moi-même.

LE POETE.

Toujours gai,
Je vois?

LE JARDINIER.

Un jardinier doit l'être au mois de Mai.

LE POETE.

Mais tu l'es en tout temps.

LE JARDINIER.

Et vous, notre bon maître,
Toujours pensif, rêveur!... Si je puis m'y connaître,
Vous avez du chagrin. Oh çà! de bonne foi,
Croirait-on bien qu'ici le plus joyeux, c'est moi?

LE POETE.

Eh! pourquoi pas, mon cher?

LE JARDINIER.

Étant ce que vous êtes,
Cependant... au village on sait ce que vous faites,
C'est de la Comédie; et je ne suis qu'un sot,
Ou, comme moi, chacun entendra par ce mot

1. Cette pièce n'a été lue à l'Institut qu'en séance particulière. Comme j'y parle un peu de moi, je ne voulus pas la lire à la séance publique. J'espère que le lecteur me pardonnera de la lui offrir.

Quelque chose de gai, de plaisant, qui fait rire;
Or je ne comprends pas, puisqu'il faut vous le dire,
Comment vous faites rire en ne riant jamais.

LE POETE.

Jamais?

LE JARDINIER.

Ou rarement.

LE POETE.

Je suis sérieux; mais...

LE JARDINIER.

Franchement, sérieux est bien voisin de triste;
Tenez; vous avez fait... comment donc? l'*Optimiste* :
C'est comme qui dirait l'homme toujours content;
Moi, je suis bien cet homme; en diriez-vous autant?
Vos ouvrages et vous ne vous ressemblez guères;
Ici, tous les enfants ressemblent à leurs pères...

LE POETE.

Fort bien. Mais tu crois donc la Comédie un jeu,
Pour celui qui la fait? Tu te trompes un peu.
Puisque nous en parlons, il faut que je t'explique,
Mathurin, ce que c'est qu'un Poëte comique.

LE JARDINIER.

Très-volontiers.

LE POETE.

Écoute.

LE JARDINIER.

Allez; j'écoute bien.

LE POETE.

Le Poëte comique est un homme de bien,
Qui de vices, surtout de travers innombrables,
Voudrait tout doucement corriger ses semblables;
Va-t-il d'un magister prendre l'air imposant?
Au contraire; il annonce un spectacle amusant;
On y court. Il présente alors maint personnage;
Chacun parle, ou du moins doit parler son langage;
Quelquefois vicieux, ridicule souvent;

Et tel des spectateurs, dans ce tableau vivant,
Pour peu qu'il le voulût pourrait se reconnaître,
Mais reconnaît plutôt ses voisins, qui, peut-être,
Lui rendent la pareille, aveugles comme lui.

LE JARDINIER.

C'est donc comme chez nous? chacun y rit d'autrui.

LE POETE.

Oui; mais tout en riant, au fond la Comédie
Marche droit à son but, avec art s'étudie
A corriger les sots, les fripons, les méchants;
Et n'amusant jamais que les honnêtes gens,
Avec l'air du plaisir qu'elle promet et donne,
A le secret d'instruire aussi bien que le Prône...

LE JARDINIER.

Je commence à comprendre; et même, à ces sermons,
On ne dort pas, je gage?

LE POETE.

Eh! non, quand ils sont bons.
Ce que tu prenais donc pour un vain badinage
Est plus rude cent fois que votre jardinage,
Veut un plus long travail.

LE JARDINIER.

A-t-on rien vu d'égal?
Vous donnez du plaisir, et n'avez que du mal.
Oh! cette comédie est vraiment singulière.

LE POETE.

Je crois t'avoir parlé quelquefois de Molière,
Mon maître, mon modèle...

LE JARDINIER.

Oh! oui, je m'en souvien,
Et vous m'en avez lu; cela m'amusait bien.
A ce qu'il me paraît, c'était un habile homme;
Jamais je n'oublîrai son *Bourgeois Gentilhomme*,
Qui veut, à soixante ans, rapprendre l'alphabet;
Et sa servante!... Enfin, croiriez-vous que Babet,

Quand par hasard encore elle songe à Nicole,
Fait ni plus ni moins qu'elle et rit comme une folle?

LE POETE.

Oui?

LE JARDINIER.

Ce Molière-là devait être bien gai?

LE POETE.

Il était sérieux au contraire.

LE JARDINIER.

Est-il vrai?

LE POETE.

Mélancolique même. Au fond du cœur sans doute,
Il ressentait ce charme et ces douceurs que goûte
L'honnête homme qui voit, qui sent la vérité;
Mais rien dans ses discours n'annonçait la gaîté;
Et c'est le seul côté par où je m'en rapproche.

LE JARDINIER.

On ne vous aurait pas jadis fait ce reproche;
Car je vous ai connu bien plus gai qu'aujourd'hui.

LE POETE.

Peut-être en mon jeune âge : il s'envole; avec lui,
L'heureuse insouciance, et l'enjoûment folâtre.
O! combien le chemin qui conduit au théâtre
Est escarpé, pierreux, de ronces hérissé!...

LE JARDINIER.

On aplatit, ratisse, arrache.

LE POETE.

Eh! oui, je sai
Que rien ne te résiste.

LE JARDINIER.

Oh! cela, je m'en pique.

LE POETE.

Mathurin, tu n'es pas un Poëte Comique.
C'est le plus rude état qui soit au monde entier :
Et je retournerais à cet ingrat métier!

J'aimerais mieux sans cesse arracher ronce, ortie...
C'en est fait; plus de vers, et plus de comédie.

LE JARDINIER.

Plus de vers?.. Oui! que j'aille, en un dépit soudain,
Jetant bêche et rateau, crier : *Plus de jardin!...*
Il faut que vous rimiez, comme il faut que je plante.
J'ai bien encor pour vous une idée excellente,
Mais je n'ose...

LE POETE.

Pourquoi?

LE JARDINIER.

Sur un sujet pareil,
Il n'est pas trop aisé de donner un conseil.

LE POETE.

Parle toujours.

LE JARDINIER.

Hé bien, dans le fond de mon âme,
Je vous souhaiterais...

LE POETE.

Eh! quoi donc?

LE JARDINIER.

Une femme.

LE POETE.

Une femme?

LE JARDINIER.

Oui, Monsieur; c'est ce qu'il vous faudrait.
De l'ennui, du chagrin cela vous guérirait.
Ah! l'homme n'est pas né pour vivre solitaire.
Vous nous parliez d'un *Vieux Célé...*

LE POETE.

Célibataire?

LE JARDINIER.

Ah! oui, vous y donnez une forte leçon
Pour que l'on se marie; et vous restez garçon!
A tous vos beaux discours on ne se fiera guères!
Vous faites des sermons; oui; mais de vos confrères

Vous suivez donc l'exemple, et comme eux vous trichez;
Car vous ne faites pas ce que vous nous prêchez...

LE POETE.

Je m'étais déjà fait ce reproche à moi-même.

LE JARDINIER.

Il est si doux d'avoir quelqu'un, là, qui nous aime!
Vous avez le cœur bon, et vous resteriez seul?

LE POETE.

J'aurai mes sœurs; ton fils n'est-il pas mon filleul?

LE JARDINIER.

Ce n'est pas votre enfant.

LE POETE.

Les pièces que j'ai faites,
Ce sont là nos enfants, à nous autres Poëtes.

LE JARDINIER.

Ceux-là ne disent mot, et ne caressent pas.
Vous aimez à jouer avec les miens. Hélas!
Vous verriez d'un autre œil cette chère campagne,
Si vous la partagiez avec une compagne;
Si vous aviez surtout l'espoir de la laisser
A vos enfants; alors, soit dit sans vous blesser,
Au lieu de peupliers, vous planteriez des chênes.
Mais bon! je perds mon temps en remontrances vaines.
Vous ne m'écoutez pas; vous rêvez...

LE POETE.

Eh! oui, tien;
Je songe à mettre en vers ce naïf entretien.

LE JARDINIER.

En vers? C'est trop d'honneur que vous voulez me faire.

LE POETE.

Un Poëte, bon homme au fond, quoique sévère,
Boileau..., mais le pourrais-je imiter sans orgueil?
A su rendre immortel son Jardinier d'Auteuil,
Antoine, en lui parlant dans une belle épître;
A l'immortalité je n'ai pas même titre;
Mais tu vivras du moins aussi longtemps que moi.

LE JARDINIER.

C'est tout ce que je veux. *Mathurin* peut, je croi,
Figurer dans un vers tout aussi bien qu'*Antoine*.
Mes enfants n'auront pas de moi grand patrimoine;
Mais on dira : « leur père, homme franc, sans chagrin,
« Était le Jardinier du bon... »

LE POETE.

Eh ! Mathurin,
Qu'importe ce qu'un jour de nous on pourra dire ?
Soyons heureux et bons; cela doit nous suffire,
Mais, adieu ; car tes yeux ont besoin de sommeil.

LE JARDINIER.

Bonsoir, Monsieur ; songez à mon petit conseil :
Le hameau tout entier par ma voix vous invite.

LE POETE.

Hé bien, j'y penserai.

LE JARDINIER.

Pensez-y donc bien vite.
Il s'agit du bonheur, et les moments sont chers ;
Des vers, une femme...!

LE POETE.

Oui, commençons par les vers.

UNE JOURNÉE DE PARIS

Muse.., si j'ai toutefois une Muse,
Viens me sourire ; et qu'ici je m'amuse
A peindre un jour, un seul jour de Paris.
Je sais que, même à l'instant où j'écris,
Déjà peut-être il a changé de face :
N'importe ; il faut que je me satisfasse.
Plaçons la scène à peu près vers ce temps...
Douteux, qui n'est l'hiver ni le printemps,
Saison, je crois, à Paris, des meilleures.

Or je commence : Il a sonné six heures,
Pendant une heure ; amants, filous, rentrez :
Le réverbère a pâli par degrés ;
Mais le jour luit... non pas pour tout le monde ;
Car mille gens dans une paix profonde
Dorment encore, et d'autres vont dormir :
De ce contraste un Sage peut gémir ;
Moi, je suis Peintre et ne suis point critique :
Passons. J'entends s'ouvrir mainte boutique
Avec fracas ; le Forgeron d'abord,
Voisin cruel du *Crésus* qui s'endort,
Frappe à grands coups ; maint Épicier régale
De son Nectar la troupe matinale
Des Charbonniers, des Forts, dignes rivaux,
Des femmes même, hommes par les travaux
Et par la voix, classe bruyante, utile :
Le Villageois, nourricier de la ville,
Dans sa charrette, ou bien sur sa jument,
A son Hameau s'en retourne en dormant ;
Le lourd Maçon, que le gain seul éveille,
Gagne à pas lents l'échafaud de la veille,

Lorsque déjà le joyeux Savetier
Fait de ses chants retentir le quartier.

Tout se ranime; on voit de rue en rue
Aller, venir la nouvelle recrue
De nos Journaux, impromptus qu'a produits
La nuit féconde; ainsi, toutes les nuits,
Gémit pour nous la complaisante presse;
Pour nous aussi, combattant sa paresse,
Jusqu'au matin le Boulanger pétrit :
Et ces billets, qu'un ami nous écrit,
Dix nuits peut-être ont fatigué la Poste.
Les mendiants déjà sont à leur poste ;
C'est un état : on rencontre en chemin
Fort peu d'oisifs ; un panier à la main,
Vers son marché la Cuisinière trotte ;
Telle en revient, portant sa lourde hotte,
Objet d'envie, hélas! pour son enfant.
Quels cris aigus! j'en distingue un charmant;
C'est la Laitière apportant crème et beurre.
Tous les Commis partiront dans une heure,
Lorsqu'à leur aise ils auront déjeuné.
Je vois de loin cet angle fortuné
Où le Colleur va poser vingt affiches
De Comédie; ici, pauvres et riches,
Comme à l'envi, de ce peuple Romain
Ont la fureur : « le Spectacle et du pain (1)! »
Pour cet Ivrogne, et Spectacle et pain même,
Sont peu de chose; et son bonheur suprême,
C'est, tous les jours, de pouvoir être gris
Dès le matin... De pitié tu souris,
Sobre passant; et tu cours, je parie,
Nourrir, doter ta chère Loterie
Du gain d'hier, des habits que tu vends,
Du nécessaire, enfin, de tes enfants.
Mais écartons une idée aussi triste.

1. *Panem et circenses.*

J'entre au café : Rentier et Nouvelliste
Lèvent le siége, et se serrent la main,
Pour s'oublier jusques au lendemain.
Le soir, viendront de nouveaux personnages,
Qui, désertant leurs ennuyeux ménages,
Autour d'un poêle épargnent... oui, j'entends,
Lumière, feu, tout, excepté le temps :
Mais, que m'importe? Il sent mieux qu'il existe,
L'Étudiant, l'Homme de Loi, l'Artiste,
Qui, dès l'aurore, arraché de son lit,
Compose, peint, grave, calcule, écrit,
Travaille enfin : si de sa solitude
L'un d'eux s'échappe ; il va, changeant d'étude,
Vous contempler, modèles du vrai Beau,
Étudier longtemps un seul tableau,
Se pénétrer d'un art si difficile :
L'autre retourne à ce touchant asile,
Où l'Être, hélas, qui vint au jour privé
D'un double sens, l'a presque retrouvé,
Entend, répond, achève enfin de naître
Et lisant tout dans les yeux de son maître,
L'a, comme moi, béni, sans le nommer.
Tel va revoir ce beau *Jardin des Plantes*,
Suit pas à pas mille routes savantes,
Va, vient, s'arrête, et ne les quitte enfin,
Que pour aller, dans un trésor voisin,
D'un triple règne observant mille espèces,
Admirer l'ordre autant que les richesses.
Ainsi l'Élève embrasse d'un regard
Belle Nature et chefs-d'œuvres de l'Art ;
Chacun au gré de son penchant, on vole
De Cours en Cours, et d'École en École ;
Et trop heureux d'être Écolier toujours !
Je le sens bien : chaque matin, je cours
Rapprendre encor langues romaine et grecque,
Grâces à toi, docte Bibliothèque,
Vaste dépôt, recueil intéressant,
Qui, jusqu'à nous, d'âge en âge, croissant,
Sus, à travers l'incendie et la guerre,

Tous ces fléaux qui désolent la terre,
Et conserver et grossir ton trésor.

Où suis-je? O Dieu! Muse! prend ton essor,
Vole au-dessus de ces publiques pestes,
A l'étranger, même au passant funestes,
Dont le jargon... vous croyez qu'il s'agit
Des êtres vils, dégradés, dont rougit
Leur propre sexe, et que doit fuir le nôtre :
Scandale affreux! mais je parlais d'un autre;
L'Agioteur, l'Usurier ténébreux,
Ces Chrétiens-Juifs sont bien plus dangereux.
Je l'ai franchi, ce Perron, si perfide!
J'échappe même au Carrickle homicide...
Ce jeune fou qui le mène, qui part
Comme l'éclair, va bâiller quelque part :
Le même ennui peut-être attend ces Dames,
Ce long cortége et d'hommes et de femmes
Qui du beau monde annonce le réveil.
Maître et Jokey, couple à peu près pareil,
Plus d'une Hébé, novice cavalière,
Tous, à travers le vent et la poussière,
Volent au Bois célèbre en rendez-vous
Si différents; ceux-ci semblent plus doux :
Aussi je vois nos Belles sous les armes.
C'est en tremblant que j'admire leurs charmes,
Qu'un vent du Nord... imprudente Beauté!
Quel vêtement quitteras-tu, l'été?
Si tes vingt ans bravent la maladie,
Tu pourrais craindre, au moins, d'être enlaidie.
Mais elle fuit, et ne m'écoute pas :
Je m'en console, et porte ailleurs mes pas.
J'approche... ô Dieu! jouissance imprévue!
J'arrive bien, c'est un jour de Revue.
Noble spectacle! armes, habits, chevaux,
Tout m'éblouit; les hommes sont plus beaux :
Dans tous les rangs, quelle attitude fière!
J'entends déjà la musique guerrière :
Le Général que je viens d'entrevoir,

D'un seul coup d'œil, d'un mot, fait tout mouvoir.
De Frédéric un vieux soldat s'écrie :
« Suis-je à Postdam ? »... O France ! ô ma patrie !
Ces jeux de Mars doivent plus que jamais
Nous être chers ; nous leur devons la paix.

Le cœur tout plein de ce bienfait unique,
Je m'éloignai de ce triple Portique,
Que le vulgaire appelle encor *Guichet*,
Nom qui m'attriste ; et de ce parapet,
Longue boutique, où je marchande un livre
A chaque pas, d'un côté j'aime à suivre,
Mais d'un regard presque respectueux,
Ce Louvre immense, et si majestueux,
Qui règne au loin..., de l'autre la Rivière,
Roulant en paix son onde nourricière,
Bains, Batelets, ces beaux Quais si vivants,
La terre et l'eau, ces deux tableaux mouvants.
Ainsi ma route est une promenade.
Je te salue, auguste Colonnade,
Chef-d'œuvre unique, et pour moi toujours neuf !

Me voilà donc sur l'antique Pont-Neuf !
Est-il en France et dans l'Europe entière,
Lieu plus vivant ? O la riche matière,
Pour qui saurait, d'un œil vif et perçant,
Interroger l'air de chaque passant,
Et deviner son état, sa pensée,
Le but secret de sa marche empressée ?
Mais pense-t-il, ce Fat toujours errant,
Lorgnette en main ? ce lourd Chartier, jurant,
Injuriant, frappant ses pauvres bêtes ?
Et vous surtout, vrais Badauds que vous êtes !
Sur ce trottoir, asile des Piétons,
(Qui ne nous sauve encor que sur les ponts,)
Autour de vous, il s'amasse une foule
D'autres oisifs, pour voir... quoi ? l'eau qui coule.
De mille mains j'accepte, il le faut bien,
Papiers secrets ; d'autres mains n'offrent rien,

Tout au contraire : à l'étranger qui passe,
D'un air poli, le plus pressé fait place,
Sans s'étonner, surtout depuis un an,
Qu'on soit Anglais, Russe, Turc ou Persan.
Mais au milieu d'un pont où tout conspire
A m'égayer, je regarde et soupire.
D'une pensée on est bientôt distrait
Sur le Pont-Neuf. Cet homme-ci paraît
Un Avocat, car en marchant il plaide.
A chaque pas, jeune ou non, belle ou laide,
Vous rencontrez femme allant et venant,
L'œil éveillé, toujours se dessinant.
Jeune homme en veste, une pipe à la bouche,
Donne le bras à Beauté peu farouche;
L'aveugle, exprès couché sur le pavé,
Chante à des sourds un éternel *Ave*.
En mille sens on vous tourne et retourne;
L'un devant l'autre, un quart d'heure, on séjourne
En enrageant ; on heurte, on est heurté;
Et froissé, las, éclaboussé, crotté,
Au bout du pont, qu'à franchir on s'apprête,
De Bœufs encore un troupeau vous arrête.

Mais ma carrière est fournie à moitié ;
Prenons haleine : au sein de l'amitié,
Oui, j'ai besoin de passer quelques heures :
Paix, confiance et joie intérieures,
Là, seulement, le cœur sait vous goûter.
Puis, cher Lecteur, je ne peux tout conter.
Il est un point, surtout, que je dois taire.
Le petit brin d'amour, le doux mystère,
Jolis billets du matin et du soir,
Les rendez-vous, les secrets du boudoir...
J'écris l'Histoire, et non les anecdotes :
Je garderai ces détails pour mes notes.
J'ai respiré, je me sens frais, dispos :
Promenons-nous... aux Boulevards nouveaux ?
Non : désirant que quelqu'un m'accompagne,
Je ne dois pas courir à la campagne.

Vieux Boulevards, vous êtes bien poudreux,
Et trop étroits pour un peuple nombreux;
Et, qui pis est, vous n'êtes plus de mode.
Le Luxembourg, sans doute est plus commode,
Mais un peu triste : il m'en souvient encor,
Là, brandissant sa canne à pomme d'or,
Le Nouvelliste, en Prusse, en Allemagne,
Traçait au loin le plan de la campagne :
Il parle ailleurs : sous maint berceau discret
Et qui n'est plus, là, jadis, on errait,
En répétant..., bigarrure assez drôle,
Son plaidoyer, son sermon ou son rôle.
Longtemps désert, cet antique séjour
Va s'embellir : vous reviendrez un jour,
Riants ébats, touchantes rêveries...
En attendant, je cours aux Tuileries.

Noble jardin ! et simple et grand ! du seuil
De ce Palais, quel superbe coup d'œil !
Dans le lointain, quelle immense avenue !
L'œil est ravi, l'âme encor plus émue.
Et chaque jour, un chef-d'œuvre nouveau
Vient embellir un lieu déjà si beau.
Le croirait-on ? la brillante assemblée,
Sur un trottoir, dans une seule allée
S'entasse ; on traîne une queue après soi,
Que je déchire, hélas ! bien malgré moi ;
L'amateur lorgne ; et portés l'un sur l'autre,
Dans ce jardin que dessina *Le Nôtre*
Si largement, on n'ose respirer.
Je m'en console, et je m'en vais errer
Dans votre sein, riants Champs-Élysées.

Les âmes, là, semblent électrisées
Par le plaisir : je vois d'abord, tout près,
Un bon papa qui traite à peu de frais,
Mais de bon cœur ; la bouteille de bière,
Et six gâteaux, pour la famille entière :

Un jeune couple, assis dans ce chalet,
Songe bien moins à sa jatte de lait
Qu'à se sourire ; aimable tête-à-tête !...
N'en disons rien, car ils ont l'air honnête.
Le jeu de Boule a fixé mes regards :
Maint connaisseur accourt de toutes parts :
A chaque coup, on approuve, on condamne ;
Pour mesurer, tel a prêté sa canne :
Que j'aime à voir cet Invalide adroit,
Qui, jeune encor, privé de son bras droit,
Tire de l'autre, à trente pas, ou roule
Tout doucement, et marche avec sa boule !
Que d'autres jeux ! quelle variété
D'amusements, de ton et de gaîté !
Les spectateurs font eux-mêmes spectacle :
Sur ces gazons, sauvés là par miracle,
Se sont groupés Mères, Bonnes, Enfants ;
Voyez surtout ces Écoliers ardents,
Sauter, courir, et d'une ardeur égale
Lancer, attendre et renvoyer la balle.
Courses et jeux me rappellent, hélas !
Mon jeune temps. Le rire et ses éclats,
Danse folâtre et bruyantes guinguettes,
Montrent au fond tout un peuple en goguettes :
J'aimerais mieux qu'il y fût moins souvent.

Mais, dira-t-on, quand dînez-vous ? — Comment ?
J'ai dîné ! — Bon ! — En diverses demeures,
On peut dîner ici depuis deux heures
Jusques à sept : n'en soyons pas surpris :
Nous savons bien qu'il est plus d'un Paris.
Le bon Marchand, l'Ouvrier, leur voisine,
Et le Vieillard fidèle à sa routine,
Et le Savant qui songe à l'Institut,
Tel qui surtout dès le matin courut,
Classe nombreuse en son plan obstinée,
Dîne au milieu de sa longue journée.
Mais de Paris la brillante moitié,
Qui sourit même à l'autre, de pitié,

Dîne le soir... J'entends qu'ici l'on crie
Au ridicule, à la bizarrerie :
« C'est tout brouiller, tout confondre. » — Mais non:
Tous ces repas n'ont changé que de nom.
On s'est muni d'un déjeuné robuste ;
C'était dîner : mais... comme tout s'ajuste,
J'espère, moi, que ce dîner bâtard,
Le vrai soupé, commencera plus tard.
Je puis sourire à ces dînés nocturnes ;
Mais j'aime peu tes tables taciturnes,
Restaurateur : être, dans un festin,
Gêné, froissé, sans avoir un voisin !

On a dîné ! le Théâtre commode,
Qui sut toujours se prêter à la mode,
Ouvre la nuit ; ce qui dérange un peu
L'homme occupé, trop fidèle à son vœu,
Qui la nuit dort, tout le jour étudie,
Mais a, le soir, besoin de Comédie.
Français, Bouffons, Vaudeville, Feydeau,
Grand Opéra, choisissez : maint tréteau
Reçoit nombreuse et belle compagnie :
De *Montansier* la salle est très-garnie,
Quand on déserte et *Molière* et *Regnard :*
Le Rire, au moins, s'est sauvé chez *Picard.*

Mais cependant l'heure fuit et s'envole...
Que dis-je?... heureux, qu'un goût, même frivole,
Nous sauve, hélas! d'écueils plus dangereux!
Dans le pourtour d'un jardin trop fameux,
Ce vrai *Bazar,* s'il faut que je le dise,
Quelle cohue, et quelle marchandise!...
Mais au sortir d'un aussi mauvais lieu,
Vous conduirai-je à ces maisons de jeu,
Vrai coupe-gorge? Un vil prêteur sur gage,
N'en est pas loin, trop digne voisinage!
Un jeu d'enfer, horrible même à voir,
Où le plaisir ressemble au désespoir.

L'un s'en retourne avec son gain perfide;
L'autre, en chemin, médite un suicide.

Mais changeons d'air : Muse, reposons-nous
Sur des objets plus consolants, plus doux;
Suis-moi, viens voir des mœurs plus épurées,
Des plaisirs vrais et d'aimables soirées.
La fin du jour amène ce repos
Bien acheté; lassé de ses travaux,
Au doux loisir maint Artisan se livre;
Le Savant même a pu quitter son livre;
Le Commerçant aussi s'est renfermé
Dans son ménage et tendre et bien aimé.
Les bons Époux enfin se réunissent :
De vrais amis, que tous les deux choisissent,
Viennent encore animer l'entretien;
On jouirait, même en ne disant rien.
Plus gais, ailleurs, on rit, on cause, on joue
A mille jeux, innocents, je l'avoue.
Là se prépare entre deux jeunes gens
Un doux hymen; les pères indulgents
De leur jeunesse eux-mêmes se souviennent :
Quelques parents, quelques amis surviennent;
L'heureux vieillard fait son petit piquet;
Tous ces enfants par leur joyeux caquet,
Leurs cris, leurs jeux, cassent un peu la tête,
Mais c'est charmant : là, règne un air de fête :
La jeune fille y chante simplement;
Quelquefois même on y danse, et gaîment.
Mainte famille ainsi s'est endormie
Sans nuls regrets, et dans sa bonhomie,
Comme le jour, met à profit la nuit.

Longtemps après, c'est-à-dire, à minuit,
Des élégants la fine fleur, l'élite,
L'homme du jour, la femme que l'on cite,
Tous à regret s'arrachant du miroir,
On se demande : « Où passe-t-on le soir ? »

Grand embarras! ici *Thé* magnifique,
Bien composé ; l'*Amphytrion* se pique
D'y rassembler tout au plus cent amis :
A ce régal tel jeune homme est admis,
Qui troquerait contre un seul mets solide
Cet appareil si friand, mais si vide :
Un tel repas pour lui n'est qu'un dessert.
Là, d'*Amateurs* c'est un brillant *Concert,*
Concert savant, et si savant qu'on n'ose
Y figurer, sans être un *Virtuose.*
Ailleurs, grand bal : cinq ou six favoris
De Therpsychore, émules de *Vestris*,
Sont applaudis presque autant qu'au Théâtre :
Tout aussi bien, on s'y montre idolâtre
De la *Pirouette;* et quels tressaillements
La molle *Walse* et ses enlacements,
Leur cause à tous!... soit; de l'ancienne Danse,
Moi, je regrette et franchise et décence.
Le Bal masqué n'aura lieu que demain :
Et que de gens en prendront le chemin!
Ce jeu couvert, qui bientôt me fatigue,
Sert le babil, la malice, l'intrigue,
Même l'amour; mais quoi? toute une nuit!...
Moi, j'ai cru voir qu'à travers tout ce bruit,
Foule, poussière et chaleur qu'on essuie,
On n'ose pas s'avouer qu'on s'ennuie.

Et la *Bouillotte!...* Ah ! voilà le grand jeu,
Le jeu divin : la Bouillotte tient lieu
Et d'entretien, et d'esprit, et de joie,
Enfin, de tout : le *noble jeu de l'Oie*
Régna jadis; le jeu d'Oie eut son temps;
Il amusait les Bonnes, les Enfants,
Il faisait rire autant que *Don Quichotte;*
C'est quelque chose, eh! oui; mais la Bouillotte
Occupe, attache, absorbe uniquement,
Dure surtout, dure éternellement,
Et réunit tous les goûts, tous les âges,
Tous les états, jeunes, vieux, fous et sages;

La beauté même est peu de chose auprès;
Le jeu, le jeu l'emporte; mais après
Cette Bouillotte, on n'a plus rien à dire,
Et je finis. Je n'ai voulu décrire
Qu'un jour; encor j'en ai fixé le temps.
Un mois plus tard, tout à fait au printemps,
Tout eût changé : mais ce tableau mobile,
Qui demandait un pinceau plus habile,
Nous offrirait même variété :
Dans tous les temps, cette vaste Cité
Frappe, éblouit, par son piquant contraste
De ris, de pleurs, de misère, de faste,
Et d'arrogance et de simplicité :
Lâche égoïsme, et noble activité;
Savoir profond, comme ignorance crasse,
Langage ignoble et style plein de grâce,
Bassesse, honneur, enfin vice et vertu,
Voilà Paris, Lecteur; qu'en penses-tu?

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie Motteroz, 31, rue du Dragon.

PARIS — TYPOGRAPHIE MOTTEROZ

31, RUE DU DRAGON, 31

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

FORMAT GRAND IN-18 JÉSUS (DIT ANGLAIS) A 3 FR. LE VOLUME

Arioste. Rol. furieux, 2 v.
Aristophane. Théâtre, 2 v.
Aristote. La politique, 1 vol. — Poétique et Rhétorique, 1 vol.
Auriac (d'). Théâtre de la foire, 1 vol.
Bachaumont. Mémoires secrets, 1 vol.
Barthélemy. Némésis 1 v.
Beaumarchais. Mémoires, 1 v. — Théâtre, 1 v.
Beecher-Stowe. La Case de l'Oncle Tom. Traduit par Michiels. 1 vol.
Béranger des Familles 1 v
Bernardin de Saint-Pierre. Paul, 1 vol.
Beroalde de Verville. Moyen de parvenir, 1 v.
Boccace. Contes, 1 vol.
Boileau. Œuvres, annotées par Gidel. 1 vol.
Bonaventure des Périers. Le Cymbalum mundi, 1 vol.
Bossuet. Discours sur l'histoire universelle, 1 v. — Sermons choisis, 1 v.
Bourdaloue. Chefs-d'œuvre oratoires, 1 vol.
Brantôme. Vies des Dames galantes, 1 v. — Vies des Dames illustres françaises et étrangères, 1 v.
Bret (A.). Lettres de Ninon de Lenclos, 1 vol.
Brillat-Savarin. Physiologie du goût, 1 vol.
Bussy-Rabutin. Histoire amoureuse des Gaule, 2 v
Byron. Œuvres complètes, 4 vol.
Mémoires de J. Casanova. Ecrits par lui-même, 8 vol.
César Cantu. Abrégé de l'Histoire universelle, 2 v
Cent Nouvelles nouvelles. 1 vol.
Chateaubriand. Génie du Christianisme, 2 v. — Les Martyrs, 1 v. — Itinéraire de Paris à Jérusalem, 1 v. — Atala, René, Le dernier Abencerrage, etc., 1 vol. — Voyages en Amérique, en Italie, au Mont-Blanc, 1 v. — Paradis perdu, 1 vol. — —Etudes historiques, 1 v. — Histoire de France. Les Quatre Stuarts. 1 v, — Mélanges, 1 vol.
Chénier (André). Œuvres poétiques, 2 v. — Œuvres en prose, 1 vol.
Collin d'Harleville. — Théâtre, 1 vol.
Corneille. Théâtre, 1 v.
Courier. (P.-L.) Œuv., 1 v,
Créqui. Souvenirs, (1718-1803). 10 tom. broch. en 5 v. avec 10 port. sur acier
Dante (Alighieri). La Divine Comédie, 1 vol.
De Maistre (Xavier). Œuvres complètes, 1 v.
Descartes. — Œuvres choisies, 1 vol.
Destouches. Théâtre, 1 v,
Diderot. Œuvres choisies, 2 v. — Les Bijoux indiscrets. 1 v. Jacques le fataliste. Notices et notes par J. Assézat, 1 v.
Donville (de). Mille et un calembours et bons mots, 1 vol.
Dufaux (Ermance). Le savoir-vivre dans la vie ordinaire et dans les cérémonies civiles et religieuses 1 vol.
Dupont (Pierre). Muse juvénile, vers et prose, 1 v.
Dupuis. Abrégé de l'Origine de tous les cultes, 1 v
Eschyle. Théâtre. 1 vol.
Fénelon. Œuvres choisies. De l'existence de Dieu. Lettres sur la religion, etc., 1 v. — Dialogues sur l'éloquence. De l'éducation des Filles recueil de Fables. Opuscules. Dialogues des morts, 1 v. — Aventures de Télémaque, 8 gr. 1 v.
Fléchier (Voy. Massillon)
Florian. Fables. Théâtre. Illust. par Grandville, 1 v — Don Quichotte de la jeunesse, vign., dessins de Staal, 1 col.
Fontenelle. Eloges, 1 v
Furetière. Le Roman bourgeois, 1 vol.
Galland. Les Mille et une nuits contes arabes 3 v.
Gentil-Bernard. L'art d'aimer. Pièces des poètes érotiques, 1 vol.
Gilbert. (Œuvres de), 1 v.
Gœthe. Faust, et le second Faust, choix de poésies de Gœthe, Schiller etc. 1 v — Werther, suivi de Hermann, et Dorothée, 1 v.
Goldsmith. Le vicaire de Wakefield, 1 vol.
Gresset. Œuvres choisies. 1 vol.
Héloïse et Abélard. Lettres, 1 vol.
Heptaméron (L'). contes de la reine de Navarre, 1 v
Hérodote. (Histoire d'). 2 v
Homère. Trad. Dacier. Iliade, 1 v. — Odyssée, 1 v.
Jacob (P.-L.). bibliophile, Recueil de Farces, soties et moralités du XV siècle 1 v. — Paris ridicule et burlesque, 1 v. — Curiosités des sciences occultes, 1 vol.
La Bruyère. Les Caractères de Théophraste, 1 v
La Fayette (Mme de). Romans et nouvelles. Zaïde. Princesse de Clèves. Princesse de Montpensier, Comtesse de Tendre, 1 vol.
La Fontaine. Fables, illustrées de 3 grav. 1 v. — Contes et nouvelles, 1 v.
Lamennais. Essai sur l'indifference en matière de religion, 4 v.; le 1er v. se vend séparément. — Paroles d'un Croyant. Le Livre du peuple. Une voix de prison. Du passé et de l'avenir du peuple. De l'esclav. moderne, 1 v. —Affaires de Rome, 1 v. — Les Evangiles, 1 v. — De l'Art et du Beau, 1 v. De la Société première et de ses lois, 1 vol.
La Rochefoucauld (de). Réflexions, sentences et maximes, morales, 1 v.
Lavater et Gall. Physiognomonie et Phrénologie, 150 figures, 1 vol.
Le Sage. Histoire de Gil Blas de Santillane, 1 v. — Le Diable boiteux, 1 v. — Gusman d'Alfarache, 1 v.
Louvet de Couvray. Les Amours du Chevalier de Faublas. Nouvelle édition, 2 vol.
Marot (Clément). Œuvres complètes, 2 vol.
Martel. Petit Recueil de proverbes français (origine, signification des proverbes, commentaires, partie anecdotique), 1 vol.
Martin (Aimé). Charlotte de la Tour. Le langage des fleurs, gr. color 1 v.
Massillon. Petit Carême. Sermons divers, 1 vol.
Massillon, Fléchier. Mascaron. Oraisons, 1 v.
Michel. Tunis. L'Orient africain, Arabes, Maures, Scènes de mœurs. Intérieurs, Sérail, Harems, 1 vol.
Mille et un Jours. Contes arabes, 1 vol.
Millevoye. Œuvres, 1 v.
Mirabeau (de). Lettres d'amour, 1 vol.
Molière. Œuvres complètes, 3 vol.
Montaigne. (Essais de), 2 vol.
Montesquieu. L'esprit des lois, 1 vol. — Lettres Persanes, suivies de Arsace et Ismenie, 1 vol. Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, 1 vol.
Moreau (Hégésippe). — Œuvres contenant le Myosotis, etc., 1 vol.
Ovide. Les Amours. L'Art d'aimer, etc.. 1 vol.
Parny. Œuvres, 1 vol.
Pascal (Blaise). Lettres écrites à un Provincial, 1 vol. — Pensées, 1 v.
Pellico (Silvio). Mes Prisons, 6 grav., 1 vol.
Pétrarque. — Œuvres, amoureuses. 1 vol.
Picard. Théâtres, 2 vol.
Pindare et les lyriques grecs, 1 vol
Piron. Œuv. choisies, 1 v.
Platon. L'État ou la République, 1 vol — Apologie de Socrate, Criton. Phédon, Gorgias, 1 vol.
Plutarque. Les Vies des hommes illustres, 4 v.
Poetes. Moralistes de la Grèce. Hésiode. Théognis, etc., 1 vol.
Quinze Joies de mariage, 1 vol.
Quitard. L'Anthologie de l'amour, choix de pièces érotiques, tirees des meilleurs poètes français, 1 v. — Proverbes sur les femmes, l'amitié, l'amour, le mariage, 1 v.
Rabelais. Œuvres complètes, 1 fort vol.
Racine. Th. complet, 1 v.
Regnard. Théâtre, 1 vol.
Régnier (Mathurin). — Œuvres complètes, 1
Ronsard. Œuv. ch., 1
Rousseau (J.-J). Les Confessions, 1 vol. — Emil 1 fort vol. — La Nouvelle Héloïse, 1 fort vo — Contrat social, sui des discours sur l sciences, sur l'inégali des conditions. etc., 1
Saint-Évremond. Œuvres choisies, 1 vol.
Scarron. Le Roman comique, 1 vol. — Le Virgile travesti, en ve burlesques, 1 vol.
Sedaine Théâtre, 1 vo
Sévigné (Mme de). Lettres choisies, 1 vol.
Sophocle, Tragédies, 1
Sorel. La vraie Histo comique de Francion,
Staël (Mme de). Corinn ou l'Italie, 1 v. — De l'A lemagne, 1 vol. — D phine, 1 vol.
Sterne. Tristram Shand Voyage sentimenta 2 vol.
Tabarin. (Œuvres d avec les Aventures Capitaine Rodomont, Farce des Bossus autres pièces taba niques, 1 vol.
Tasse (Le). Jerusal délivrée, 1 vol.
Thiers. Histoire de Révolution de 1870. position de M. Thi (Enquête des 4 septe bre et 18 mars), 1 v
Thierry. (Œuvres d'A gustin), 9 vol. Histo de la conquête de l'A gleterre, 4 vol. — Lett sur l'histoire de Fran 1 vol. — Dix ans d'é des historiques, 1 v Récits des temps mé vingiens, 2 vol — Ess sur l'histoire du Ti Etat, 1 vol.
Thucydide. Histoires,
Vadé. Œuvres, 1 vol.
Vauquelin de la Fr naye. Art poétique,
Vaux-de-Vire d'Oli Basselin, poète norm du XVe siècle, et de J le Houx, poète virois,
Villon (François). Poé complètes, 1 vol.
Voisenon. Contes poésies fugitives, 1
Volney. Les Ruines. loi naturelle. L'hist de Samuel, 1 vol.
Voltaire. Théâtre, co nant tous les ch d'œuvres dram., 1 v Le Siècle de Louis 1 v. — Siècle de Louis Hist. du Parlement, — Hist. de Charles 1 v. — La Henriade, — Pucelle d'Orlé Poèmes, 21 chants, — Romans et conte vers, 1 vol. — Epi contes, satires, épig mes, 1 vol. — Le choisies, 2 v. — Le tisier, 1 vol.
Ysabeau (Docteur), Médecin du Fo Guide médical des milles, 1 vol.

Paris. — Imp. de la Soc. anon. de publ. périd. — P. Mouillot. — 85958.

